



SARA GREEN

**PUBLICITÉ
POUR ADULTES**

**TOME 1
ÉPISODE 1**

S. Greem

Publicité pour adultes

Tome 1 – Épisode 1



© 2015

Éditions Artalys

504 rue de Tourcoing – 59420 Mouvaux

<http://editions-artalys.com>

Photographie : @fuzzbones / 123RF

ISBN 979-10-91549-80-6

Chapitre 1

C'était la première d'une longue série.

Je maudissais déjà cette journée quand j'arrivai devant l'entrée grillagée de l'agence de publicité Russell & Buzz, ne pouvant pas croire qu'elle soit fermée à neuf heures. Un lundi matin.

Mon regard s'infiltra à travers les lourdes persiennes métalliques. L'agence paraissait vide, alors que la ville s'était éveillée au moins deux heures auparavant.

— La poisse ! m'écriai-je en recevant une rafale de vent dans la figure.

Mes cheveux noirs en bataille se convulsèrent en une mimique pitoyable et le nouveau costume acheté en soldes se raidit sous l'effet du souffle froid. Je tenais fermement le parapluie pour éviter qu'il ne m'emporte.

— Bonjour, monsieur Riley. Excusez-moi, je suis en retard !

Je levai la tête en recoiffant d'une main mes cheveux rebelles et me retrouvai face à une jeune femme, avec de grosses boucles blondes tombant jusqu'aux épaules.

Une lionne.

— Euh... Bonjour... La réception ne doit pas ouvrir à neuf heures ?

Étant déjà dans mon rôle de tortionnaire des ressources humaines, je pris instinctivement ma mine la plus agacée.

— Je suis désolée, j'ai été coincée dans les bouchons...

Mon sourire forcé lui fit l'effet d'une douche froide. La lionne se raidit.

— Je vous en prie, ça peut arriver. C'est lundi.

Je ne sus comment rattraper le coup, ne voulant pas me faire d'ennemis. Pas dès le premier jour.

La jeune femme se dépêcha d'ouvrir la porte sous la pluie qui tombait de plus belle tandis que je tentais de fermer ce fichu parapluie qui menaçait de m'échapper des mains.

— Je vous en prie, entrez. Je m'appelle Justine, me lança-t-elle en me laissant passer.

Je pénétrai dans l'ancre de la plus grande et prestigieuse agence de publicité européenne. Soixante-dix employés à gérer sur place. Un monstre de création qui faisait partie d'un groupe international, un monstre encore plus grand. Une odeur d'égouts qui contrastait avec la propreté de l'endroit me frappa de plein fouet.

Ça sent la merde.

Mais je fis semblant de ne rien remarquer et continuai à balayer les environs du regard.

L'accueil. Une grande pièce aux murs et au plafond blanc brillant. Le nom Russell & Buzz en lettres géantes apparaissait derrière le banc de la réception. Blanc lui aussi. Sur l'un des murs, les prix gagnés lors d'événements importants me toisaient d'un air arrogant. Lion d'Or, Cannes... Les statuette dorées étaient posées dans des boîtes en bois empilées les unes sur les autres de manière artistique.

Trop design pour moi...

La jeune femme alluma une gigantesque TV en face du banc de la réception pendant que je réfléchissais à une façon plus fonctionnelle d'empiler les boîtes. Le vacarme de MTV France envahit l'espace et une nausée me prit.

Je hais MTV.

Dans chaque coin de la pièce, plantés dans des pots argentés et dorés se dressaient des cactus géants. Pas de fleurs ni de

plantes grasses. Juste de très hauts cactus.

Je tournai la tête sur le côté car le grand espace blanc laissait découvrir un couloir sur ma droite, caché aux arrivants par un lourd rideau gris.

C'est par là que se trouvent certainement les bureaux.

La blonde finit de régler le volume de la télé et se dirigea vers moi. La musique retentissait trop lourdement à mon goût. Un rythme commercial et cadencé.

— Je vais vous montrer votre bureau, venez. Au fait, bienvenue chez Russell & Buzz ! Tous les employés se tutoient et je suis là pour vous servir ! Si vous... pardon... si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux venir vers moi. Je connais l'agence comme ma poche.

Son visage arborait un large sourire.

— Merci Justine, répondis-je, appréciant sa disponibilité.

Elle posa ses affaires sous le banc de la réception et son ciré rouge au portemanteau avant de se concentrer à nouveau sur moi.

Justine portait une robe de soie légère couleur ivoire, serrée par une fine ceinture à la taille. À travers la transparence du tissu, on distinguait ses seins emprisonnés dans un soutien-gorge *push-up*. La robe descendait à peine sous le repli de ses fesses, laissant deviner qu'elle ne portait qu'un petit string en guise de sous-vêtement. De hautes bottes d'été noires complétaient le tout. Sa touffe impressionnante de cheveux blonds lui donnait une aura d'animal sauvage et ses yeux verts pétillaient de dynamisme.

— J'espère que tu vas vite te faire ta place. Et désolée pour l'odeur, ça arrive souvent, ces reflux d'égouts. J'ai beau faire venir le plombier, l'odeur revient toujours.

Je ne savais pas s'il fallait rebondir par un rire ou une remarque désobligeante à propos de l'odeur pestilentielle, et

me contentai de m'intéresser au décor pour éviter d'éventuels questionnements.

La lionne me conduisit dans un couloir aux murs blancs, lisses et brillants, par lequel je découvris les bureaux à travers des fenêtres vitrées. Les pièces abritaient une ou plusieurs tables blanches, à angles courbés. Certaines étaient terriblement encombrées de paperasse, alors que d'autres croulaient sous des gadgets étranges et des peluches colorées.

— On vient de passer les bureaux des assistantes, et là, c'est l'espace ouvert des créatifs.

Elle désignait le grand cube sur lequel nous avons débouché, où chaque centimètre était décoré selon le style des occupants. Une large pièce encombrée de mille et un objets : des palmiers en plastique, des peluches géantes, des matelas gonflables adossés aux murs, des posters contenant des dictons étranges... Les bureaux par deux se faisaient face et une armoire métallique subdivisait les différentes équipes de création.

Ça doit être les bureaux tandems des directeurs artistiques et des concepteurs-rédacteurs.

Je m'étais renseigné. Les créatifs formaient des équipes de deux personnes. Les objets posés sur la vingtaine de paires de tables lisses s'entremêlaient et formaient à certains endroits des masses informes.

Bordélique. Il n'y a pas d'autre mot pour désigner cet endroit.

Mais l'immense espace dégageait tout de même un air de confort. Je pensais à ma jeunesse. L'époque où le monde me paraissait rassurant. Les équipes avaient certainement recréé une part de leur chez eux pour s'y sentir à l'aise et laisser libre cours à leurs pensées artistiques.

Justine m'entraîna dans un nouveau couloir.

— Ici, ce sont les bureaux des commerciaux. Contrairement aux créatifs, ils travaillent dans des bocalux, comme on les appelle, car ils traitent directement avec les clients et ont besoin de confidentialité.

La façon dont elle prononça la phrase me laissa penser qu'elle préférerait le chenil exposé et incontrôlé des créatifs.

Je les aime bien, moi, ces petits bocalux fonctionnels.

L'équipe des responsables administratifs se situait bien au-delà des autres bureaux, dans un petit espace clos par des portes vitrées. Chaque membre du management avait son espace fermé. Un bureau par personne. Le pouvoir décisionnaire était cloîtré au fin fond de l'agence.

C'est donc ici que se trouvent les fauves les plus dangereux.

— La finance est à l'étage supérieur, mais je ne vais pas t'y emmener parce qu'ils ne sont pas commodes, et... ici c'est le département RH.

La jeune femme me ramena sur Terre, car j'étais parti dans des mondes nuageux, imaginant de gros ours accueillants de toutes les couleurs qui m'incitaient à entrer.

Je hais les gentils ours en peluche.

La blonde poussa une petite porte vitrée sur sa droite et attendit que j'entre. Elle me présenta ma cellule. Une petite pièce vitrée contenant un grand bureau. Un canapé muni d'une table basse. La grande armoire métallique derrière la lourde chaise et la fenêtre sur la droite me serviraient de décor. Rien d'autre.

Simple et discret. Comme moi.

Il fallait que je ménage une place à la future assistante qu'on avait promis d'engager après mon arrivée. J'y penserai un autre jour.

— Bien, j'espère que le bureau est à ton goût.

Elle frottait ses paumes l'une contre l'autre, s'attendant à

une réaction de ma part.

— Oui, bien sûr, il l'est. C'est simple et fonctionnel... Merci beaucoup pour la visite, Justine. Il va me falloir un peu de temps pour m'habituer aux espaces.

Elle sourit face à mon air rassuré.

Tandis que Justine ouvrait la fenêtre pour laisser sortir l'air confiné, je posai mon attaché-case sur la table, puis branchai le PC à l'aide des accès que le responsable informatique avait scotchés sur l'écran. Je repensais à mes entretiens d'embauche et à la manière dont j'avais été recruté par l'agence. J'avais passé quatre entretiens avant de me faire engager. D'autres offres d'emploi s'étaient ouvertes à moi, mais l'on m'avait poussé à accepter celle-ci. Une expérience professionnelle dans une grande agence de publicité parisienne ne pouvait que m'ouvrir d'autres portes.

J'entends encore la voix de mon ex-boss, un américain pédant : « Acceptez cette offre Ian, car c'est toujours enrichissant de changer de domaine d'activité. »

J'avais vingt-neuf ans, mais dès mon entrée dans ce bureau, je sentais déjà tout le poids du monde peser sur mes épaules.

Je me levai et demandai à la jeune fauve où étaient les toilettes.

— Attends, je vais te faire visiter le reste de l'agence.

Je me demandais pourquoi ma supérieure hiérarchique n'était pas là pour m'accueillir, car c'était la procédure habituelle dans toutes les sociétés de cette taille.

Ça commence bien...

Justine m'attrapa le bras d'un geste amical – que je trouvais néanmoins déplacé au vu de la position que j'allais occuper – et m'incita à la suivre.

— Tu vas voir, c'est très sympa ici. Les gens sont super et la directrice de l'agence est vraiment « cool » !

Cette remarque me laissa de glace. J'avais parlé à la directrice de l'agence, Emy Weaver, au téléphone lors de mon entretien d'embauche car elle était en voyage. Sa voix était jeune et « cool ». Peut-être un peu trop. J'avais travaillé dans le secteur bancaire avant de rejoindre le monde de la pub et je n'avais pas l'habitude des familiarités, surtout de la part d'une subalterne.

Mis à part le changement d'activités, une autre raison m'avait poussé à postuler pour ce job. L'agence était située dans un quartier plaisant, pas trop loin de mon appartement. Le quartier latin parisien. L'endroit où j'avais l'habitude de sortir dîner et boire un verre durant l'été. Je n'aurais jamais cru pouvoir trouver de tels locaux dans un immeuble qui paraissait si insalubre de l'extérieur. Mes entretiens s'étaient déroulés dans les sous-sols, où se trouvaient des salles de conférence aux murs vitrés et munies d'immenses téléviseurs *high-tech*. À l'extérieur des espaces vitrés, gravitaient des fauteuils *design* de toutes les formes. Une grande cuisine s'étendait au centre de toutes ces salles. Une oasis colorée parmi les espaces de discussions.

— Tu veux boire quelque chose ?

La lionne n'attendit pas ma réponse et ouvrit le grand frigo rouge garni de boissons multiples. Je n'avais jamais vu cela auparavant. Des cocas, des jus de fruits, de l'eau gazeuse à gogo. Le concept de l'agence de pub américaine était bien ancré au centre du quartier alternatif parisien.

— C'est super, non ? me lança Justine, s'attendant à une réaction extatique de ma part.

Mais je me contentai d'afficher mon habituel air distant.

C'est comme à la maison.

— Oui, merci, je vais prendre un jus de fruits...

Je ne buvais jamais de café. Cela me rendait nerveux.

La visite avec la jeune femme continua. Celle-ci n'arrêtait pas de parler de la vie quotidienne à l'agence, et ne se rendait visiblement pas compte que je n'écoutais que d'une oreille. Je voulais juste qu'elle se taise pour que mes idées se mettent en place. Un travail de DRH n'est jamais facile et j'appréhendais déjà l'ambiance du milieu artistique.

Comment parviendrais-je à leur imposer des procédures dictées par la Direction Générale ? Le milieu créatif semblait déroger à toutes les règles. Et quels types de formations farfelues me demanderaient-ils d'approuver ?

Ian, bienvenue au pays des gentils oursons en peluche.

Des voix et des rires s'élevèrent de la réception qui se trouvait au-dessus de ma tête. Des employés descendaient en riant à gorge déployée et l'odeur d'égouts devenait presque insupportable. J'aurais voulu fuir.

Quelques jeunes employés se plantèrent devant la machine à café. Justine m'attrapa encore par le bras et me les présenta. Je n'appréciais déjà que moyennement le caractère amical dont elle envisageait notre relation professionnelle.

— Bonjour tout le monde, voici Ian, notre nouveau DRH !

Je souris. Gêné.

— Bonjour à tous. Eh oui, je suis votre nouveau DRH...

Je n'avais pas l'habitude de perdre mon contrôle devant un groupe. Malgré ma timidité, j'avais appris à faire semblant en public. Maîtrisant mes états internes. Mais j'avoue qu'entre les odeurs d'égouts, le style vestimentaire des employés et les décorations *flashy* des murs, j'avais perdu tous mes points de repère. Je ne connaissais que le style froid et stérile de la banque et ne me sentais pas rassuré par ce que je voyais.

— Bienvenue à notre nouveau DRH ! entonnèrent-ils tous en chœur.

Je ne savais plus où me mettre. Il y avait deux directeurs

artistiques, un rédacteur-concepteur et deux jeunes commerciaux. Ils avaient tous des accents de différents pays, réputation internationale oblige.

— À ce qu'il paraît, t'as bossé dans les banques avant d'atterrir chez nous ?

Les nouvelles vont vite ici.

— T'as déjà vu les bureaux ?

— T'as déjà rencontré Emy ?

J'étais assailli de questions et de bruits matinaux dont je n'avais pas l'habitude. Quelqu'un avait branché la stéréo dans l'une des salles de réunion et une lourde musique électronique assourdissait mes pauvres oreilles.

— Emy... qui ? demandai-je bêtement, m'imaginant dans une boîte de nuit.

Ils éclatèrent tous de rire, ce qui renforça ma mine pitoyable.

— La directrice de l'agence ! C'est vrai que tu n'as pas pu la rencontrer parce qu'elle est revenue de voyage depuis peu. Tu verras, tu te plairas ici !

Tout le monde parlait au même temps, créant une cacophonie des plus désagréables, et l'un des jeunes commerciaux aux cheveux longs me fit un clin d'œil. Cela me troubla.

Trop de bruit, il faut que je m'échappe.

Je profitai de leurs rires, et du fait que je n'étais plus le centre de l'attention, pour jeter un coup d'œil autour de moi. À côté de l'affiche « Men Toilet », une haute porte, tapissée de velours bordeaux qui se fondait dans le décor aux murs rouges, attira mon regard. Justine comprit mon étonnement à ma tête et à mon front plissé, et m'expliqua que c'était l'entrée du local à archives.

— Si tu veux descendre pour chercher un dossier, il faut que tu me demandes la clé.

Quelle étrange déco, tout de même. Avec tout ce rouge sur

les murs, et cette porte en velours, on se croirait dans un monde parallèle.

C'était véritablement un monde parallèle. Je n'avais vu ce genre de bizarreries colorées que dans les films américains. Que je haïssais, bien sûr.

Je toussotai plusieurs fois pour attirer l'attention du groupe en pleine conversation. Je me sentais de trop.

— Pardon... mais comme c'est mon premier jour, je crois que je vais remonter pour me mettre au travail. Je viendrai vous voir à tour de rôle pour fixer des entretiens individuels et ça sera le bon moment pour faire connaissance. Bonne journée à vous, messieurs, dames.

Je m'étais adressé à mes collègues de manière polie, distante. Et je perçus des rires étouffés. Tout le monde se tut avant de reprendre à voix basse tandis que je m'éloignai, mais je ne me sentais aucunement troublé.

C'est une bande d'adolescents attardés.

Je rentrai dans les toilettes aux murs orangés et fixai mon expression dans le grand miroir.

Ça commençait bien. Je me passai de l'eau sur le visage. Pitoyable ! J'étais censé mettre de l'ordre dans cette boîte qui ressemblait de près à une université américaine. Des hommes sculptés comme des statues et portant des jeans moule-bite. Les femmes habillées comme des putes. Les employés les plus matinaux avaient des têtes de défoncés, les yeux enfoncés dans leurs orbites. Je pris une serviette en papier pour m'essuyer.

C'est une agence de pub et tu passes pour un animal de foire dès ton premier jour. Ne juge pas trop vite les ours en peluche.

Le miroir me renvoya le reflet d'un jeune homme sérieux, coincé. Costume noir, grandes lunettes carrées et coiffure irréprochable. Le cheveu noir, propre, gominé. Tout était

impeccable et reflétait le professionnalisme. La rectitude bancaire. Un vrai modèle d'élégance *cheap*, froide et calculée.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune qui m'a fait un clin d'œil ?
J'en frémis de dégoût.

Ce décor sentait la débauche à plein nez. J'avais lu des livres sur le milieu publicitaire lorsque j'étais plus jeune et qu'il était temps de m'orienter vers une voie professionnelle.

Le monde de la publicité regroupe deux pôles importants : la partie commerciale, dirigée par un ou plusieurs directeurs commerciaux qui gèrent les requêtes des clients, pour la plupart des directeurs marketing de grosses sociétés, et la partie créative, chapeauté par un directeur créatif. Ce dernier est soutenu par des équipes de binômes, appelés créatifs ou *creas* dans le jargon familier. Les binômes sont composés d'un directeur artistique qui donne vie à une idée grâce à des dessins ou des photos dont il demande l'élaboration aux graphistes, et d'un concepteur-rédacteur qui imagine des textes concordants avec cette partie visuelle. Ceci ne concerne que la réalisation d'une affiche publicitaire. Pour une publicité destinée aux chaînes télévisées, le département TV Production s'occupe du montage de la vidéo après un *shooting* avec des acteurs, sous l'œil averti du commercial en charge du compte client. Et souvent sous l'œil novice du client lui-même.

Les directeurs commerciaux détiennent le pouvoir sur la décision finale dans chaque cas, car ils travaillent selon un *briefing*, une première ligne conductrice dictée par le client, puis remanié au fil du temps selon les humeurs de ce dernier. Les *creas* prennent la relève avec la matérialisation des idées contenues dans le *briefing*. Mais si le commercial n'est pas en accord avec la réalisation du binôme créatif, les conflits prennent vite le dessus. Et j'avais une idée des esclandres pouvant naître entre les différents corps de métiers. D'un côté

les commerciaux cartésiens qui ne pensent qu'à bichonner les idées changeantes de leur client et de les imposer aux creas, exaspérés de devoir tout remanier, et de l'autre, les créatifs avec leurs caprices de « stars ». Mon cahier des charges en tant que directeur des ressources humaines m'obligeait à m'occuper des conflits internes afin de préserver l'harmonie entre les collaborateurs. Si ce rôle m'exaspérait au plus haut point dans mes postes précédents, je n'osais imaginer le résultat de telles batailles dans un milieu créatif. Par conséquent, n'étant aucunement attiré par le milieu des publicistes, j'avais fini par en choisir une plus adaptée à ma personnalité, préférant cultiver mon introversion et ma paix intérieure.

Ian, sors de là et va travailler !

Ma conscience professionnelle, toujours elle. Celle qui m'avait conduit si loin et si haut, oubliant tout le reste. Un dernier coup d'œil d'encouragement dans le miroir et je m'engageai dans le labyrinthe artistique pour y retrouver mon bocal.

— Alors, tu es le nouveau DRH...

J'avais la tête plongée dans les dossiers des employés lorsque sa voix me fit sursauter. Je replaçai mes lunettes sur le nez.

— Oui, c'est bien moi. Et vous êtes ?

Le gaillard était entré sans que je l'entende. Un vrai chat.

— Je m'appelle Jérôme Dicker et je dirige le département TV production, ou TV prod pour les habitués. Bienvenue, Ian... c'est cela ?

Il me tutoya direct. Il fallait que je m'habitue à ce type de familiarité. Mais ça serait facile avec Jérôme. Son visage rond et son regard profond m'inspiraient confiance. C'était ma toute première impression. Le jeune homme affichait l'attitude du

leader : fier, droit et sûr de ses mots, de ses gestes. J'enviais sa maîtrise.

— Oui, merci, je...

— Tu verras, il y a une bonne ambiance dans l'agence. Tout le monde est très soudé, même dans les périodes difficiles. Je souhaite que l'on puisse s'entendre, toi et moi.

Pourquoi il me coupe ?

— Je vois...

Je ressentais une menace dans sa façon de prononcer la dernière phrase. Est-ce que je venais d'intégrer une mafia de publicistes ? Arriverai-je à m'intégrer ? À penser comme eux ? Il le fallait pourtant, si je devais gérer les ressources internes.

Mon Dieu, que j'exècre ce monde de la pub et tous ses pantins arrogants !

Cette pensée me mit en confiance et me confirma dans ma position. Après tout, je venais du secteur professionnel et sérieux de la banque. L'expérience d'une agence de pub prestigieuse ne servait qu'à étoffer mon CV, rien de plus. Pas d'attaches, ni de sentiments. Que pouvais-je répondre à sa proposition ? Que je n'avais que faire de m'entendre avec lui ?

Jérôme comprit mon malaise.

— Je suis convaincu que tu t'intégreras très vite au sein de l'agence et que tu te feras à ses mœurs.

Quelles mœurs ?

— Comme je viens du secteur bancaire, il me faudra un temps d'adaptation, déclarai-je pour faire bonne figure.

Il marcha vers le canapé et s'assit confortablement. Comme si mon bureau lui appartenait et que je n'étais qu'un intrus de passage.

Je me levai pour lui faire face, avec un air de défi.

— Je passerai un peu de temps avec chacun d'entre vous pour savoir précisément ce qu'effectue chaque corps de

métier...

Il continuait à me défier du regard et allongea ses longues jambes sur la table basse, les mains derrière la tête.

— Tu peux venir me voir quand tu veux, dit-il. Je pourrai t'expliquer le fonctionnement de notre agence de pub. Tu viens de quelle banque au fait ?

Qu'est-ce qu'il en a à faire ?

— Une prestigieuse banque privée, répondis-je sur un ton empli de fierté, je ne veux pas en dire plus.

Jérôme éclata de rire en se renversant sur le canapé.

— Une banque privée ? Ça va vraiment te changer, ici ! Si tu n'as jamais bossé dans la publicité, tu vas vite voir que ce monde-ci n'a rien à voir avec tout ce que tu as connu dans le passé. Pourquoi as-tu choisi la pub ?

Je suis en entretien ou quoi ?

Mon envie de ne pas me faire d'ennemi le premier jour l'emporta.

— C'est un monde différent. Je ne connais que le secteur de la banque et venir travailler ici, c'est un peu comme un *challenge*...

Il redevint sérieux, l'œil luisant.

— Un *challenge* ? Tu vois ça comme un *challenge* ? Sache que tu vas devoir t'y adapter. Nous sommes comme une famille et on n'aime pas trop que l'on nous dicte notre conduite.

Il me menace encore...

Je remontai à nouveau mes lunettes sur le nez. La nervosité ne me lâchait pas.

— J'ai été engagé en tant que DRH... à quoi vous attendiez-vous ?

Je l'avais déstabilisé car il s'était redressé.

— Nous n'avons jamais eu de directeur des ressources humaines et l'agence a toujours très bien fonctionné. Notre

manière de travailler n'est pas similaire à celle d'une banque. Tu comprends cela ?

Jamais de DRH ? C'est une blague !

— Oui et alors ? demandai-je en réprimant un tremblement imperceptible dans ma voix.

— À ce jour, nous sommes les meilleurs en ce qui concerne la création, car nous sommes en mesure de fournir de la qualité. On a des équipes de choc et gérons tout, tout seuls. Tu comprends ce que je veux dire ? Nous n'avons pas besoin d'un flic, mais de quelqu'un qui aille dans notre sens.

Je sens que je vais me faire avoir. Tu parles de gentils ours en peluche !

— Je comprends, et je serai correct avec vous si vous l'êtes avec moi.

Il sourit cyniquement.

— Nous t'intégrerons dans nos équipes. Je pense que tu devrais passer du temps avec nous pour comprendre comment nous créons. Comment une idée évolue et ce qu'il y a derrière un produit final. C'est important pour toi de comprendre le mécanisme de notre travail. Ce qui compte ici, c'est que le client soit content et nous sommes de loin les meilleurs dans le domaine.

Toujours les meilleurs, qu'est-ce qu'il cherche à prouver ?

Je n'avais jamais sympathisé avec mes ex-collègues de la banque. Mais je comprenais le message qu'il voulait faire passer.

— Vous voulez que je vous fiche la paix, c'est ça ? osai-je.

Jérôme mit à nouveau ses mains derrière la tête, un sourire confiant aux lèvres.

— C'est un peu ça... Tu n'as pas encore rencontré Emy, enfin... en personne, je veux dire.

Comment est-il au courant ?

— Les nouvelles vont vite à ce que je vois...

Il élargit son sourire en continuant à me dévisager de son air assuré.

— Je te l'ai dit, nous nous disons tout. On se dit tout en famille.

Une mafia de gentils ours en peluche armés jusqu'aux dents.

— Je vois...

— Emy te dira la même chose que moi. Elle t'a recruté pour que tu ailles dans son sens, notre sens, et non pour nous faire la guerre. Tu comprends ?

Que pouvais-je répondre ? Jérôme était en train de me dire clairement que je n'avais pas mon mot à dire dans les prises de décisions importantes, alors qu'un DRH remplit aussi le rôle du conseiller auprès de la Direction Générale lors de décisions stratégiques importantes relatives aux employés. J'étais censé être le « conseiller du roi » et non son « fou ». Mais alors pourquoi m'avoir engagé ?

C'est quoi cette conversation dès mon premier jour ?

— Tu cherches à m'intimider, Jérôme ?

Il prit un air faussement innocent.

— Non, je cherche à te rallier à l'esprit de l'agence. C'est aussi simple que ça.

Il continuait à me scruter du coin de l'œil.

— Tu aimes la pub ?

Pourquoi cette question débile ? Bien sûr que non, je n'aime pas la pub.

— Non... enfin, je veux dire... je n'y connais pas grand-chose...

Le visage du jeune homme changea d'expression.

Encore cet air arrogant. Il me teste ou quoi ?

— Tu verras, tu vas vite t'y faire. Bon, assez parlé, je

voulais te souhaiter la bienvenue et te dire que je serai là si tu as besoin de moi.

— Oui, merci... Je n'hésiterai pas à venir vers toi si j'ai des questions sur le fonctionnement de l'agence.

Juste ça. Le reste je m'en fiche.

Il se leva et me fit un clin d'œil. Limite vicieux.

Je sentais la menace à plein nez et m'activai derrière les tiroirs pour cacher mon embarras.

Quel drôle de personnage...

Il revint sur ses pas. Avait-il oublié une dernière menace ?

— Tu verras, tu te plairas, ici. Sérieusement.

Et il repartit avec un sourire malicieux.

Il était midi et j'étais censé déjeuner avec mon supérieur direct, la directrice de l'agence, la grande et reconnue Emy Weaver. Elle m'avait recruté par téléphone, après m'avoir fait passer quatre entretiens avec son escadron de directeurs commerciaux, deux types très arrogants aux dents de cheval qui avaient surtout l'air de beaux parleurs, doués d'un manque flagrant de compétences liées à la vente. Mon stress m'empêchait presque de respirer, et je restais figé, les yeux fixés sur l'écran de mon PC.

N'ayant jamais travaillé sous la supervision d'une femme, j'appréhendais cette rencontre. Emy Weaver était une étoile reconnue dans le domaine de la publicité internationale. J'avais lu une interview d'elle dans un magazine local sur le thème de la féminité et du pouvoir. Comment arrivait-elle à concilier vie privée et vie professionnelle ? Belle à croquer. Adeptes de la vie saine. Ne buvait pas, ne fumait pas. Végétarienne. Elle passait ses moments libres à la maison avec son mari, bien plus jeune qu'elle, évidemment. Elle disait être régulièrement invitée à des cocktails mondains où elle évitait de boire de l'alcool et

manger « toute cette nourriture chimique ». Éducation bourgeoise, parents juifs-américains, enfance dorée, pas d'enfants, maison bourgeoise, belle voiture. Et un goût prononcé pour les fringues de luxe. Elle incarnait à mes yeux le prototype du charisme. Le danger. Mais une certaine naïveté se dégageait des photos du magazine. Emy Weaver était-elle vraiment si dangereuse ?

Méfie-toi quand-même des apparences, car on ne sait jamais, avec les gentils ours en peluche de la pub...

Je m'attendais à voir une belle femme, bien habillée, stricte comme la mère supérieure d'un cloître. Emy devait être aux antipodes des femmes que j'avais l'habitude de fréquenter. Elle avait réussi financièrement et était la star hollywoodienne de la pub. Bref, mes valeurs auraient dû rejeter un tel personnage, car elle représentait la consommation dans toute sa splendeur. Mais elle était ma chef et je me devais de la respecter.

Ce cliché me dépassait ; je venais d'un milieu modeste. J'avais été élevé par une mère divorcée archi-catholique, adepte de la non-consommation. Je m'étais rattaché à des valeurs simples depuis ma tendre enfance, me privant beaucoup, me contentant de peu et rêvant de tout, mais de loin. J'avais ressenti, c'est vrai, une certaine frustration... Et malgré ma réussite professionnelle, oui, ce cliché me dépassait.

Les cocktails auxquels j'avais été invité dans le passé me barbaient. La société de consommation et tout ce qu'elle véhiculait me dégoûtait. Je ne consommais rien qui ne dépassait mes besoins vitaux. Ni tabac, ni alcool, ni gadgets *high-tech*, ni voitures, ni femmes. J'étais la fierté de ma mère, un vrai modèle d'ascétisme. Mais de l'argent débordait de mes comptes bancaires. Je ne regardais jamais la télé et passais mes week-ends à lire et à me promener dans les forêts. Parfois, j'allais dîner chez Paul, mon ami d'enfance, fils d'immigrés

italiens. Il s'était enrichi dans le domaine du *trading* et passait ses soirées dans les bars à la mode avec des filles débauchées et de la drogue à gogo. J'avais droit à tous les détails croustillants lorsqu'il en ramenait deux d'un coup chez lui et leur faisait « exploser la tirelire », comme il disait. Je n'approuvais pas les choix de Paul, mais je l'aimais comme le frère que je n'avais jamais eu.

Je me rappelais que mon ami avait tilté lorsqu'il avait appris que j'avais été recruté par Russell & Buzz.

— Alors là, tu m'épates mon vieux ! Tu passes vraiment du coq à l'âne. Tu vas quitter l'enfer des coincés du cul de la banque et te retrouver au paradis, dans le milieu de la consommation à outrance ! Je t'envie ! Et puis, dis donc, tu pourrais même m'arranger un rendez-vous avec sa fameuse directrice, car je mettrai bien quelque chose de très long et dur dans le cul de cette salope botoxée !

Voilà, c'est tout Paul, avec son langage imagé. Il n'avait apparemment pas lu l'article sur « la Femme et le Pouvoir ». J'avais protesté, en bon chevalier servant, car ma chef méritait le respect.

— Laisse-moi te dire que tu as faux sur toute la ligne. Cette femme est une vraie avaleuse de bites ! C'est une vraie chienne en chaleur et je suis sûr qu'elle aime les jeunes garçons bien coincés comme toi ! Fais gaffe, ou ta queue va se retrouver dans sa grosse bouche goulue avant que tu ne t'en rendes compte !

— Franchement, je ne crois pas. Elle vient d'une bonne famille, a eu une excellente éducation et...

Je transpirais le respect.

— Consommatrice mon vieux ! C'est une consommatrice dans toute sa splendeur !

J'aurais dû attacher plus d'importance au discours salace de

mon ami. Mais c'était trop tard.

J'entendis frapper à la porte de mon bureau.

— Bonjour Ian, tu es arrivé enfin ! Désolée de ne pas t'avoir accueilli ce matin, j'étais en *meeting* à l'extérieur. Des clients... c'est toujours un peu le stress en début de semaine.

Le grand moment arriva et je me retrouvai face à face avec la grande Emy Weaver. Je pensais à ma discussion avec Paul et je rougis. Son petit accent américain était exquis et sa manière de prononcer « désolée », qui en fait sonnait comme « thésolée », titillait mon caleçon.

Je lui tendis ma main, qu'elle serra vigoureusement.

Qu'est-ce qu'elle est belle ! Un tantinet vulgaire tout de même.

— Bonjour madame Weaver, je...

Elle posa une demi-fesse sur mon bureau – elle aussi propriétaire des lieux –, et rejeta une mèche de cheveux en arrière.

— Pas de ça avec moi, je veux qu'on se tutoie. D'ailleurs, ici, tout le monde se tutoie. Je vois que tu as déjà attaqué ton travail. Je suis sûre qu'on fera du bon boulot ensemble. Je suis contente que tu aies accepté notre offre ! Comment s'est passée ta première matinée ?

Elle parlait trop vite à mon goût. Telle une enfant excitée devant une boule de glace à la crème. Je n'osais pas trop la dévisager, car ma gêne de la nouveauté reprenait le dessus.

Putain, cette femme est un canon ! Les photos rendent moins bien.

— Merci madame... pardon, Emy. Oui, oui, tout se passe bien depuis ce matin. Je me suis déjà plongé dans les e-mails et les dossiers des employés pour me faire une idée de ce que j'aurai à faire. Tu ne regretteras pas de m'avoir engagé.

Je ne voulais pas lui parler de ma discussion avec Jérôme, désireux de m'allier à elle. Coûte que coûte.

Elle me fit un clin d'œil.

Ça doit faire partie des mœurs publicitaires, les clins d'œil.

Elle se leva spontanément. Très gracieuse dans chacun de ses mouvements.

— Attends-moi, j'arrive, je vais chercher mon sac à main et nous allons déjeuner. Je n'ai pas beaucoup de temps car un autre client m'attend cet après-midi. Mais ne t'en fais pas, j'ai quand même une bonne heure devant moi.

J'eus juste le temps d'approuver d'un signe de tête avant qu'elle ne s'échappe en vitesse.

Elle file comme l'air !

Mon respect pour elle s'accrut. Je l'avais enfin rencontrée. La grande Emy Weaver.

Ma boss avait choisi un restaurant tout proche de l'agence. Le ciel s'étant éclairci, nous nous étions assis à une table à l'extérieur. Les hommes assis aux autres tables la regardaient avec insistance. Sa présence ne passait pas inaperçue et j'étais fier comme un paon. Je dus faire des efforts pour ne pas attarder mes yeux sur une quelconque partie de son corps tandis qu'elle me parlait. Toute marque d'intérêt à son égard aurait pu me porter préjudice. J'attendais le bon moment, tel un chat tapi.

Elle baissa enfin les yeux pour lire le menu et je saisis l'occasion de l'étudier pendant qu'elle commandait.

Elle a la beauté de tous les démons réunis !

Emy était effectivement ce que Paul qualifiait de canon : grande, pas loin de la quarantaine, le corps menu, bronzé et athlétique. Ses cheveux raides, noir corbeau, tombaient jusqu'à la naissance de ses seins et je devinais les petites boules fermes

emprisonnées dans un soutien-gorge rembourré. Ses mains qui feuilletaient le menu étaient longues et fines, baguées de pierres précieuses. Je ressentis un pincement au cœur lorsque mon regard tomba sur son alliance, car j’imaginai sa main glisser sur mon torse, mes fesses, mon... Je fis taire le Charlatan, la seule entité de mon être qui bravait les codes de moralités et privilégiait les pulsions de base que je tentais de combattre depuis toujours.

C’est mal ! Cette femme est ta chef !

Les pensées de Paul déteignaient sur mon esprit. Mais penser n’était agir. Qui m’en voudrait ?

Elle souleva son délicieux visage vers moi.

— Ça va ? Tu as choisi ?

Je relevais la tête maladroitement. Les lunettes glissèrent de mon nez.

— Oui, c’est bon pour moi, rétorquai-je en les replaçant nerveusement, comme un débutant.

Son regard fut amusé et sa bouche dessina un sourire. Elle devinait mon malaise et j’avais l’impression qu’elle s’en délectait.

Cette bouche sensuelle et pulpeuse, colorée de rose pâle. Qu’est-ce que je donnerais pour qu’elle glisse le long de ma queue.

Le Charlatan vicieux ne me lâchait pas et je dus faire un effort pour éviter de rougir.

— C’est tout bon pour moi aussi, on va commander !

Elle leva un doigt pour appeler le serveur.

Je lui fourrerais bien un doigt dans son vagin mouillé, puis je le mettrais dans ma bouche.

Le Charlatan. Je ne pouvais plus le contrôler.

Le garçon me tira de ma rêverie perverse et prit la commande. Je n’avais pas l’habitude de me laisser aller à ce

genre de pulsions. Mais Paul m'avait mis l'eau à la bouche et ça faisait quelques mois que je n'avais pas eu de rapports charnels.

C'est certainement l'influence de la cool attitude de l'agence de pub qui commence à m'affecter. Le monde des gentils ours en peluche...

— Alors Ian, raconte-moi un peu ta vie, tes *hobbies*. Il est important qu'on apprenne à se connaître. Je veux que tu te sentes bien à l'agence. Tu verras, les employés sont adorables et nous faisons un super boulot ensemble. Tu es dans le berceau de la création, car nous sommes les meilleurs ! J'ai une politique très stricte au sujet des employés et je veux que tu la suives, oki doki ? Nous en parlerons plus tard, lorsque que tu seras un peu plus intégré.

Elle ne va pas me laisser en placer une.

— Que veux-tu savoir ? demandai-je timidement, ne sachant pas quoi dire.

— À part le travail, quels sont tes *hobbies* ? Tu sors ? Tu vas en boîte, dans les bars ?

Elle décroisa et recroisa ses jambes sous la table et je devinais le frottement de sa culotte sur son sexe.

Sacré Charlatan... Il faut que je me recentre !

— J'aime lire et étudier toutes sortes de choses, me promener et...

— Qu'est-ce que tu lis ? me coupa-t-elle. À ce propos, demande à Jérôme le producteur TV, de te prêter des livres sur notre façon de travailler et sur notre philosophie. Jérôme est comme mon bras droit. Ça fait plus de dix ans qu'il travaille pour Russell et il connaît toutes les ficelles du métier.

— Oui, oui, je demanderai à Jérôme...

Elle est moins agressive que Jérôme. Mais je crains qu'elle ne veuille en arriver au même point.

— Ta compagne partage les mêmes intérêts que toi ?

Sa question me choqua ; j'étais convaincu qu'elle m'avait interrogé de manière anodine pour assouvir sa curiosité. Aux États-Unis, j'aurais pu lui coller un procès au cul.

— Je n'ai pas de compagne, ni de femme d'ailleurs.

— Oh...

Elle recula sur sa chaise avec un air faussement surpris, mais je sentis de la satisfaction dans ce petit « Oh... ».

Je rêve, ou elle me fait du rentre-dedans ? Elle me plaît vraiment beaucoup et en d'autres circonstances, je l'aurais draguée et emmenée chez moi. Mais pas dans le cadre professionnel. C'est ma chef ! Mais qu'est-ce qu'elle est bandante !

Le garçon arriva avec nos plats. Son sourire à l'égard d'Emy était très explicite. Elle baissait les yeux de manière faussement timide, mais je voyais qu'elle se sentait flattée.

— Merci, monsieur.

Exquis, son accent.

Je n'osais pas trop parler, ne sachant pas vraiment ce qu'elle attendait de moi. C'était trop de questions. Trop d'informations. Et trop d'émotions, qui remontaient de ma braguette. Mon cerveau, obnubilé par le parfum et les allusions de cette femme, n'arrivait plus à tout gérer en même temps.

— J'attends de toi que tu m'aides pour différentes choses. Les budgets, les recrutements, bref, toutes les questions stratégiques que je t'expliquerai en temps voulu.

— Il n'y a pas de souci, je connais mon métier, mais...

Je me tus, car elle s'apprêtait à reprendre la parole.

Pourquoi cette foutue manie de me couper à chaque fois que je l'ouvre ?

— Il faut aussi que je te dise qu'il y a un apéro à l'agence chaque mois et je m'attends à ce que tu restes. C'est important

pour moi, que tu donnes l'exemple aux employés. Nous sommes comme une famille et je veux que tu fasses partie de cette famille.

La famille qui revient sur le tapis. C'est une secte, cette agence, ou quoi ? La secte des gentils oursons en peluche...

— Il n'y a pas de souci, je serai là si c'est important pour toi...

Elle engloutit la fourchette de manière sensuelle. Puis la ressortit de sa bouche en faisant mine de réfléchir.

— As-tu déjà rencontré quelques personnes ? Justine s'est-elle occupée de toi à ton arrivée ?

Je me préparais à parler très vite pour éviter qu'elle ne me coupe.

— Oui, j'ai rencontré quelques personnes, et je passerai un peu de temps avec chacun d'eux si tu le veux bien.

Ses yeux pétillaient sous l'effet de ma proposition.

— Bien sûr, c'est une excellente idée ! Je pense que ça ne doit pas être très facile pour toi de te retrouver pour la première fois dans une agence de pub et d'avoir à faire à tous ces gens hors du commun, n'est-ce pas ? Des génies de la création ! Dans tous les cas, lance-toi avec eux, car tout le monde est hyper ouvert. Tu verras que tu seras moins timide dans quelques jours.

Moi, timide ? C'est elle qui me rend nerveux.

Elle avait le don de m'énerver... et de m'exciter en même temps. Je n'étais pas habitué à être autant coupé dans mes conversations... ni à être désiré comme un morceau de gâteau.

— Oui, je suis sûr que tout se passera bien, avançai-je, à moitié convaincu.

Un sourire satisfait éclaira son visage et des deux mains, elle rejeta ses cheveux derrière ses épaules. Le recul ouvrit légèrement son chemisier et j'aperçus le commencement de ses

seins. Est-ce que ce geste était prémédité ?

J'ai envie de mettre ma tête entre ses seins pour la faire taire !

Elle remarqua la direction de mon regard et adopta une attitude plus décente. La tournure de la discussion ne me plaisait guère et je priais intérieurement pour qu'elle change de sujet, car je commençais à m'impatienter. Mes relations avec les femmes se déroulaient habituellement de manière moins explicite.

Elle a besoin d'un gigolo ou d'un DRH ?

— Emy, s'il te plaît. Explique-moi comment cela se passe au niveau de la hiérarchie. Je n'ai vu aucun organigramme dans le système. Quels sont les chefs de départements ? Combien d'équipes y a-t-il ?

Elle s'engouffra dans mon piège. Heureusement. Le reste de la discussion prit une tournure plus professionnelle, mais ce ne fut guère mieux : que des idées embrouillées à propos de la stratégie d'entreprise.

Ça promet...

Ma première journée s'achevait enfin. Je pensais à ma discussion avec Emy. Je détestais ce type d'ambiance au travail. J'avais été engagé pour travailler, prendre des décisions, et non me faire draguer, recevoir des menaces ou décrypter les idées embrouillées de mes supérieurs.

Paul a raison, c'est une sacrée allumeuse, et c'est le bordel dans sa tête. Elle ne faisait que de sauter du coq à l'âne et ne veut savoir que ce qui l'intéresse. Une sacrée manipulatrice. Ses intérêts en premier, et l'agence ensuite. Elle veut que je la ferme ? Soit. Mais qu'est-ce qu'elle est bandante !

Je devinais enfin toute la superficialité du personnage. Le mythe de la femme d'affaires professionnelle et brillante s'était

envolé. Elle n'avait pas été présente pour m'accueillir dans la matinée, m'avait bien fait comprendre que je devais suivre ses instructions à la lettre et que je n'aurais pas mon mot à dire. Le tout couronné d'un rentre-dedans qui n'avait rien pour me déplaire... dans d'autres circonstances, évidemment.

Et le business dans tout ça ?

Tout était flou.

Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ce job ? J'étais saoul ou quoi ?

Je me préparais à retrouver mon appartement. Ma tête était confuse. J'étais fatigué et blessé dans mon ego, car on m'incitait à mettre mes compétences de côté. Quelle marge de manœuvre me restait-il ?

Jérôme apparut dans l'encadrement de la porte avant que j'eus le temps de m'enfuir. Son pas félin m'avait trompé.

— Alors, cette première journée ?

Il paraissait frais comme une fleur. Peut-être avait-il dormi durant l'après-midi, enfermé dans une salle de conférence ? J'étais prêt à tout entendre dans la pub et finis par empoigner mon attaché-case pour couper court à la discussion. Je voulais rentrer et réfléchir à un plan B. Partir pendant les mois d'essai ?

Non. Fais-le pour ton CV. Tiens encore un peu.

— Bien, merci. Beaucoup de travail, mais bon *challenge* en vue. J'ai du pain sur la planche, comme on dit. J'étais sur le point de rentrer car je suis vraiment fatigué.

Il se dressa devant moi.

Il sent que je veux fuir.

— On fait une petite soirée chez Marco, le jeune rédacteur barbu que tu as rencontré ce matin. T'as envie de venir ? Ça sera une bonne occasion de fêter ton arrivée, car un premier jour est toujours important.

Son ton prenait tous les airs d'un ordre et je commençais à haïr la façon dont certains cherchaient ici à avoir du pouvoir sur moi.

Essaie tout de même de les comprendre avant de les juger.

Je m'apprêtais à passer la soirée tranquillement, devant un bon livre. Mais je finis par céder. À la banque, jamais je n'aurais osé sortir avec les employés. Apparemment, c'était différent dans le monde de la publicité. Et puis, Emy tenait à ce que je sois proche des employés. Soit. J'allais donc me rendre à leur soirée Barbapapa et ours en peluche. De plus, refuser l'offre de Jérôme équivaldrait à me le mettre à dos et je ne voulais pas avoir d'embrouilles avec lui. Pas tout de suite.

— Marco... ?

Le rédacteur en question avait certainement dû lui parler de mon air perdu de ce matin.

— Mais oui, tu sais, c'est le rédacteur italien que tu as croisé ce matin. Il vit en colocation avec l'un des financiers et on fait souvent des soirées chez eux. Ça va être super sympa, allez viens, s'il te plaît ! Tu vas commencer à apprendre la vie de l'agence.

Vas-y, pas d'emmerdes en tout cas pendant les premiers mois d'essai. Pense à ton CV.

— OK, alors, allons-y. Je veux juste ne pas rentrer trop tard. C'est lundi...

— Viens juste prendre un verre.

Il me tapa sur l'épaule de manière amicale.

Il sent que je change de camp. Qu'il croie ce qu'il veut. Je resterai sur ma position. L'attente avant une potentielle tempête.

L'appartement était situé dans une rue parallèle et nous nous y rendîmes à pied. Jérôme resta silencieux durant le trajet. Observant chacune de mes réactions et m'épiant du coin de

l'œil. J'osais à peine respirer, de peur qu'il ne me donne des conseils sur mon attitude, mon look ou ma façon de travailler. J'étais le type coincé qui venait de la banque et je sentais bien qu'ils me traitaient différemment.

J'aimerais juste avoir l'air aussi détendu qu'eux. Rien ne semble les toucher.

Nous entrâmes dans un petit immeuble de quatre étages très coquet. Marco vivait au rez-de-chaussée. Une assourdissante musique électronique nous parvint à travers les murs. Jérôme tapa le code et m'ouvrit la porte.

— Après toi.

La porte de l'appartement s'ouvrit en laissant échapper un nuage de fumée.

De l'herbe ?

— *Ciao ragazzi ! Entrez, entrez ! Marco Bonizzoni pour vous servir !*

Le rédacteur à l'allure de *playboy* nous attendait. Il se poussa pour nous laisser entrer et me serra la main amicalement. Je l'aimais bien. Sa barbe naissante et ses yeux expressifs avaient dû séduire plus d'une femme.

— Je suis content de t'avoir chez nous. C'est un honneur d'avoir le DRH ! On a improvisé une petite soirée à la dernière minute rien que pour toi. Entre, il y a tout notre petit groupe d'intimes.

J'aimais bien ce garçon spontané et sincère. Son accent italien me rappelait Paul.

— Merci en tout cas pour l'invitation. C'est Jérôme qui m'en a parlé et je n'ai pas pu refuser. On va pouvoir mieux faire connaissance comme ça. Puis vous verrez que je ne suis pas si terrible...

Marco me coupa en levant une main.

— Tu n'as vraiment pas l'air d'un mec terrible. Un peu

timide, mais tu vas apprendre à nous connaître. Pose-toi et fais comme chez toi !

Moi, timide ?

Jérôme entra en premier, sans aucune gêne. Maître de tous les lieux.

J'essuyais mes pieds sur le paillason, conforme au garçon éduqué que j'étais.

Le maître de maison me prit par l'épaule.

— Non, pas besoin de nettoyer tes chaussures, entre, entre. On n'a pas encore passé l'aspirateur.

La petite entrée donnait sur un salon hyper *design*.

Ça sent l'herbe à plein nez. Je n'aime pas ça.

Des tableaux colorés étaient suspendus aux murs dont les motifs étaient parfaitement assortis aux tons des meubles. Des piles de magazines gisaient dans les coins de la pièce. Des plantes, des poufs. Tout était particulièrement étudié dans l'appartement du jeune homme. On se croyait dans un clip de MTV. Il ne manquait que les filles demi-nues et les gros balais musclés arborant la marque du slip qui dépasse de leurs jeans. Pourtant, j'avais jeté un œil sur les salaires et il ne me semblait pas que ces jeunes pouvaient se permettre une telle « fashionité ».

Un garçon de bon goût. Ils seraient scandalisés s'ils venaient à débarquer dans mon appartement fonctionnel.

Je jetais un coup d'œil dans la pièce et ne sus où me diriger en premier. Les toilettes, le canapé ? Ma gêne était évidente.

Un homme et une femme étaient affalés sur le canapé fuchsia, absorbés par une discussion sérieuse. La femme m'aperçut du coin de l'œil et se leva pour venir à ma rencontre.

— Bonsoir... Ian. C'est juste ?

— Oui, c'est ça, je répondis, gêné.

Encore un magnifique spécimen de l'agence.

Belles femmes, mais qu'y a-t-il au fond ? Je vais finir par me sentir comme un objet utilisable pour le bon vouloir de ces dames.

Cela me plaisait tout de même. Et ça plaisait à mon bas-ventre.

— Je suis Shirley Winter, l'*event manager* de l'agence. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous croiser aujourd'hui mais je te souhaite la bienvenue.

Elle m'embrassa sur les joues.

Son parfum était lourd et capiteux, et je rougis, car je n'avais pas l'habitude de taper la bise à mes collègues.

L'event manager ?

Elle était grande, belle, trente-cinq ans à tout casser, bien faite, regard bleu profond des océans, cheveux noirs ondulés jusqu'aux épaules et mâchoire carrée. Maquillée de manière outrageuse. Robe courte au ras des poils pubiens et échasses à talons fins.

Comment fait-elle pour marcher là-dessus ? C'est un mannequin ?

Shirley transpirait l'animal sauvage en quête de proie. Une tigresse ou une panthère. Je n'arrivais pas à me décider.

— Fais attention à toi, Ian ! Shirley est une vraie mante religieuse avec les hommes. Elle les croque, puis les jette !

C'était l'autre *playboy* affalé sur le canapé qui parlait. Tout le monde éclata de rire et le rouge me monta aux oreilles.

Ils se paient ma tête ?

Le *playboy* du canapé se leva et me tendit la main.

— Je suis Gabriel Dargo et je travaille pour le département des finances. Je ne suis pas venu aujourd'hui car j'étais... disons...

— Trop défoncé de *ieri sera*... répondit Marco qui éclata de rire pour justifier son absence de la journée.

Je baissai la tête pour qu'ils ne remarquent pas mes yeux qui crachaient du feu. Dans la publicité, apparemment, les employés ne venaient pas travailler pour cause d'ivresse ou de défonce. Je n'avais jamais entendu une excuse aussi peu professionnelle.

— Voyons Marco, devant le nouveau DRH... Ce n'est pas bien de balancer les collègues de cette façon ! Pardon, Ian, mais là, on est dans le privé. Tu n'as pas le droit de parler, justifia le *playboy*.

Gabriel a raison... à qui je le dirais, de toute façon ? Combien de fois encore devrais-je fermer ma gueule ? Et combien de fois l'ai-je fermée en l'espace d'une journée ?

Impossible d'y échapper. Le rouge me monta au visage et je fis mine de remettre mes lunettes sur mon nez d'un geste nerveux.

— Les gars, ne commencez pas à faire fuir notre nouveau collaborateur. Il est nouveau dans le monde de la pub, lançait Jérôme pour me sortir de l'embarras.

Il fallait que je réagisse. Les saquer tous sur place et me faire lyncher, ou fermer ma gueule.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne dirai rien car c'est effectivement votre vie privée.

La féline ressentit mon embarras et adopta une attitude sensuelle en me prenant le bras pour que je m'installe à ses côtés. Je m'enfonçai dans les coussins tandis que Gabriel me tendait une bière.

Cette Shirley, c'est quelque chose aussi ! Si je continue à être entouré de femmes aussi sublimes et entreprenantes, je ne donne pas cher de mes convictions ! Je n'ai jamais eu autant d'avances en aussi peu de temps. Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Le Charlatan jubilait.

La panthère croisa les jambes en me faisant entrevoir son entrecuisse.

Je pourrais lui arracher son string d'un coup de dents. Si Paul était là...

Mon ami savait toujours comment se comporter dans ce genre de situation. Moi pas. Je rougis une énième fois.

— Fais pas attention à elle, répliqua Jérôme. Ce soir, nous fêtons aussi son troisième divorce d'avec un gros *trader* éjaculateur précoce ! Tu l'as bien plumé, ce dernier, bravo ma Shirley !

Et il embrassa la panthère sur la bouche.

C'est quoi ça ? Ils sont ensemble ?

Mon corps désirait s'éloigner de ce spectacle, mais je restais scotché sur le canapé à côté de la féline qui rejetait sa tête en arrière pour que Jérôme puisse l'embrasser à pleine bouche. Je trouvais dégoûtant sa façon d'aspirer la bouche de la jeune femme, comme ça, devant tout le monde.

Marco vint s'asseoir à mes côtés et mit son bras autour de mes épaules. Personne ne faisait attention aux bruits de succion.

— Ne commencez pas tout de suite à me le mettre mal à l'aise. D'ailleurs tiens, je vais nous faire quelque chose de bon ! Il faut bien que l'on fête ta première journée dans la pub. Puis, c'est la première fois que nous avons un DRH à l'agence et ça se fête !

Jérôme ne m'a donc pas menti ce matin.

— Oui, merci... Je ne peux pas rester trop longtemps car...

Merci au jeune rédacteur qui me coupa, car je ne savais pas quoi dire.

— Ne fais pas attention à eux. Travailler dans une agence de pub, c'est particulier. Mais tu vas bien t'y adapter. Tu vois, nous, c'est comme ça que nous créons. Ça nous permet de

lâcher prise. Et c'est important de lâcher prise, tu ne crois pas ?

*Je n'ai jamais lâché prise de ma vie. Il me parle de quoi ?
Je ne comprends pas le jargon des gentils ours en peluche !*

— Vas-y, commence à rouler Gabi ! cria Shirley qui s'était dégagee de l'étreinte de Jérôme.

Le jeune financier sortit une boîte contenant du tabac, des feuilles, des filtres et...

De l'herbe, évidemment !

Il commença à rouler sans vergogne, devant moi, leur directeur des ressources humaines !

*Il faut que je me tire d'ici avant que ça se termine au poste !
Ces types sont des créatifs, mais pas moi !*

Jérôme commença à fumer tandis que les autres jacassaient. Je bus timidement une gorgée de ma bière, en cherchant un moyen de m'éclipser diplomatiquement.

Je dois penser à une excuse. Si seulement mon téléphone se mettait à sonner !

— Ne fais pas cette tête, Ian ! Détends-toi ! Tu mérites un peu de détente après ta première journée ! fit Jérôme en me tendant le pétard.

Ça devait le faire rire de me mettre ainsi mal à l'aise devant tout le monde.

Merde, il faut que je fume cette saloperie !

Mon ego ne voulait pas passer pour un coincé devant toute l'assemblée d'oursons. Ce que j'étais, au fond. Je tirai donc sur le pétard pour le leur prouver et partis en une quinte de toux tandis que l'équipe éclatait de rire.

Ça y est, ils sont contents et je me sens con !

— T'inquiète, tu vas t'y habituer ! Tout est question d'habitude !

Marco me donna des tapes sur l'épaule. Je tirais sur le joint en m'empêchant de tousser, mort de honte.

*Putain de merde, cette saloperie me donne mal à la tête !
Putains d'ours en peluche !*

Mais je continuais à inhaler la fumée. Mon esprit restait conditionné par mes valeurs, mais mon corps commença à lâcher prise sous l'effet de la substance. Il en redemandait, même. La sensation de bien-être me possédait déjà. J'étais là, dans le groupe, mais seul avec moi-même.

Shirley avait basculé de mon côté et posait sa tête sur mon épaule.

— T'as eu une première journée de merde, vas-y, fume un coup. Il y aura d'autres journées de merde. Tu crois que nous tenons comment, nous ? D'ailleurs, Marco, roules-en un autre ! Ian a l'air d'aimer ça !

Le jeune homme s'exécuta, le sourire aux lèvres.

— Oui, *signora* ! confirmait le rédacteur dans son rôle de rouleur officiel.

Je dus enlever mes lunettes sous les effluves de la fumée. La tête me tournait. Je me sentais flotter dans les airs et passai une main sur mon front tandis que le groupe plaisantait sur ma performance de fumeur novice. Mes préjugés sur l'herbe s'adoucirent peu à peu, ainsi que mes vieux démons.

C'est ça, l'herbe. Bon, ça va, ce n'est pas une drogue dure. Je ne vais donc pas me faire trop de mal.

J'avais l'impression d'avoir été dépossédé de mon corps. L'air me manquait. Je déboutonnai quelques boutons de ma chemise et finis de fumer le joint.

— Bois un coup, et prends le nouveau qui arrive !

Shirley porta à ma bouche une bouteille d'un très bon whisky, et me tendit un nouveau pétard.

— C'est la première fois pour moi...

Je devais être rouge écarlate, me sentant agressé de toutes parts.

— Crois-moi que ça ne sera pas la dernière, et il y aura d'autres premières fois, tu verras !

Marco continuait à rouler les cônes, accroupi au fond de la pièce nébuleuse.

Ce type roule plus vite que son ombre, ma parole !

Je planais et ne savais pas combien de temps s'était écoulé depuis que j'étais arrivé chez les deux colocataires, ni combien de joints j'avais fumés. J'étais arrivé à un stade où je ne captais plus un seul mot des conversations environnantes. Ce que je percevais, c'était que la soirée commençait à dégénérer.

Parmi la fumée parfumée, j'aperçus Marco qui glissait sa main dans la culotte de Shirley, qui gémissait. Mais je n'étais pas mal à l'aise, et je fis comme tout le monde : le vide. Le Charlatan ne maîtrisait plus ce qu'il se passait dans mon pantalon et une gaule d'enfer me guettait.

Calme-toi, Ian. Ce sont tes collègues !

Le reste du groupe continuait à boire et à fumer tandis que les deux exhibitionnistes continuaient leur manège. Personne n'y prêtait attention et je restais cloué au canapé en regardant le plafond. La tête renversée en arrière.

Au bout d'un moment interminable, ma tête n'y était plus. J'aurais pu faire n'importe quoi avec ma queue. D'habitude, les filles que je baisais étaient du même style que moi : timides et réservées, simples ; bref des filles de bonne famille, frustrées, en manque d'affection et bourrées de problèmes existentiels, certaines frigides.

Je me levai soudainement et attrapai mon attaché-case. Les efforts pour rester droit me coûtèrent un mal de dos carabiné. Mais il fallait que je reste digne jusqu'au bout.

— Les gars, merci pour la soirée, mais il faut que je rentre, lançai-je pour braver les gentils ours.

— Quoi, déjà ? Mais la soirée vient à peine de commencer !

protesta Jérôme.

— Une prochaine fois ? Demain je vous veux tous au bureau à neuf heures, ça suffit la fiesta !

Les mots sortirent de ma bouche avant que je m'en rende compte et tout le monde éclata de rire.

— Oui, chef ! s'écrièrent-ils tous en cœur.

Je souris et remis mes lunettes sur le nez.

Préférant l'alcool à la fille, Marco avait fini sa besogne avec Shirley. Il m'accompagna à la porte.

— On se voit demain ! Ça nous a fait très plaisir que tu sois venu. T'es un mec « cool ».

Tu parles, tu veux m'avoir dans ta poche ! Puis c'est bien la première fois que quelqu'un me dit que je suis « cool ».

Chapitre 2

Un cauchemar peut vite devenir coutumier. Je flottais dans les airs et me promenais autour des planètes. Le visage d'Helen. Je la revoyais, inerte, le corps froid. Depuis l'accident, je ne rêvais que de sa voix. Cette nuit-là, j'avais pu la regarder droit dans les yeux, toucher ses cheveux. Un sentiment d'amour emplit ma poitrine. J'étais heureux.

Puis la lourde sonnerie du réveil. Il fut très difficile de m'extirper des bras de Morphée dans lesquels je me sentais en sécurité. Je voulais continuer à rêver, mais je finis par me retrouver avec une gaule pas possible. Ma tête tournait et des bribes de souvenirs de la veille refirent surface.

Mais qu'est-ce que j'ai fait, hier soir ? Ces types sont malades ! Les ours en peluche ne sont pas censés fumer de substances illicites si librement.

J'avais fait mon baptême de l'herbe et j'avais aimé ça. Mais je n'en reprendrais plus parce que j'étais un type bien et que je ne voulais pas m'empoisonner. Les employés étaient bien sympathiques et j'avais passé un bon moment en leur compagnie. Mais je ne toucherais plus à ça.

Mais tu as aimé.

Le Charlatan était de retour. Mes mains attrapèrent ma tête en signe de désespoir et la secouèrent. Je ne voulais pas devenir comme eux, les gentils ours en peluche. Comme Paul. Me fondre dans le système et devenir manipulable. Superficiel.

Je ne ferai jamais partie de ce système.

Toutes ces belles femmes, désirables, décadentes. Je ne

pouvais plus m'arrêter de bander. Il fallait pourtant que je me prépare, car mes gentils oursons m'attendaient. Mon système, celui que j'étais en train de choisir malgré tout, m'attendait. Je m'arrachai du lit et pris une douche. L'agression de l'eau calma ma culpabilité et mes douleurs crâniennes, et j'y restai longtemps pour me recentrer. Puis j'attrapai les premiers vêtements qui me tombaient sous la main et m'habillai en vitesse pour mon deuxième tour dans ce monde de paillettes, de vent, de consommation.

J'arrivai cette fois par la porte de derrière. Justine m'avait donné la clé, car je faisais désormais partie intégrante du clan des gentils oursons en peluche de la pub.

La clé de la consommation à outrance.

Je me sentais comme le Bisounours rose, celui à l'arc-en-ciel scotché sur le ventre. Celui que je haïssais le plus. Trop gentil. Trop calme. Trop invisible.

Trop moi.

— Alors mon gars, comment tu te sens, ce matin ?

Jérôme était entré sans un bruit dans mon bureau. Ma tête était trop embuée pour le voir arriver depuis le couloir. Sa main se posa sur mon épaule. Il avait une mine splendide. Celle de celui qui avait passé une nuit à fumer et à se vider de son fluide vital. Heureux. Vidé. Il se pinça longuement le nez et renifla en raclant sa gorge. Je comprenais la raison de sa bonne mine : la coke du matin.

Putain, qu'est-ce que j'ai mal à la tête !

— Bonjour, Jérôme. Ça va bien... Merci encore pour hier. C'était une chouette soirée.

Il affichait un sourire satisfait. Le sourire de celui qui avait débauché le gentil petit banquier coincé.

— T'as aimé, hein ?

Son étreinte se resserra sur mon épaule.

Il fallait que je sois sincère.

— J'ai passé un bon moment. Les employés sont vraiment très sympas.

Je n'avais pas voulu m'éterniser, par peur d'apprendre des détails que je ne voulais pas connaître.

Je ne fumerai plus d'herbe !

Ma conscience avait toujours été plus forte face au Charlatan.

Quelqu'un venait. Jérôme se tourna vers le couloir, mais je ne pouvais pas encore entrevoir qui c'était.

— Tiens, voilà Shirley. Bonjour, ma grande !

— Bonjour mes petits gars !

Shirley se posta dans l'encadrement de la porte. Je priais intérieurement pour que ce beau monde dégage vite fait, car j'avais besoin d'être seul pour soulager mon mal de tête.

— Jérôme, j'ai besoin de toi pour un projet et je savais que je pouvais te trouver ici. Excuse-le dérangement, Ian.

L'expression de Shirley n'avait pas changé depuis la veille : maquillage parfait, cheveux lisses et bien coiffés, robe noire bien moulée ; sans oublier les talons aiguilles, style échasses. La panthère dans toute sa splendeur.

— Bonjour, Shirley. Non, il n'y a pas de soucis, mais comme je n'ai pas beaucoup de temps, je m'excuse de vous demander de bien vouloir sortir. J'ai plein de boulot et un fichu mal de crâne.

Jérôme avait retiré sa main, s'appêtant à sortir.

— Va te prendre un bon café et la douleur va disparaître. On se verra plus tard.

Il regarda Shirley en souriant et lui prit le bras pour sortir.

Enfin seul... Qu'est-ce que Jérôme me voulait, au fait ?

Certainement vérifier si j'avais réussi à me lever après mon initiation à l'herbe pour le raconter aux autres. Le travail serait

la meilleure cure contre ma culpabilité et je pris soin d'éviter Marco et Gabriel toute la journée, par excès de honte, car ne désirant pas que l'on me voie comme le DRH dégénéré. Comment pourraient-ils me respecter après m'avoir vu affalé et allumé comme la veille ?

Je me plongeai dans le travail. Il fallait que j'oublie cette soirée et toutes ces sensations bizarres. Mais mon esprit resta focalisé sur la main de Marco dans la culotte de Shirley et mon corps affalé sur le canapé. Je me demandais à quelle heure matinale ils avaient terminé. Et ce qu'il se serait passé si j'étais resté plus longtemps... L'herbe avait inhibé tout mon bon sens.

Les toilettes furent mes meilleures alliées durant toute la journée. J'y passais des moments intimes à me faire la morale, à me rappeler l'importance de rester droit, sobre, et de ne plus fumer.

En parlant de rester droit, Emy m'avait envoyé un e-mail pour me demander si j'étais disponible vers la fin de la journée. J'étais plongé dans la paperasse lorsque son pas saccadé retentit dans le couloir. Je me passai une main sur le visage pour me préparer à ses assauts avant qu'elle ne me voie. Elle entra, parée de son sourire le plus aguicheur, et s'assit sur mon bureau en croisant les jambes avec la même attitude de maîtresse des lieux que la veille. Ma fatigue fut vite oubliée, car il fallait que je reste professionnel.

— Bonjour, Ian.

Je craquais sur sa façon de prononcer le *r*.

La petite robe lui montait presque jusqu'au nombril et laissait découvrir ses longues jambes bronzées. Elle rejeta ses cheveux en arrière d'une main, de cette manière sensuelle qui lui allait si bien. Quel contraste entre son comportement et ce visage enfantin ! À combien d'entre eux faisait-elle du rentre-dedans ? Et combien d'employés avaient-ils succombé à ses

avances ?

Si elle n'arrête pas, je vais finir par l'étaler sur mon bureau !

— Bonjour, Emy.

Le parfum sucré de sa sueur me montait à la tête. Je m'imaginai plongeant la tête entre ses seins, lui mordant le ventre et descendant jusqu'au creux de son sexe.

— On n'a pas pu se voir ce matin, j'en suis désolée. Tu peux facilement imaginer ce que ça doit être, les réunions clientèles. Est-ce que tout se passe bien pour toi ?

Son air redevenu sérieux chassa le Charlatan mais je préférais cette tournure.

— Oui merci, je m'apprêtais à rentrer. J'ai eu beaucoup à faire aujourd'hui et je pense que je continuerai à travailler depuis chez moi, ce soir. Tu voulais me voir pour quelque chose en particulier ?

Elle leva ses mains pour m'indiquer que ce n'était pas grave.

— Oh pardon, non, non, pas vraiment. Je voulais savoir si tout se passait bien. Je te laisse aller, alors. Je voulais juste voir si tu étais aussi content qu'hier.

Sa bouche s'arrondit et elle fit mine de se gratter sous un sein avec un doigt. Délicatement.

Si je ne me casse pas, elle va me trouver ce soir !

— Oui merci, ça se passe bien, marmonnai-je pour écourter sa visite. Ça fait deux jours que je classe des papiers dont j'aurai besoin plus tard lors de nos discussions stratégiques.

Elle desserra les jambes et se leva.

— Je fixerai une réunion d'agence dans quelques semaines, suivie d'un apéro, car j'aurai des informations importantes à transmettre aux employés. Je déteste parler des chiffres, mais je dois le faire pour les informer de la situation financière. Ça se

fera un vendredi soir. Sois prêt. C'est important pour moi que tu restes.

J'en ai rien à faire, des chiffres.

Je promis tout de même de rester.

— Tu peux compter sur moi.

— Bien. Alors je te souhaite une très bonne soirée. On se voit demain, oki doki ?

— Merci, Emy. À demain.

Elle décroisa ses longues jambes et sortit en me lançant un dernier regard explicite.

Je rêve ou elle roule du cul ?

J'étais prêt à partir. Enfin. Mon canapé m'attendait pour accueillir toute la misère du monde. J'avais besoin de repos. La nouveauté envahissait ma tête et je me demandais comment j'allais parvenir à mettre de l'ordre dans toute cette paperasse accumulée, fruit pitoyable de l'absence d'un DRH avant mon arrivée. Tout était à mettre en place. Je soupirai à cette dernière pensée et attrapai mon attaché-case pour m'éclipser discrètement.

Merde, des pas dans le couloir.

Je m'apprêtais à fermer la porte du bureau. Prêt à fuir.

— Monsieur Riley, attendez !

Je sursautai.

Merde, c'est pour ma pomme !

C'était Terry McKeen, une jeune stagiaire américaine. Je commençais à retenir les noms des employés car j'avais passé ces deux derniers jours à éplucher leurs dossiers. Terry, pas plus de vingt-cinq ans. Une jeune blondinette adorable, d'une gentillesse extrême et au visage de porcelaine. J'avais étudié son dossier et le management ne tarissait pas d'éloges sur la qualité de son travail. Sans parler de son attitude. Par contre, la photo du passeport n'était pas parlante, car la jeune fille était

d'une beauté virginale.

Faisons tout de même attention aux apparences, car les gentils ours en peluche sont trompeurs.

Je sentais mes jambes fléchir sous l'emprise d'une émotion étrange. Terry était vraiment très... bandante. Des traits angéliques, des yeux expressifs et des cheveux blonds très fins qui chutaient jusqu'aux reins. Elle portait de simples jeans, un T-shirt bleu et des ballerines, et elle tenait un calepin et un stylo dans ses mains, la preuve que je n'allais pas pouvoir me débarrasser d'elle si facilement.

J'ouvris à nouveau la porte de mon bureau pour l'accueillir. Son cas semblait important.

— Terry... McKeen ?

La jeune fille croisa les bras lorsqu'elle arriva à ma hauteur.

— Je voulais me présenter... Et je dois écrire un e-mail pour vous présenter à notre bureau de Londres. C'est moi qui m'occupe d'envoyer les e-mails quand un nouvel employé arrive et il faut que vous me parliez un peu de vous. Si vous avez du temps maintenant, bien sûr...

Elle rougit en jouant avec ses doigts. Je la troublais.

— Je suis heureux de faire ta connaissance, Terry. Assieds-toi sur le canapé. Je m'apprêtais à partir mais...

— Je ne voulais pas vous retarder, je suis désolée...

Elle prit un ton coupable.

J'aime ça. Je la trouble.

— Le travail est prioritaire et je ne voudrais pas que tu aies des ennuis à cause de moi. Je pose mon attaché-case et je suis tout à toi.

J'avais prononcé les derniers mots de manière spontanée et vis la jeune femme détourner son regard vers la fenêtre. Rouge comme une pivoine.

Elle me troublait aussi. Son doux parfum fruité apaisait mes

doutes et la tête me tournait déjà un peu moins sous l'effet de je ne sais quoi qui gigotait au fond de mon estomac. J'aurais voulu me jeter dans ses bras et perdre mes sens dans sa cascade de cheveux blonds.

— Merci, j'apprécie votre aide.

Je pris place en face d'elle et lui souris.

— Il n'y a pas de quoi. Au fait, tu peux me tutoyer. C'est les habitudes ici, d'après ce que m'a confirmé Emy.

Elle me fixa d'un air triste.

— Oui, ce sont les habitudes.

Je ne savais pas si l'herbe avait quelque chose à y voir, mais je me sentais plus détendu, comme si un nuage de fumée cachait celui que j'étais réellement. Timide et introverti.

Le Charlatan me soufflait des insanités puisées au sadisme ordinaire. Mon travail dans cette agence réveillait mes pulsions et je ne savais pas encore à quel point il était dangereux de côtoyer les oursins.

— Que veux-tu savoir ? lançai-je face à sa timidité.

— Les études scolaires que tu as suivies, les divers postes que tu as occupés, ton âge, où tu as grandi. Ce genre d'information. Ça va nous permettre de savoir qui tu es et pourquoi tu es là.

Pour mon CV ! Je ne vois pas d'autre raison importante.

Elle abaissa la tête sur le calepin.

Pourquoi évite-t-elle mon regard ?

Je pris un air sérieux.

— Commençons par le début. J'ai vingt-neuf ans et...

Elle rougit et eut de la peine à écrire. J'allais lui poser une main sur son épaule mais finis par ne pas le faire, de peur qu'elle ne s'évanouisse sous l'effet de la timidité.

— Ça va, Terry ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Oui, oui... C'est juste que je suis fatiguée, je suis désolée... J'ai eu une journée chargée. Puis c'est le début de semaine et je sais que ça ira mieux demain.

— Si tu veux, on se voit demain. Ce n'est pas urgent ton article, non ?

Elle leva brusquement les yeux vers moi.

Qu'est-ce qu'elle est belle ! Je la prendrai bien tout de suite, sur ce canapé. Il n'y a qu'à pousser les rideaux.

— Non, c'est assez urgent et je ne sais pas quand je pourrai te parler ces prochains jours, car le groupe attend mon retour le plus tôt possible. J'aurais dû normalement venir te voir hier, mais je n'ai pas eu le temps. Donc, tu disais... ?

Est-ce qu'elle sent ma tension sexuelle autant que je sens la sienne ? J'ai vraiment envie de cette fille. Sa bouche, ses cheveux, ses yeux et cette délicieuse manière qu'elle a de répondre en rougissant... Je n'en peux plus, je vais lui sauter dessus !

L'herbe couplée au Charlatan ne donnait rien de bon et je dus faire un effort pour détendre mon caleçon.

— Je reprends. J'ai vingt-neuf ans et j'ai grandi en Suisse, à Zürich plus précisément. J'y ai poursuivi des études de management à l'université cantonale et j'ai commencé ma carrière dans le secteur bancaire. J'ai suivi un parcours classique, comme tu peux le constater.

Elle se concentrait sur ses notes et je ne voulais pas la couper dans son élan.

— J'ai obtenu mon premier job en tant qu'assistant RH dans une banque zurichoise, puis une grande banque privée m'a débauché car ils avaient besoin d'un généraliste qui parlait couramment l'allemand et l'anglais, et me voici à Paris depuis cinq ans.

Elle n'a pas besoin de savoir le reste.

Elle semblait impressionnée.

— Et tu comptes rester à Paris... ?

Sa question sonnait hors propos.

— Oui, je m’y sens bien. J’ai désormais mes habitudes de vieux garçon ici.

Il fallait qu’elle sache que je n’avais pas d’attaches féminines.

— Et tu parles combien de langues ?

Retour à son calepin. Tête baissée pour éviter mon regard brûlant.

— Français, anglais, allemand et italien. Je comprends aussi l’espagnol, mais ne le parle pas très bien. Si je passais quelques semaines en Espagne, je pense que je le parlerais couramment.

Elle était en admiration.

— Pourquoi l’italien ? Ton nom sonne anglophone.

— Mon nom est effectivement anglophone. Ça paraît bizarre, mais mon meilleur ami est italien. Je le connais depuis l’enfance et ses parents me parlaient italien. Ça fait trois ans qu’il a bougé à Paris et on continue à parler l’italien. Enfin, surtout quand on boit...

Ce n’était pas vrai. Je ne buvais pas, mais je voulais passer pour le type « cool ».

Elle sourit.

— Et tu bois beaucoup ?

La question s’était échappée de ses lèvres, sans préméditation.

J’éclatai de rire.

— Non, pas plus que toi, certainement !

Elle rougit.

— Je ne bois pas...

— Ben moi non plus. Je ne tiens pas l’alcool, et après un seul verre, je suis capable de chanter *La Traviata* en russe.

Non, avançai-je sur un ton enjoué qui la détendit, je rigole, bien sûr.

À première vue, j'étais moins coincé qu'elle.

— Peut-être qu'un de ces jours, on pourra aller boire un verre ensemble, d'ailleurs. Pour parler de ton projet de carrière, de ton travail. C'est strictement professionnel bien sûr.

Je n'aurais jamais osé cela à la banque.

Son regard rencontra mes yeux rieurs et intrigués.

— Oui, avec plaisir... Viens me chercher un jour après le travail. Mon bureau est dans le couloir qui mène à l'espace des créatifs. Je le partage avec Patrick, le jeune commercial.

Oui, celui qui m'a fait un clin d'œil hier matin à la machine à café...

Elle se recentra sur son calepin.

— Qu'est-ce qui t'a amené à venir travailler dans la pub ?

Je me le demande.

— Un chasseur de têtes m'a appelé pour me proposer le poste de directeur et j'ai trouvé que c'était un *challenge* intéressant pour quelqu'un qui n'a connu que le milieu bancaire.

— C'est tout ?

Elle osa me fixer.

— Oui, c'est tout. Je ne comprends pas la signification de ta question. Tu vas écrire ma réponse au groupe ? Ça risque de m'attirer des ennuis.

Elle rougit. J'aimais la voir démunie.

— Non, pardon. C'était une question personnelle.

T'en as d'autres comme celle-ci ? Moi aussi, j'en ai une. Voudrais-tu coucher avec moi ?

— Alors ne la note pas. Je trouve que le secteur publicitaire apportera un plus à mon expérience professionnelle. J'aurai ainsi le mérite de m'adapter à n'importe quel milieu, car sauter

de la banque à l'agence de pub, c'est quand-même un *challenge*.

Elle posa son stylo. Cela prouvait que la suite de l'entretien ne serait pas reportée au bureau de Londres.

— Ça te plaît ici ?

Son air interrogateur m'excitait, car ma réponse pourrait la rendre heureuse ; ou triste. Était-ce une proposition pour l'avenir ?

— Oui, ça me plaît. Et toi, Terry, est-ce que ça te plairait... pardon, est-ce que ça te plaît ? Je veux dire... de travailler ici ?

J'avais failli sortir une bourde sous l'influence du Charlatan.

Elle baissa à nouveau les yeux sur son calepin, le visage rouge écarlate. Avait-elle anticipé ce qui allait sortir bêtement de ma bouche ?

— Oui, oui, ça me plaît aussi... Tu sais, le milieu de la pub est fascinant. Et puis, travailler pour Russell & Buzz, ce n'est pas rien...

Bienvenue dans le monde des gentils ours en peluche, Terry !

J'aurais pu sortir avec elle ce soir. J'aurais pu la séduire et assouvir ce chatouillis persistant dans mon bas-ventre. Mais j'étais très fatigué.

— C'est tout... pour tes questions ?

Elle détacha son regard du mien et se leva brusquement.

— Oui, oui, pardon. J'ai les données nécessaires pour rédiger mon e-mail. Je ne veux pas te déranger plus longtemps.

Ma fatigue l'emporta.

— Je t'aurais bien proposé de nous voir tout de suite à l'extérieur pour parler de ta carrière, mais je dois encore travailler depuis la maison et demain j'ai une longue journée.

Elle hocha la tête plusieurs fois.

— Oui, je comprends... Je te souhaite une bonne soirée, Ian.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas timide et je la rattrapai.
Elle croit que je la rejette.

— Attends, Terry. C'est vraiment sérieux. J'ai beaucoup de documents à lire mais je te promets qu'un de ces soirs, je viendrai te chercher pour boire un café ou un thé, comme tu voudras.

Elle me regarda avec un sourire satisfait.

— D'accord, je te crois... Repose-toi bien, Ian.

Sa pudeur évita mes yeux perçants.

— Merci. Au revoir, Terry, et à très bientôt.

Je restais seul dans ma petite cage.

Je veux cette fille.

Chapitre 3

Le premier mois passa comme un éclair. Je travaillais d'arrache-pied, passant un maximum de temps avec les employés. Comprendre leurs motivations et leurs attentes fut mon but premier. Je cherchais les miennes en même temps. Tout était flou dans ma tête et je réussis tant bien que mal à esquiver diplomatiquement les invitations de Jérôme et Gabriel en prétextant le trop-plein de travail, la fatigue... Bref, j'étais doué pour trouver des excuses. J'avais besoin de temps pour digérer mon expérience du pétard. Mais combien de temps aurais-je pu tenir ? Un jour ou l'autre, les oursons me tomberaient dessus, je me rappellerais les sensations de l'herbe, et je savais que je retomberai dans le panneau.

Shirley m'ignorait littéralement depuis ma fameuse soirée initiatique, me traitant avec le détachement professionnel dont j'avais l'habitude à la banque et je lui en étais implicitement reconnaissant. La féline me faisait peur. C'était le genre de femme qui mettait en fuite les hommes comme moi.

Emy restait très professionnelle lors de nos réunions. Mais elle trouvait souvent le moyen de me faire comprendre que je lui plaisais et qu'une partie de jambes en l'air avec moi ne lui déplairait pas. Son attitude ne cadrerait toujours pas avec l'expression de ses yeux, si tendres. Rien ne me laissait supposer une quelconque attitude de séduction envers les autres membres de l'agence ; seulement avec moi. Travailler avec elle n'était pas idéal, car elle me demandait souvent mon avis. La prise de décision n'était pas son fort. Elle prenait trop de

temps. Il fallait qu'elle « en pense », afin d'être sûre de ne pas le regretter. « Penses-en », « pense-en »... et entre-temps, nous perdions de l'argent car je remarquais qu'elle avait d'autres priorités que le *business* de l'agence. Il lui arrivait par exemple de disparaître juste avant certaines réunions importantes avec des clients qui se déplaçaient exprès jusqu'à l'agence pour lui parler, tandis que les jeunes stagiaires se chargeaient de la couvrir. Puis, madame réapparaissait, submergée de sacs pleins, issus de boutiques de luxe. En revanche, pour me faire du rentre-dedans, elle n'avait pas besoin « d'en penser ».

Terry était adorable. J'eus l'occasion de l'inviter à boire un thé et découvris une jeune femme sensible et délicate. Nous partagions la même passion pour la solitude. Elle me raconta que ses parents étaient divorcés et qu'elle venait de perdre sa mère. Sa vie avait changé depuis. Lorsqu'on fait l'expérience de la mort d'un proche rien n'est plus pareil et j'en savais quelque chose. Terry était un genre de personne très rare : altruiste. Lorsqu'elle me regardait avec ses yeux pleins de mélancolie, je n'avais qu'une envie : la baiser grave.

Il y avait aussi le jeune commercial français, Patrick Marchand, qui m'impressionnait. Un garçon jeune et brillant. Son seul défaut : ses tenues vestimentaires. Jeans délavés qui lui descendaient sous les fesses, T-shirts abracadabrants aux symboles révolutionnaires et chaussures *flashy* de toutes les couleurs possibles et imaginables. S'il avait travaillé à la banque, un agent de sécurité serait venu le mettre dehors dans les dix minutes suivant son entrée. Mais nous étions dans une agence de publicité parisienne, un milieu d'artistes. Il fallait que j'apprenne à mettre de « l'eau dans mon vin ». Mais, pas de chance, par manque de tolérance, je ne buvais pas de vin.

Moi, je ne changeais pas, mais seulement en apparence.

Toujours convaincu que rien ne valait un bon costume sobre, une belle paire de chaussures en cuir et mes lourdes lunettes à monture noire. Les compétences couplées à une tenue élégante étaient la clé du succès. J'avais passé trop d'années dans le milieu bancaire pour me défaire si facilement de mes opinions – ou conditionnements de type coincé.

La fin d'une journée particulièrement chaude s'approchait et j'avais hâte de rentrer pour prendre une douche et retrouver Paul. J'aperçus Terry s'approcher de mon bureau.

— Bonjour Ian. Je ne t'ai pas vu aujourd'hui. Tu seras présent demain soir à l'apéro de l'agence ?

Elle croisa les bras en me fixant.

— Oui, bien sûr. Mais je pensais que les présences étaient obligatoires.

La jeune femme rougit.

— Non, elles ne le sont pas. Mais comme tu es nouveau, ce serait bien que tu y restes pour te faire une meilleure opinion des mœurs publicitaires. Ce genre de soirée brise la glace entre les employés. Puis, tu les verras sous leur vrai jour.

La gêne qu'elle éprouvait en prononçant la dernière phrase me troubla.

— Pourquoi devrais-je les voir sous leur vrai jour ? Les gens boivent à outrance ? Se racontent les détails croustillants de leur vie ? Nous sommes dans une agence de pub, Terry, et les gens sont eux-mêmes du matin au soir. Ils s'habillent comme ils veulent, boivent au bureau et pourquoi pas, fument un pétard durant la pause de midi. Puis est-ce bien nécessaire de briser la glace dans un milieu strictement professionnel ?

J'avais l'air énervé. Pourquoi tout le monde me poussait à renforcer mes liens avec les gentils oursons ?

Elle reprit sa couleur naturelle en me regardant intensément.

— Tu es là depuis un mois et j’espère que tu as remarqué que les équipes créatives travaillent en binômes. Le fait de s’ouvrir l’un à l’autre et de partager des moments de la vie privée rapproche les idées de chacun. Certains créatifs qui travaillent ensemble depuis longtemps n’ont plus besoin de se parler pour concevoir et réaliser une idée. C’est la force de nos équipes. Les apéros ont pour but de rapprocher et motiver les employés. Et de nous rappeler que nous travaillons tous main dans la main pour un but commun, c’est aussi simple que ça.

J’ai l’impression qu’elle tourne une pub pour une marque de yaourts médiocres.

Le ton qu’elle employait et le texte appris par cœur étaient faits pour convaincre. Peut-être qu’Emy lui avait fait un lavage de cerveau. Mais c’était loupé, car les créatifs étaient à mes yeux des adolescents attardés qui refusaient de grandir.

— J’avais bien compris, mais il faut quand même un équilibre entre vie au travail et vie privée, non ?

— Dans une agence de pub, la vie au travail est la vie privée.

Elle rougissait à nouveau en repoussant nerveusement une mèche de cheveux derrière une oreille.

— Je comprends maintenant la notion de famille. C’est la force de Russell & Buzz, déclarai-je de manière ironique.

Elle éclaircit sa voix.

— C’est pour ça que nous sommes les meilleurs comparés aux autres agences. Nous travaillons avec l’humanité et le cœur des consommateurs pour pouvoir les toucher dans leurs émotions. Nous appliquons cette règle entre nous aussi.

Elle me vend l’agence...

Cette remarque m’énerva fortement, mais je tempérâi ma colère, car la jeune femme n’aurait pas compris mon état d’esprit et je ne voulais pas entrer dans une polémique. Puis, je

n'achetais jamais un produit merdique qu'on essayait de me vendre.

— Peut-être... mais tu sais, je suis un DRH et non un créatif.

Elle sourit.

— Oui, c'est vrai. En tout cas...

Elle baissa les yeux.

— Sache que je n'y serai pas, reprit-elle. Amuse-toi avec les autres et j'espère que ça va bien se passer. Ne bois pas trop de verres de vin. Surtout si tu n'as pas l'habitude.

Sa tristesse me pinçait le cœur. Je ne voulais pas lui déplaire.

Une fille naïve et impliquée dans son travail. L'ourson aux ailes d'ange qui défend ses collègues. Celui que je préfère malgré tout.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller. Et puis, si tu changes d'avis, je serai là.

Elle baissa encore les yeux.

— Non, n'insiste pas... Bon, il faut que j'y aille. À demain, Ian.

— Au revoir, Terry. À demain.

Je rêve, ou elle va se mettre à pleurer ?

J'étais dans l'un de ces bars à la mode que je détestais, avec Paul. Mon ami transpirait la joie de vivre. Il était plus grand que moi, mince : un géant aux cheveux blonds coupés à la dernière mode. Ses yeux bruns et ses costumes sobres lui donnaient un air sérieux, mais même en jeans et baskets, il dégagait un air classieux. Si j'avais été une femme, je serais tombée amoureuse de lui, car Paul avait un sens de l'humour et un charisme sans égal, une assurance de grand dirigeant et un cœur aussi grand qu'une maison. Nous étions si différents ! Et

pourtant, je l'enviais depuis toujours.

— Alors, vieux ? Plus de nouvelles de toi depuis au moins trois semaines ! Ils ont déjà commencé à t'exploiter ? Ou alors, tu as trouvé une fille avec qui t'amuser... Dis-moi que tout va bien ou je me fâche !

Je remontai nerveusement mes lunettes sur mon nez.

— Je ne suis pas sous pression, mais je me la mets tout seul. Puis zut, c'est normal que je m'implique les premiers temps, car j'ai tout à apprendre d'un monde inconnu.

— Un point pour toi ! Raconte comment sont les gonzesses dans ta boîte ?

Il ne changera jamais.

Il prit un air intéressé.

Elles sont toutes fringuées comme des putes et entreprenantes, ça te va ? Elles te plairont certainement. Et puis, il y en a une qui me plaît plus que les autres.

— Normales, belles femmes, rien de plus. C'est un milieu créatif. Je m'y fais petit à petit et ça ne ressemble à rien de ce que j'ai connu avant. Je ne suis pas si ouvert au changement. Au fait, je suis un ours.

Non, un gentil ours en peluche de la pub.

— menteur ! Je suis sûr que tu bandes du matin au soir ! Et ta chef, alors ? La grande Emy !

Elle a une expression d'enfant et un corps à faire bander un eunuque ! C'est une piètre directrice d'agence et elle ne prend que des mauvaises décisions. Ah, j'ai oublié, elle me fait un rentre-dedans explicite ! Mais il faut que « j'en pense ».

— Très belle femme, très pro... charismatique, modifiai-je à la dernière seconde.

— Arrête ton charabia ! Elle est juste baisable à trois cents pour cent et je te conseille de te la taper, si tu ne veux pas rester puceau !

Je levai ma main et faillis renverser ma bouteille de bière.

— Mais je ne suis pas puceau et c'est ma chef ! Tu vois, c'est quand même bizarre, je ne sais pas... Il y a une drôle d'ambiance à l'agence. Mes collègues sont super ouverts, trop même, et je ne suis pas habitué à ça.

Le bruit des gens qui parlaient autour de nous commençait à m'agacer. C'était parler de l'agence qui m'agaçait en fait.

Paul but une gorgée de sa bière.

— C'est une agence de pub, et par conséquent, l'un des milieux les plus décadents de notre époque. Une oasis parmi un désert peuplé de gens chiants à mourir. Des génies avec un cerveau d'ados. Ils créent nos rêves. C'est vraiment noble, comme cause !

Consommation, consommation, consommation. Le moule de la société. Les publicistes décident de ce qu'on portera demain. Quelle voiture on voudra se payer. Quelle nourriture nous intoxiquera. Ce n'est que de la manipulation. L'élite d'une société corrompue.

— Tu sais ce que j'en pense... Mais bon, mon travail est très prenant et les gens sont plutôt ouverts. Puis, après mon premier jour, j'ai été invité à une petite soirée chez l'un des rédacteurs et son financier de coloc. Je ne sais pas... c'est comme si ces gens n'avaient aucune limite entre vie privée et vie professionnelle. Je n'aime pas ça.

Mon ami se rapprocha de moi pour mieux écouter.

— Tu te fais des amis ou plutôt des alliés ? C'est plutôt bon signe, surtout que tu as besoin d'eux. N'oublie pas que tu viens d'un secteur différent et tu as tout à apprendre, comme tu dis. Et qu'est-ce que t'as fichu durant la soirée ?

— En fait...

Je baissai d'un ton.

— J'ai fumé de l'herbe, déclarai-je dans un souffle.

Mon ami partit d'un éclat de rire distordant, couvrant le bruit autour. Puis il m'agrippa les deux épaules.

— Je suis fier de toi ! Je commençais vraiment à désespérer ! Arrête un peu de remonter tes lunettes, tu le fais toujours quand t'es nerveux.

Il m'arracha les lunettes du nez.

Paul m'agaçait parfois par ses excès de spontanéité.

— Tu vois, t'es beaucoup mieux sans ces binocles derrière lesquelles tu te caches. Mon ami, je trinque à ta renaissance ! Bienvenue dans le monde réel ! Bois à la vie !

Il me porta la bouteille à la bouche pour m'obliger à boire.

Je bois plutôt à la mort d'une part de moi.

Je bus d'un trait tandis qu'il continuait à rire de plus belle.

— Paul, arrête ! Tu sais ce que je pense de tout ça. Mais ce qui me fait peur, c'est que ça m'a réellement fait du bien. Je me sentais détendu. C'était comme si une partie de moi-même s'envolait. Ça a été une chouette expérience dans le fond.

Il mit une main sur ma tête en parlant solennellement.

— Je t'absous du péché de fumer de l'herbe, mon fils ! Et je t'absous pour toutes les fois où tu prendras des drogues dures de toutes sortes. Et aussi du plaisir de la chair que tu goûteras bientôt. Je t'absous de tous tes futurs péchés, mon fils !

Son sermon était calqué sur celui que me passait en boucle le curé de la paroisse où se rendait ma mère tous les dimanches. À quelques détails près.

Je repoussai violemment sa main.

— Paul, bon sang ! Ce n'est pas moi ! Arrête, tu me fais penser au bon vieux père Schlüssel.

Il en grimaça de dégoût.

L'alcool commençait à me monter au crâne et je n'étais pas prêt à écouter ses conseils de débauché.

— Tes pensées sont faussées, Ian ! Ça fait du bien, alors

pourquoi ne devrait-on pas en consommer ? Je parie que tu as dormi comme un nourrisson le soir où tu as fumé !

Il n'a pas tort...

— Bon d'accord, j'ai bien dormi, c'est vrai. Mais...

Il reprit de plus belle.

— Alors continue ! D'ailleurs, tu devrais venir chez moi, j'en ai acheté une qui sent...

Son attitude m'exaspérait.

— Non ! Je ne veux pas fumer ce soir ! Je crois que je vais rentrer... Franchement, je ne m'attendais pas à ce que tu sois si enthousiaste. Je ne suis pas un fumeur de joints.

Je baissai la tête et le volume de ma voix d'un cran.

— Si tu en fumes de temps en temps, ça ne fait pas de toi un drogué, comme tu dis.

J'étais dubitatif.

— Ça se fête ! Je suis tellement content ! Bienvenue dans mon monde !

Je me pris la tête dans les mains.

— Écoute, tu sais que je ne suis pas comme ça...

— Il ne faut pas te fustiger si tu fumes un pétard de temps en temps ! Et ça veut dire quoi « je ne suis pas comme ça » ? Qu'est-ce que je suis à tes yeux, moi ? Je fume tous les soirs pour me détendre. C'est thérapeutique après une longue journée de merde !

Je hochais la tête.

— Pardon, Paul... Je ne voulais pas te blesser. Je voulais dire que ce n'est pas dans ma nature de fumer de l'herbe. Je ne te juge pas. Et puis, tu as raison, ce n'est pas comme si je prenais de l'héroïne. Tout le monde fume, de nos jours, et ça fait du bien après une bonne journée... Il faut juste que ça ne devienne pas une addiction.

Je sens que mes journées seront toutes merdiques...

J'avais lutté toute ma vie pour être différent. Résultat des courses : excepté Paul, je n'avais pas d'amis et je me sentais souvent seul. Mes parents vivaient loin de moi et je n'avais aucun contact avec qui que ce soit d'autre de la famille. Mon monde n'avait tourné qu'autour d'Helen et sa mort m'avait rendu orphelin. Froid et calculateur. Peut-être qu'il était temps que j'accepte de rentrer dans le système pour le comprendre au lieu de le fuir, que je rentre dans ce moule social, que j'intègre un groupe. Peut-être que cela pouvait être bénéfique de temps en temps, de faire des soirées avec les collègues.

Je refuse de m'assimiler à l'ours arc-en-ciel.

Je vidais ma bouteille tandis que Paul parlait en gesticulant dans le vide, mais je n'entendais plus rien, perdu que j'étais dans mes pensées.

Je veux changer.

Chapitre 4

C'était le jour de l'apéro. Le premier d'une longue série, selon le bon vouloir d'Emy Weaver. Pour souder la famille comme elle « en pensait ».

La réunion d'agence mensuelle durant laquelle Emy parlait des chiffres était terminée. Ma boss souriait bêtement en exposant les bénéfices du dernier mois. Les pertes et la situation critique de l'agence étaient exposées avec le sourire aux lèvres. Elle parlait de choses sérieuses en plaisantant mais elle cachait une part de réalité : une grande restructuration aurait bientôt lieu et personne ne s'en doutait.

Pas très professionnel. Mais dis-leur la vérité !

Cette femme m'exaspérait de plus en plus. J'aurais voulu fuir pour rentrer chez moi. Mais je devais rester car je le lui avais promis. Une brèche s'ouvrit lorsque les lèche-culs habituels la félicitèrent pour sa présentation, principalement l'un des directeurs commerciaux, qui aimait s'entendre parler pour ne rien dire, et quelques jeunes stagiaires, qui visaient un poste permanent. J'en profitai pour filer dans mon bureau et rester un peu seul.

Solitude sacrée.

Je me calais dans le canapé en étendant mes jambes sur la petite table, baillais et m'étirais pour me remettre d'aplomb, lorsque j'entendis des pas. On m'avait suivi.

Pas une minute tranquille !

Jérôme et Gabriel se postèrent dans l'encadrement de la porte. La mine joyeuse et l'air décontracté. Des bières à la

main. Le jeune financier m'en tendit une.

— Tu fais quoi ? Nous t'attendions pour trinquer et tu te cloîtres dans ton bureau ? Tiens, mec, bois à la santé de ton premier apéro à l'agence !

Et ils entrechoquèrent leurs bouteilles.

— Merci les gars. Je n'ai pas trop l'habitude de boire au bureau, déclarai-je maladroitement.

Je n'ai pas l'habitude de boire tout court.

La présence de ces garçons me déstabilisait. Leur assurance me déroutait et me mettait face à mon attitude coincée.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir leur assurance.

Jérôme se rapprocha de moi et mit une main sur mon épaule.

— Ian, ici tu apprendras plein de choses, mais surtout à boire. Pourquoi tu nous évites ?

Je remontai mes lunettes face à son sourire malicieux.

— Je te l'ai dit, j'avais du travail. Les premiers temps sont toujours difficiles dans un nouveau job. Je suis en pleine période d'essai, il ne faut pas l'oublier.

Le financier leva les bras au ciel.

— Pour nous, en tout cas, t'as passé la période d'essai. Santé !

Les bouteilles s'entrechoquèrent encore et je bus timidement.

Jérôme me tira par l'épaule pour que je me rapproche de lui.

— Plus tard, on va descendre, tu sais... vers la grande porte rouge. C'est l'entrée du local des archives qu'on a aménagé pour notre petit groupe et je souhaiterais que tu viennes avec nous parce qu'on va faire la fête un peu à part. On sera juste entre nous.

Putain, je vais refumer de l'herbe.

Je pris plus d'assurance, me sentant flatté.

— Je viendrai avec plaisir.

Mes deux collègues se regardèrent avec un sourire. Puis, de nouveaux pas retentirent dans le couloir.

Shirley, accompagnée de Patrick, se joignit à notre groupe. La féline entra sans gêne et passa un bras autour de ma taille.

— Notre DRH se joint à nous ce soir, n'est-ce pas ? Tu commençais à me manquer.

Et elle m'embrassa sur la joue, l'air défoncé avant l'heure des festivités. Le contraste avec Patrick qui était encore sobre était flagrant.

— Je reste avec vous ce soir.

Nous sortîmes pour rejoindre les autres, vers la grande salle de conférence qui se trouvait à la réception. Shirley était suspendue à mon bras.

Nous nous mêlâmes à la faune qui buvait à l'entrée de l'agence et j'aperçus furtivement Terry qui parlait à un groupe de filles en me regardant de manière triste. Mon ange gardien veillait sur moi. J'aurais voulu qu'elle se joigne à nous, mais tout le monde l'ignorait à l'agence. Elle était là pour travailler et non pour « faire partie de la bande ». Et moi, alors, qu'étais-je censé être ? Pourquoi autant d'attention de la part de mes collègues ? Ça devait être politique, car avec le DRH dans leur poche, ils pouvaient agir à leur aise. Mais je m'en fichais. Je voulais juste changer. S'apprêtant à partir, Terry me fit signe de la main, et je m'éclipsai en douce pour aller lui dire au revoir.

Gabriel, attentif, m'attrapa le bras.

— Eh, mec ! On compte sur toi pour descendre plus tard.

J'esquissai un sourire en signe d'approbation.

— Oui, je viendrai. Allez-y déjà.

Terry laissa sa tristesse de côté et se força à sourire lorsque je m'approchai d'elle. Elle jouait avec ses doigts, l'air mal à l'aise.

— Ça va, Terry ? Tu vas partir ? Je pensais que tu serais restée un moment. Je voulais...

Elle haussa les épaules.

— Je dois voir une amie mais je reviendrai plus tard, car j'attends un e-mail super important des États-Unis. On se voit après si tu es là ?

Pourquoi est-elle si triste ? Et pourquoi ai-je l'impression que l'e-mail est une excuse ?

— OK, j'y serai certainement. Mais si tu reviens avant, je serai en bas, dans le local des archives. À plus tard, alors.

Je lui touchai le bras et elle me sourit du coin des lèvres avant de se sauver.

Je passai encore une heure à papoter avec les employés qui se trouvaient autour du buffet du premier étage. La nourriture était très abondante et je pensais à tout le gâchis qu'il y aurait en fin de soirée.

Le monde des gentils ours en peluche est un monde de consommation et de gâchis à outrance. Quand je pense qu'il y a des gens qui meurent de faim...

Les collègues de Gabriel m'avaient tenu la jambe pendant un moment. Ces types ne parlaient que de chiffres, proposant des stratégies financières à dormir debout. Je n'en pouvais plus, car la vraie soirée m'attendait en bas.

La musique techno tournait à plein pot et il fallait que je fasse attention à ne pas trop boire pour éviter de perdre le contrôle. Il y en avait déjà quelques-uns qui l'avaient perdu. Des bouteilles renversées jonchaient le sol glissant et quelques jeunes stagiaires avaient commencé à se lancer des morceaux de pain.

C'est pathétique.

Emy ne devait certainement pas tenir l'alcool car elle dansait langoureusement au centre d'une assemblée de créatifs.

Elle remontait sa robe déjà très courte le long des cuisses, lentement, sensuellement. De temps en temps, sa tête se tournait vers moi pour me lancer des regards insistants. Je fis mine de m'intéresser au discours plat des financiers pour éviter de croiser ses yeux qui avaient subitement changé d'expression.

Elle a vraiment l'air d'une pute en fin de compte. Ça m'étonnerait vraiment que son mari approuve ce genre de comportement.

Je continuai à l'ignorer quand elle attrapa l'un des jeunes rédacteurs par la taille et se mit à se frotter à lui. Le garçon, ivre lui aussi, simula un orgasme.

Je ne pouvais plus supporter ce spectacle. Ma tête tournait légèrement sous l'effet de ma première bière et je désirais Emy de tout mon corps. Elle me chauffait à bloc mais se servait d'un autre pour aiguïser mon désir. C'était très clair. Elle jouait avec moi et je n'aimais pas ça.

Ian, ne bois pas trop, sinon tu vas commettre l'irréparable. Mais qu'est-ce qu'elle est bonne ! Elle serait à ma merci ce soir, bourrée comme elle est. Mais c'est ma chef ! C'est une très mauvaise directrice, mais peut-être un sacré coup au lit.

Je détachai mes yeux de ses mains qui faisaient glisser sa robe de haut en bas et entrepris de descendre rejoindre les autres. J'en avais trop vu et j'étais prêt à poursuivre mon initiation. J'en voulais plus ce soir.

Allons rejoindre mes gentils oursons en peluche !

Je descendis les escaliers jusqu'à la porte rouge située vers la cuisine. L'espace devant les salles de conférence était encore vide car la fête se déroulait à l'étage. Je perçus de lointains gémissements de femme, qui s'élevaient derrière le mur des toilettes.

Ça ne fait que commencer.

Je fis mine de ne rien entendre et passai mon chemin jusqu'à la porte en velours qui se fondait dans le décor.

L'ambiance était calme, ici-bas. Mais je doutais que ça dure longtemps car bientôt les oursons en peluche investiraient chaque coin de l'agence. Tous ivres et défoncés.

Je poussai la fameuse porte de velours rouge d'une main assurée et eus un frisson en passant l'entrée.

Merde, c'est quoi cette chambre ?

Je m'attendais à découvrir un espace bétonné rempli de classeurs et de cartons d'archives. Au lieu de cela, une pièce très spacieuse taillée en carré parfait. Les murs étaient peints en rouge orangé. Un lourd rideau bordeaux cachait celui du fond. Tout autour, des étagères métalliques avec des livres recouverts de papier glacé. Au milieu de la pièce, plusieurs canapés marrons placés en rond. Très confortables, adoptant des courbes sinueuses. Des poufs et des coussins posés un peu partout sur un lourd tapis noir. Au centre, une table basse en verre servait de support à Marco et Jérôme qui étalaient tabac et herbe. Il y avait d'autres poudres et substances que je n'avais jamais vues de ma vie.

Ça sentait déjà l'herbe. La bouche d'aération sur le mur n'arrivait pas à dissiper le brouillard qui étourdissait le groupe. Mais tout le monde s'en fichait, et fumait de plus belle. Je me sentais dans l'antichambre du Purgatoire.

— Eh mec, t'es là !

— Yes, notre DRH ! s'exclama Jérôme en se laissant glisser sur l'un des poufs où il atterrit avec un soupir de satisfaction.

Patrick, le jeune commercial, se leva pour me tendre un verre de je ne sais trop quoi. L'odeur d'un alcool fort.

Ce cocktail va finir de m'arracher la tête.

Il y avait presque la même équipe que chez Marco. Étalée de tout son long sur un petit divan, Shirley jouait avec un boa de

plumes autour de son cou. Gabriel et Marco s'affairaient sur la table en verre et roulaient des rangées entières de pétards. Une jeune femme à forte poitrine, à qui je n'avais pas encore parlé, fumait, allongée par terre en regardant le plafond. L'ambiance était à la défonce.

Shirley me fit signe de venir à côté d'elle.

— Viens t'asseoir ici, mon chou ! On t'attendait impatiemment.

Je choisis néanmoins de m'asseoir à côté de Gabriel et Marco, qui commençaient à allumer les premiers cônes. Je voulais être le premier à en profiter et je préférais éviter la jeune femme déjà bien amorcée.

— Tiens, Ian, celui-ci est spécialement pour toi.

Le jeune rédacteur italien me tendit un joint énorme.

— Fume-le peu à peu, car ça va monter vite si tu as bu. Puis, je crois que tu n'as pas trop l'habitude de fumer et il faut te ménager les premiers temps.

J'étais effectivement un peu ivre et la fumée de l'espace confiné commençait à embrumer mon cerveau. Mais j'avais besoin de plus.

— Ça sent super bon ! lançai-je en passant le pétard sous mon nez.

Le rythme de la musique techno du premier étage me tapait aux tempes.

Jérôme éclata de rire.

— Et tu vas voir l'effet. Ça déraille !

Je recommence l'expérience. Je vais consommer.

Je ne savais pas si les discours de Paul m'avaient influencé inconsciemment. Peut-être voulais-je juste oublier qui j'étais et cesser de faire semblant d'être heureux. C'était le bon moment pour me lâcher.

Je vais recommencer.

Gabriel me tendit un briquet.

— Profite, mec !

Je vais consommer !

J'inspirai une grande bouffée en rejetant la tête en arrière pour laisser le monde autour de moi disparaître. Shirley se leva langoureusement et se mit à califourchon sur moi. Elle rapprocha sa tête de mon visage.

— Houlà, Shirley est déjà chaude ! lança Jérôme.

Toute l'assemblée éclata de rire. La fille à forte poitrine souleva la tête sur son coude pour regarder la féline en action.

— Enlève-moi ces lunettes, ordonna-t-elle.

Et je m'exécutai.

Je ne veux pas me la taper devant tout le monde.

— Montre-moi ces beaux yeux bleus...

Elle se rapprocha de ma bouche et y introduisit brusquement sa langue.

— Putain, Shirley, arrête ! Tu vas l'étouffer ! s'écria Marco.

Je goûtais le baiser de la panthère, décidé et puissant. Je ne pouvais plus respirer et commençais à bander. Mes autres muscles ne répondaient plus. La féline attrapa ma tête de ses deux mains, mais je ne voulais pas me donner en spectacle et mon bras finit par la repousser.

— Shirley, je suis le DRH...

La façon froide et distante avec laquelle j'avais prononcé ces mots me déconcerta.

*Je suis capable de dire non à une femme aussi désirable.
Paul me tuera s'il l'apprend.*

La féline se leva. Le sourire aux lèvres.

— De toute façon, tu n'es pas mon type. Tu es trop jeune.

Et elle retourna à sa place initiale.

Je suis surtout pas assez friqué pour toi. Peut-être que mon père t'intéresserait.

Je m'enfonçai dans le canapé pour que mon érection soit moins visible et remis mes lunettes sur le nez.

— Dis donc, Ian, tu n'es pas dans les bonnes grâces de notre *event manager*, pouffa Jérôme. Mais peut-être que tu le seras dans celles de notre directrice d'agence ?

Fou rire général.

Sont-ils au courant ?

Ma tête était de plus en plus imbibée et mon excitation ne faisait que grandir. J'essayais d'imaginer ma réaction si Emy avait été à la place de Shirley.

Je l'aurais plaquée contre le rideau du fond et je l'aurais défoncée.

J'avais pactisé avec le Charlatan car Emy me voulait, moi.

Si ça se trouve, tout le monde se la fait dans l'agence.

L'image de Terry s'imposa dans mon esprit. J'aurais pu la retrouver et m'enivrer de sa douceur. Mais cette nuit, j'avais besoin de plus.

Encore un pétard et on verra ensuite.

L'heure tournait. L'agence était encore pleine de personnes qui allaient et venaient à leur guise sur les deux étages. Les rires des buveurs couvraient la musique. Des cris aigus se répercutaient parfois sur les murs et mes compagnons de la chambre orangée continuaient à boire et à fumer. Ma tête tourbillonnait et la soirée avait déjà commencé à dégénérer.

Justine était descendue depuis peu avec ses boucles en bataille. Les yeux brillants et braillant comme un charretier. Son chemisier à moitié ouvert, tombant sur une épaule. Son rimmel avait coulé. Elle avait l'air d'une sorcière. Gabriel l'attrapa par le bras et la coucha sous lui par terre, à mes côtés. Le couple commença à s'embrasser violemment en roulant sur le sol, disgracieusement. Je me demandais s'ils étaient conscients ou trop enivrés pour se reconnaître l'un l'autre.

Terry, j'ai tellement envie de toi...

J'étais affalé sur le canapé en regardant mes collègues de mes yeux vides. J'avais enlevé mes lunettes et ouvert ma chemise de quelques boutons. Il faisait très chaud et je sentais les yeux de Shirley me dévorer de l'autre côté de la pièce. Combien d'hommes l'avaient-ils rejetée comme je l'avais fait ? Certainement aucun.

Marco avait étalé de la poudre blanche en lignes droites sur la table basse et sniffait à l'aide d'un stylet.

Cocaïne ?

Tous les nez passaient par-dessus la table basse et j'étais le seul à ne pas pouvoir me lever car je fumais mon énième pétard. Mon corps n'était qu'une enveloppe de chair. Inutile. Mais je me sentais connecté à la partie la plus profonde de moi. Hors du temps, sans corps, sans âme. Juste moi.

Putain, comme je plane !

Je savourais la sensation d'avoir retrouvé une partie de mon être profond ou celle de quelqu'un d'autre jusque-là inconnu. J'avais besoin de m'enfuir de moi-même, de ma vie. Plus confiant, plus habile, et toutes ces femmes qui me désiraient... Cette nuit, j'aurais pu passer du temps avec chacune d'entre elles et les satisfaire à foison, car un feu dévastateur brûlait dans mon caleçon.

Je ne suis pas Ian Riley ! Je ne veux plus être Ian Riley !

Cette pensée me fit éclater de rire.

— Eh Ian, qu'est-ce qui te fait rire ?

Jérôme relevait la tête du coussin sur lequel il était affalé. Son nez était passé par-dessus la table basse et il se frottait les yeux.

— Je me sens juste bien...

— Et moi, j'suis pas bien...

Il se leva en titubant et s'appuya sur la poignée de la porte

pour se redresser.

— Je reviens les gars, je vais faire un tour.

Je supposais qu'il allait aux toilettes pour vomir.

Avec tout ce qu'il s'est mis dans la tête, j'ai peur qu'il se sente vraiment mal.

Je m'imaginai appeler les urgences pour défoncer trop violemment et y perdre ma réputation. Mon père ne me le pardonnerait jamais.

Shirley ébaucha une nouvelle tentative et s'assit à côté de moi en repliant ses jambes sous ses fesses. Mon rejet ne l'avait pas troublée tant que ça. J'avais tort, car cette femme savait ce qu'elle voulait.

La tête appuyée sur le rebord du canapé, je me tournai vers elle.

Il vaut mieux que je lui parle avant qu'elle ne me saute dessus. Ça va faire diversion.

— Tu la connais bien, Emy ?

La panthère sourit.

— Oui, pourquoi ?

— Je n'arrive pas à la cerner. Je l'ai vue se tortiller en haut, complètement bourrée. Elle dirige cette agence pourtant... Je ne comprends pas... Elle devrait donner l'exemple.

Pourquoi demander à Shirley ? Mon intuition me soufflait qu'elle ne piperait pas mot à cause de son ivresse bien avancée. Je voulais juste avoir l'avis de quelqu'un.

— Ian, bon sang, tu bosses dans la pub ! C'est normal d'être comme ça ici.

Le concept de normalité devait être bien différent pour une personne comme moi, car dans mon jargon, cette « normalité » se nommait « débauche ».

— Qu'est-ce qui est normal ?

Elle se rapprocha de moi.

— Oublie tout ça... Tu sais, au fait, je trouve que t'es vraiment un mec canon. Surtout quand tu enlèves tes binocles. Peut-être que toi et moi...

Elle est vraiment tenace !

— Non, non, non. Shirley, je ne suis pas comme ça... pas entre collègues.

Tu parles, tu ne rêves que de la sauter au fond.

Mais c'était une collègue et le *no fuck at work* s'appliquait dans toutes les situations.

— Ian, arrête avec cette satanée pudeur. Laisse-la tomber et laisse aussi tomber cet air de dépressif que tu affiches ! Détends-toi !

Elle m'exaspérait, à vouloir me manipuler. Comme tous les autres d'ailleurs.

Je me levai avec peine tandis que la féline se laissait retomber en arrière.

— Tu apprendras à la mettre de côté, lança Marco qui fumait à pleine bouche. Merde, profite de la vie mec !

Il faut que je parte avant que ça dégénère. Je n'ai pas envie de me taper Shirley devant tout le monde.

J'attrapai mes affaires pour me diriger vers la porte, décidé à partir. Lundi matin, je devrai affronter à nouveau leurs regards. Pas de risques à courir. Il fallait que je reste propre.

Heureusement, personne ne m'arrêta dans mon élan.

— Merci les gars pour cette belle soirée. Il faut que je rentre. J'ai sommeil et mon estomac est tout retourné. Je crois que je vais vomir.

Justine repoussa Gabriel qui avait commencé à la peloter avec insistance.

— Quoi ? Tu te casses ?

... consommation, consommation, consommation. Je suis dans un clip vidéo ou quoi ?

— Bonne nuit et à lundi. Continuez à vous amuser.

J'entendis des protestations en sortant de la pièce et respirai profondément pour me recentrer. L'air était moins vicié à l'extérieur.

J'espère pouvoir réussir à rentrer. Je ne sais plus comment je m'appelle.

Les bruits et la musique grondaient à l'étage. Les employés dansaient et chantaient à tue-tête. La musique techno avait fait place à un karaoké endiablé et il n'y avait presque personne dans l'espace du sous-sol.

Il faut que je pisse, merde !

Je rentrai dans les toilettes. Par terre, se trouvait un sachet de capote ouvert sans son contenu.

Rien ne m'étonne plus, ici.

Je me sentais con avec mon poil rose et le fichu arc-en-ciel sur le ventre. Le miroir me renvoyait cette image qui disparut sous l'effet d'un jet d'eau froide sur la figure. Je me dirigeais vers les escaliers, pour sortir discrètement par la porte de derrière, quand un bruit de table que l'on traînait m'attira vers l'une des salles de conférence. Le lourd rideau gris avait été soigneusement tiré.

C'est encore un couple – ou pourquoi pas un trio – en train de copuler dans un coin sombre ou à la vue de tous.

J'aurais voulu passer mon chemin, mais je ne pus m'empêcher de repousser légèrement le rideau pour jeter un coup d'œil curieux, juste pour voir de qui il s'agissait.

Merde !

Je redressai mes lunettes sur le nez et vis Jérôme, le pantalon baissé qui tirait une table. Étalée dessus, à moitié nue, la robe relevée jusqu'au nombril : Emy !

Elle avait gardé ses chaussures à talons aiguilles et ressemblait à une piètre actrice porno dans l'un de ces mauvais

films des années soixante-dix. Les jambes relevées dans le vide. Jérôme se rapprocha d'elle, lui enfonça deux doigts dans le sexe et commença à la masturber avec insistance. Emy, couchée sur la table, les jambes franchement écartées, renversa sa tête en arrière et ouvrit grand la bouche. Jérôme la lui ferma avec l'autre main pour l'empêcher de crier.

Merde alors, ma chef est en train de se faire sauter sur la table de conférence !

Je ne savais que faire et quoi penser. Partir ? Non. Excité comme un puceau, je me rapprochai. Je voulais voir.

Jérôme retira ses doigts et grimpa sur la table. Il attrapa Emy par les cheveux et lui mit son pénis dans la bouche.

— Si tu cries ou si tu mords, je te fais exploser la tête, salope !

Ma boss fit un signe de consentement et Jérôme lui enfonça sa queue au fond de la gorge. Il imprima un mouvement de va-et-vient à la tête d'Emy, qui avait de la peine à respirer. Il gémissait, la tête en arrière. Le mouvement devint de plus en plus rapide.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être à la place de Jérôme !

L'homme sortit son sexe de la bouche de ma chef et attrapa un rouleau de scotch posé sur la table pour lui fermer les lèvres et emprisonner ses mains. Emy était pantelante.

— Tu vas pouvoir enfin te tenir tranquille.

Il descendit ensuite de la table et attrapa un préservatif qu'il glissa sur son membre raidi. Puis il entra violemment en elle tandis que son corps sursautait. Ma boss gémissait au rythme du mouvement de Jérôme qui la pénétrait de plus en plus vite. Puis, sous l'effet de la chaleur étouffante, il s'arrêta pour donner des petites claques sur le vagin d'Emy.

— T'aimes ça, hein ?

Elle gémissait sous son bâillon. Puis, je le vis plonger sa tête dans son sexe et la sucer avec violence. Sa victime gémissait plus fort et essayait de se relever, mais son tortionnaire ouvrit grand la bouche pour lui mordre les lèvres. Un cri étouffé s'échappa du bâillon et la tête d'Emy retomba brutalement sur la table.

Jérôme se releva et s'essuya la bouche avec sa manche.

— Tu m'as bien énervé, là !

Il la retourna sur le ventre et commença à lui taper les fesses.

— Tu aimes la fessée ?

Je crus entendre un « oui » étouffé. Mais je n'étais pas sûr.

Les claques de Jérôme retombaient comme la pluie, régulièrement mais de plus en plus fortes. J'eus l'impression d'entendre Emy jouir.

À quoi ils jouent, là ?

J'avais une gaule d'enfer et je n'arrivais pas à détacher mes yeux de la scène malgré la peur d'être vu. J'évitais de respirer tandis que mes yeux sortaient de leurs orbites. Puis, mon collègue s'arrêta et retourna à nouveau ma boss sur le dos. Chaque geste était rapide, brutal.

— Ça fait mal ?

Elle fit non de la tête, rouge écarlate. Il monta à nouveau sur la table et arracha le scotch de sa bouche. Puis il enleva le préservatif et plongea à nouveau son pénis dans sa gorge. Lui attrapa violemment la tête et recommença le va-et-vient, de plus en plus vite.

— Vas-y, suce-moi, je vais jouir.

Elle n'avait pas le choix et continuait à subir. À un moment, Jérôme rugit comme un fauve et sortit sa queue pour éjaculer sur son visage. Il lui en mit partout tandis qu'elle gardait la bouche ouverte.

C'est à ce moment que je décidai de partir, oscillant entre le dégoût et l'excitation.

Paul avait raison. Cette femme est la dernière des putes ! Rien ne m'étonnera plus après ça.

Mon respect pour ma boss en avait pris un coup et j'aurais été désormais incapable de la regarder comme avant. Je me dirigeai vers la porte sans regarder personne, choqué. Je sortis sous le ciel nocturne, trempé de sueur, comme un dément, respirant l'air à pleins poumons. Mon excitation avait cessé, laissant la place à une puissante douleur crânienne. Mes jambes me lâchaient.

Il faut vite que je rentre et que je prenne une douche froide.

Je respirais fort. Une main posée sur le mur de l'immeuble m'empêcha de tomber, mon attaché-case plaqué sur la poitrine par peur de perdre mes documents. Je relevai la tête et commençai à marcher plus ou moins droit. Je voulais m'éloigner le plus vite possible pour ne pas être reconnu, mais c'était trop tard. Elle m'avait vu.

— Ian, Ian !

Je vis sa silhouette courir vers moi. Les effluves de l'herbe et de l'alcool brouillaient son visage. Mais j'aurais pu le reconnaître parmi mille autres.

— Terry ?

J'essayais maladroitement de me tenir droit.

— Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, t'es en sueur et tout rouge... Tu as bu ? Tu peux marcher ?

Elle mit sa main sur mon bras. J'en frissonnai.

Merde, pourquoi faut-il que tu me voies dans cet état ?

— Terry, il faut que je rentre et que je me mette au lit.

J'avais de la peine à parler.

Elle me regardait de ses yeux tristes.

— Tu... étais en bas ?

— Oui.

— Ah...

Elle baissa les yeux.

Elle a deviné... Elle connaît le paradis des ours en peluche... Ne me regarde pas avec ces yeux, s'il te plaît !

— Tu comprends pourquoi je ne reste jamais ? C'est ces soirées pourries...

Elle me regardait droit dans les yeux. Son aveu effaça la scène d'Emy et Jérôme.

Ce sont des soirées pourries... Mais je me suis bien amusé...

J'avais très envie de coucher avec elle. Mais ne voulais pas la salir dans l'état psychologique et physique où je m'étais mis.

La jeune femme me toucha la joue. J'eus un mouvement de recul, comme sous l'effet d'une décharge électrique.

— Tu as très chaud. Tu veux que je te ramène ? Je le dis... en tout bien tout honneur.

— Oui, si ça ne te dérange pas, bien sûr. Tu es revenue pour moi ?

Je me lançai, sous l'effet de tout ce que j'avais ingurgité durant la soirée.

Elle ignora ma question et baissa la tête en souriant.

Oui, tu es revenue pour moi. Ton excuse d'e-mail, c'était de la foutaise.

— Viens. Ma voiture est garée à côté.

Elle attrapa mon bras et le mit sur son épaule pour m'aider à marcher. J'étais mort de honte et m'accrochais à mon attaché-case comme à une bouée.

— Excuse-moi, Terry... Je ne suis pas un gros buveur. J'ai dû boire quelques bières à tout casser. Je t'ai déjà dit que je ne supportais pas l'alcool.

Bières, alcools forts et une dizaine de gros pétards...

— Ne t'en fais pas. Tu n'es pas le genre de type à t'enfiler des bières tous les soirs. Ça peut arriver. Attends, voilà la voiture. Je vais t'aider à monter.

— Merci, Terry. Tu es vraiment mon ange gardien.

Je pouvais sentir son cœur battre à tout rompre sous son chemisier.

Elle me demanda mon adresse. Ce n'était pas loin, une dizaine de minutes en voiture. Je me laissai retomber sur le siège avant et me détendis.

Je me sens tout bizarre avec elle. Mon cœur bat plus vite, j'ai honte de ce que je peux dire et j'ai une urgente envie de lui faire l'amour.

Le Charlatan. Plus puissant que jamais.

La jeune femme roulait calmement. Chacun de ses gestes dégageait une douceur infinie et sa tête tournait de temps en temps de mon côté. Je regardai par la fenêtre pour éviter ce regard si pur et replongeai dans mes pensées. Je ne savais plus quoi faire. C'était insensé, toute cette débauche sur le lieu de travail, toutes ces drogues. Est-ce que je devais en référer aux autorités compétentes ? Je me voyais mal appeler les flics, car ma carrière aurait été sciée avant l'heure. Quant à partir, chercher un autre travail, c'était hors de question. Cela faisait trop peu de temps que j'étais dans cette boîte et partir trop prématurément aurait pu nuire à ma carrière. Je ne voyais pas d'autre alternative que de me taire. En tout cas, pour l'instant. Puis, c'était ce que Jérôme et Emy m'avaient imposé.

J'essayai de repousser la scène de ma boss humiliée, en vain. J'en avais trop vu.

Puis merde à la fin. Elle n'a que ce qu'elle mérite !

— Ça va ? Tu tiens le coup ?

La jeune femme me sauva de mes réflexions malsaines.

— Oui, ça va. J'ai juste envie de vomir...

Les vibrations de la voiture me tapaient sur le système. Je pris ma tête entre les mains en me penchant vers l'avant.

— Je crois que tu as un peu abusé ce soir...

Je souris en relevant ma tête qui éclatait.

— C'est le milieu de la pub, comme tu dis... Pourquoi tu travailles ici ?

La jeune femme se retourna vers moi.

— Parce que je n'ai pas le choix... Je viens de finir la fac. J'ai postulé et on m'a prise. Ça fait un an que je suis là, mais je sais que je ne resterai pas toute ma vie. Il y a quand même pire comme premier poste.

Moi non plus, je n'y resterai pas toute ma vie.

— Tu vis seule ou en colocation ? lançai-je pour changer de sujet, ne voulant pas qu'elle creuse mes propres motivations.

— Je vis seule, à l'extérieur de la ville, dans un coin tranquille. Je loue un petit appartement que j'aime bien... C'est vert et très calme. J'ai besoin de me ressourcer quand je ne suis pas au travail.

Ma sainte Terry !

Je sentais ma gaule revenir à la charge.

— Ian, je voulais te dire...

— Oui ?

Je prêtais une oreille attentive. L'effort fut pénible.

— Ça me désolerait que tu deviennes comme les autres de l'agence... Tu es un garçon sérieux, toi.

Pourquoi pense-t-elle que je pourrais avoir cette prédisposition ?

Je mis une main tremblante sur son épaule.

— Je ne suis pas comme eux. Tu le sais bien...

Non ce n'est pas vrai ! Arrête de te mentir, tu es malheureux et tu veux changer. Tu deviens comme eux et t'aimes ça !

— Mais tu risques de le devenir...

Ses attentions me touchèrent.

Elle est très lucide.

— Je ferai attention, je te le promets, parce que j'ai des valeurs bien ancrées. Je passe des moments avec eux juste de temps en temps.

— Tu as bu et tu as fumé avec eux, ce soir.

Elle avait deviné. Mes vêtements sentaient l'herbe à plein nez.

— C'était la première fois, mentis-je pour ne pas la décevoir, et ne pas perdre mes chances avec elle.

Elle sourit en passant nerveusement une vitesse.

— Je pense que tout ça, c'est de la fuite en avant. La facilité.

Son dernier mot acheva de retourner mon estomac et je pris ma tête entre les mains pour m'empêcher de vomir dans sa Mini Coupé toute propre.

— Ça va, dis ?

Non, ça ne va pas. Je suis en train de transmuter...

— On est arrivés, c'est cet immeuble... Gare-toi à l'arrache, il faut que je sorte, je vais vomir.

Elle se dépêcha de garer la voiture sur une place de sortie de camions et se précipita à l'extérieur pour m'ouvrir la portière.

Je tombai sur le béton, à genoux, en me tenant le ventre. Mon ange gardien enleva rapidement mes lunettes tandis que je vomissais convulsivement sur le trottoir.

Merde, qu'est-ce que j'ai honte !

Elle me tenait les épaules pendant que je me vidais. J'avais entendu dire que les filles vomissaient toujours par groupe de deux pour se tenir les cheveux. Les hommes, eux, sont censés vomir seuls.

— Voilà, c'est bien. Tu verras, tu te sentiras mieux après.

Je me redressai et remis les lunettes qu'elle me tendait.

— Ça va aller, Terry, je te jure...

Mon œil ! Je faillis trébucher et m'étaler comme une crêpe sur le trottoir. Pas très digne.

Ian respire !

— Donne-moi la clé, je vais te ramener en haut.

Je m'exécutai.

L'appart est crade... Quelle soirée de merde ! Elle va vraiment me voir différemment après tout ça !

Est-ce que je voulais qu'elle découvre le bordel de ma vie ? Le garçon propre en apparence à l'appart dégueu...

Je m'exécutai en lui tendant la clé car il fallait vraiment que je me couche.

— Deuxième étage. Il n'y a pas d'ascenseur...

Elle mit mon bras autour de ses épaules.

— On va faire sans. Je vais essayer de te soutenir comme je peux.

La montée des escaliers fut épique. J'essayais de garder un minimum de dignité, franchissant une marche après l'autre, prudemment, avec l'aide de Terry, qui peinait à porter mon mètre quatre-vingt-dix et mes soixante-dix-huit kilogrammes.

— C'est là ? Attends, je te pose un moment contre le mur et te rattrape dans deux secondes. Essaie de rester droit pendant que j'ouvre la porte.

Elle m'adossa au mur et ouvrit adroitement la porte d'entrée tandis que je faisais un effort surhumain pour ne pas glisser sur le côté.

Elle tâtonna pour trouver la lumière.

— Voilà ! Où est ta chambre ? demanda-t-elle en cherchant des points de repère. Dis donc, mais c'est joli chez toi. Puis ça sent la lessive !

Peut-être que l'odeur du linge qui sèche lui fera oublier les vomissements... J'ai un gros doute.

Je me doutais bien que ces points positifs étaient évoqués

pour dédramatiser la posture pénible dans laquelle je me trouvais.

— C'est un appart fonctionnel et très banal... Il n'y a pas de chichis... Comme moi...

— En tout cas, j'aime bien.

Je ne peux pas te demander de rester car je suis trop bourré. Mais un autre soir peut-être ?

Je désignai la pièce du fond et elle s'y engagea avec mon poids sur le dos. Des piles de vêtements étaient amoncelées un peu partout. Même sur le lit. Elle alluma la lumière et me posa sur le grand lit double. Les draps sentaient effectivement la lessive. Je m'étalais sur le dos en posant une main sur mon front.

— Tu veux que je te fasse un café pour dessaouler ?

Mon ange gardien s'engageait dans le couloir. Je n'arrivais pas à me redresser, mais je réussis à lever mes bras dans sa direction.

— Non, non ! Merci, mais il faut que je dorme. Il n'y a que ça pour me dessaouler.

Elle haussa les épaules et me rejoignit.

— Bon d'accord, alors je vais t'aider à enlever tes vêtements.

— Non, s'il te plaît, Terry ! protestai-je pour garder un minimum de dignité.

Je levai un bras pour l'en empêcher, mais c'était trop tard. Chaussures, chaussettes, pantalon et chemise étaient déjà loin. Je n'avais pas eu la force de bouger. Je me laissais faire. La jeune femme me tirait déjà sur le côté pour me coucher.

— Qu'est-ce que t'es lourd. Aide-moi...

J'étais comme un poids mort. Ma tête atterrit sur le coussin et j'eus juste le temps de prononcer un « merci » avant de plonger dans le demi-sommeil de la défonce. Les idées allaient

très vite dans ma tête et j'étais incapable de m'exprimer. J'avais la bouche clouée.

Je ne savais pas si elle était toujours là. Mais je sentais sa présence. Durant la nuit, une main effleura mon front alors que j'avais sombré dans une obscurité aveuglante.

Terry, tu es mon ange gardien.

Le soleil était bien haut lorsque mes yeux daignèrent s'ouvrir. J'avais la tête lourde et la bouche pâteuse. Une soif surhumaine me consumait.

Quelle putain de chaleur !

Des morceaux de souvenirs remontèrent à la surface. J'avais l'impression d'avoir rêvé une situation étrangère. Je me retournai et aperçus la silhouette d'une femme à la chevelure dorée.

Terry... Je n'ai pas rêvé, merde !

Elle dormait profondément à côté de moi, habillée, respectant une distance digne.

Je bougeai et elle ouvrit les yeux. Des yeux bleus, profonds, mélancoliques. J'avais envie de la prendre dans mes bras, mais mes membres ne répondirent pas aux commandes.

— Ian... tu as bien dormi ? Comment tu te sens ?

Elle leva sa tête du coussin.

— Ça va, j'ai juste très mal à la tête et... dis voir ?

Un gros doute me surprit.

— Oui ?

— Toi et moi n'avons pas... tu vois ce que je veux dire ?

Je ne voulais pas me souvenir.

Elle sourit timidement.

— Non, ne t'inquiète pas. Je ne suis pas ce genre de fille.

Et moi, quel genre d'homme suis-je ? Ou plutôt quel genre d'homme suis-je en train de devenir ?

— Et quel genre de fille es-tu ?

Elle reposa à nouveau sa tête sur le coussin.

— Ton amie qui t'a mis au lit et qui a veillé à ce que tu ne vomisses pas dans ton sommeil.

Mon ange gardien.

— Merci, Terry... Pourquoi as-tu fait ça ?

Elle baissa les yeux.

— Par compassion, je suppose...

La compassion...

— En tout cas, je te remercie de m'avoir ramené et d'avoir veillé sur moi. Attends, je me lève. Tu veux du café ?

Je tentai de me soulever sur un bras. Mais l'effet de mon ivresse me terrassa à nouveau.

Elle se leva en mettant une main sur mon front.

— Non, non, ne t'inquiète pas, je dois y aller de toute façon. C'est samedi et j'ai plein de choses à faire.

Elle descendit du lit et remit ses chaussures en vitesse, maladroitement.

Non reste encore... J'ai besoin de toi.

— Attends, Terry...

Elle se précipitait vers l'encadrement de la porte, gênée, alors que c'était moi qui devais être mort de honte.

Je ne savais pas comment faire pour la retenir.

— Appelle-moi si ça ne va pas.

Elle attrapa son sac au pied du lit.

— Merci, tu as été mon ange gardien cette nuit... T'es sûre que tu ne veux pas rester ? Je vais me lever et te préparer un petit-déjeuner.

— Non merci, je n'ai pas faim et il faut que je rentre.

Reste...

Elle sourit et m'envoya un baiser de sa main. Je trouvai ce geste très fleur bleue.

— À lundi, DRH. Repose-toi !

Elle fonça vers la porte d'entrée.

Mes tentatives pour me lever devaient être comiques car ma tête retombait automatiquement sur le coussin.

— Au revoir et à lundi. Merci pour tout...

Elle referma doucement la porte d'entrée tandis que je sombrais à nouveau dans un sommeil de plomb. Sans rêves.

Je me levai le soir même, complètement asséché. Mon corps endolori ne répondait plus, mais le réveil se fit en douceur. Le sommeil m'avait épargné les rêves. Et surtout les cauchemars.

J'allumai la lumière du salon en me félicitant d'avoir choisi un grand appartement avec des chambres bien distribuées. Le couloir donnait aisément l'accès aux autres pièces. Je titubai jusqu'aux toilettes et m'assis à grand-peine. Ma tête entre les mains.

Il faudrait que je boive une bière pour rééquilibrer la balance. Merci pour le conseil Paul, mais là je ne peux pas.

Je laissai vite tomber cette option car mon corps devait déjà contenir son quota d'alcool.

Il est quelle heure ?

Alors que je n'en buvais jamais, j'avais besoin d'un café. Pendant que la machine était en route, j'attrapai mon portable dans la poche du pantalon de la veille.

Trois messages.

De: Paul Godino

Samedi 30 juin 2012, 17:04

« Alors vieux, j'attends de tes nouvelles. Appelle-moi. À plus, Paul. »

De: Jérôme Dicker

Samedi 30 juin 2012, 18:29

« Hello, sacrée soirée hier, hein ? On va chez Marco et Gabi ce soir dès 20 h, joins-toi à nous si le cœur t'en dis, sinon à lundi. J. »

De: Terry McKeen

Samedi 30 juin 2012, 19:36

« J'espère que tu te remets bien. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose. Bises, Terry. »

Les souvenirs de la soirée remontaient petit à petit. Pas trop rapidement, juste assez pour que je m'habitue à ma lente déchéance de la veille. Je me sentais coupable envers moi-même. D'avoir trop fumé. D'avoir regardé cette scène entre Jérôme et Emy et d'avoir laissé partir Terry.

Je ne suis qu'un con !

Je me demandais pourquoi Jérôme et les autres me cherchaient sans cesse avec insistance pour que je participe à leurs orgies.

C'est peut-être parce que ça les fait bander de corrompre le pauvre DRH bon chic bon genre.

Je ne répondis qu'à Terry.

De: Ian Riley

Samedi 30 juin 2012, 22:48

« Merci pour ta bienveillance, ça me touche... Je vais rester tranquillement chez moi ce week-end. On se voit lundi. Bx. Ian. »

J'avais envie de la revoir. Vite. Mais pas dans cet état.

Arrête avec ta culpabilité et fais-la venir pour lui faire l'amour.

Le Charlatan toujours en action. Malgré la honte et l'humiliation, rien ne le fait taire.

La réponse ne se fit pas attendre.

De: Terry McKeen

Samedi 30 juin 2012, 22:53

« Ça m'a fait plaisir... On se voit lundi. Bises. Terry »

Terry me plaisait et je ne m'expliquais pas l'alchimie qui s'opérait lorsque nous étions ensemble. Elle n'était pas mon genre de fille. Mais est-ce que j'avais un genre de fille ?

Je pourrais tomber amoureux d'elle...

Mais étais-je capable d'aimer à nouveau ? J'avais toujours pensé que mon cœur était froid et stérile.

Chapitre 5

Lundi suivant. La récupération avait été difficile et j'avais toujours mal au casque. Mais j'osai entrer depuis la réception. Mon premier exploit de la semaine.

Justine venait de s'installer derrière l'énorme banc blanc et réglait le volume de MTV France en se trémoussant. La musique reprenait de plus belle après la pause du week-end alors que les ours en peluche ne connaissaient pas la signification du mot *pause*.

— Bonjour, Ian ! Tu as passé un bon week-end ?

Les premières visions de l'agence étaient ses petits tétons qui pointaient à travers son chemisier blanc.

Arrête de mater ses nichons.

Je remontai mes lunettes, nerveusement.

— Bonjour, Justine... Le week-end a été bon, merci. Tu t'es bien reposée, de ton côté ?

Quelle remarque stupide !

Je baissai la tête en m'attendant à un commentaire sur la soirée improvisée du samedi ainsi que sur mon comportement du vendredi, car la lionne n'était pas réputée pour avoir sa langue dans sa poche. Mais à ma grande surprise, elle fit comme si rien ne s'était passé, comme si elle n'avait pas débarqué comme une furie dans la chambre orangée, à moitié nue, comme si elle n'avait jamais roulé sur le sol avec Gabriel qui la pelotait devant tout le monde. Et comme si elle ne m'avait jamais vu défoncé.

La dignité ne fait pas partie du monde des gentils ours en

peluche.

— Oui, merci. J'ai fait la fête tout le week-end avec les autres. Tu aurais dû venir.

Je pris un air embarrassé.

— La prochaine fois peut-être, lançai-je pour couper court. Je te souhaite une bonne journée, Justine. Je ne peux pas m'attarder car j'ai une tonne de boulot qui m'attend.

Elle me sourit et retourna à ses occupations.

Les bureaux étaient encore vides. Aucune trace des scènes qui s'y étaient déroulées deux jours plus tôt. Les nettoyeurs avaient effacé les preuves. Tout était propre et reluisant. Les oursins mettraient du temps à arriver ce matin, car à mon avis, les *afters* avaient dû se prolonger jusque tard la veille.

Ils vont encore arriver défoncés. Comme tous les lundis matins. Non, pardon, comme tous les matins.

J'arrivai à mon bureau. Un petit paquet posé sur le clavier attira mon attention. Je l'ouvris. Une boîte d'aspirines accompagnée d'un mot. Une écriture ronde et gracieuse :

J'espère que tu as bien récupéré du week-end... À plus tard, Terry.

Son attention me fit sourire.

La compassion... Mais qu'est-ce que j'ai honte !

Je lui envoyai un e-mail de remerciements.

De: Ian Riley

À: Terry McKeen

Lundi 2 juillet 2012, 09:10

Objet : Mal aux cheveux

« Merci pour les aspirines, tu es un ange... mon ange gardien. À plus tard. Ian »

De: Terry McKeen

À: Ian Riley

Lundi 2 juillet 2012, 09:14

Objet : Re : Mal aux cheveux

« Avec plaisir. À plus tard. Terry. »

J'avais pris un jus de fruits chez moi. Pour éviter de croiser les ours en peluche vers la machine à café. Je voulais disparaître aux yeux de tous et je fermai la porte pour ne pas être dérangé. Puis je priai intérieurement pour que l'on me laisse tranquille.

Loupé !

Des pas se dirigeaient vers mon bureau. Jérôme remontait de la cuisine, un café à la main. Son expression joviale dans l'encadrement de la porte ne laissait que peu transparaître ses débordements du vendredi précédent. En revanche, les cernes autour de ses yeux le trahissaient.

Mais comment fait-il pour être si joyeux ? J'ai dormi tout le week-end et j'ai juste envie de tirer la gueule ! Qu'on me foute la paix !

Il s'adossa à la porte. Son sourire éclatant.

— Salut Ian, alors comment ça va aujourd'hui ? T'as passé un bon week-end ? Tu t'es reposé ?

Je lui en voulais.

— Oui, j'ai beaucoup dormi et me suis bien reposé. Rien de spécial, et toi ?

— Ça ne va pas trop mal. Tu aurais dû venir samedi soir, nous t'attendions. T'as raté quelque chose.

Il me fit un clin d'œil en croisant ses pieds.

Qu'est-ce que j'ai raté que je n'aie encore pas vu ? Qui a-t-il encore humilié ?

— Ah bon ? Et qu'est-ce que j'aurais loupé ? demandai-je sur un ton agressif en pensant à la violente scène de sexe.

C'était sorti tout seul.

Mon collègue fut surpris par ce ton agressif. Ça ne me ressemblait pas.

— Ça va, dis ? Tu me parais à cran.

Il se radoucit en avançant vers moi.

— Ça va, ça va, je suis juste hyper nase...

Je ne voulais pas créer d'histoires de bon matin.

Il s'arrêta face à moi en affichant son habituel air malicieux.

— On a fait la fête jusqu'à dimanche matin et il y avait quelques personnes que tu ne connais pas encore. Je pense que ça serait profitable que tu les rencontres car ce sont des personnes clés de l'agence qui sont souvent en voyage et elles sont difficiles à attraper. Je te dirai quand il y aura la prochaine soirée. On se marre bien quand t'es là.

Ils vont certainement se réunir encore ce soir et ils veulent se payer ma tête, tout simplement.

— Peut-être ce soir, tiens ? murmura-t-il de son air innocent. Je commençais à les connaître, mes gentils oursons.

— Non, je ne peux pas. J'ai déjà un plan de prévu.

J'étais peut-être un type coincé mais je savais mentir.

— Elle ou il est joli ? me demanda-t-il avec un clin d'œil.

Il ne pense vraiment qu'à ça.

— Elle, oui...

Je résistais à mon envie de remonter mes lunettes. Mais ça ne sonnait pas « cool ».

— Le DRH et sa double vie.

Il me cherche ?

— Jérôme, je n'ai pas de double vie.

Ma double vie décadente se passe avec vous.

Il fit comme s'il n'avait pas entendu.

— OK, alors la prochaine fois. Promis ?

Les oursons vont se payer ta tête, mais regarde le point

*positif : tu vas pouvoir encore planer et sortir de ton corps.
Puis tu dormiras comme tu n'as jamais dormi. Vas-y !*

Le Charlatan me poussait à accepter.

— Promis. Tiens-moi au courant.

Mon surmoi s'y refusait, mais quelque chose de plus fort et de plus profond désirait repousser mes limites. Merci à mon ami le Charlatan.

— Je serai de la partie la prochaine fois, répétais-je pour laisser la porte grande ouverte.

Le jeune homme but une gorgée de café et sortit de mon bureau.

— Super ! Bonne journée, alors. Je sais que tu as du boulot.

— Merci, à toi aussi... Toi aussi tu as du boulot, je te signale.

Il me sourit en hochant la tête et se dirigea vers l'espace des créatifs.

Il va faire sa tournée du début de semaine. Fidèle à lui-même.

Je m'installai devant mon PC et ouvris les e-mails pour intégrer mon enfer administratif quotidien.

Tiens, un e-mail d'Emy.

De: Emy Weaver

À: Ian Riley

Samedi, 30 juin 2012, 14:37

Objet : Apéro

« Ian, je regrette que nous n'ayons pas pu passer un peu de temps ensemble lors de l'apéro, vendredi. Je voudrais te voir une heure pour discuter des budgets du prochain trimestre. 14 heures aujourd'hui, ça va ? »

La rougeur du dégoût me monta au visage.

Une excuse, probablement. On a déjà parlé de ces budgets. Madame devait « en penser ».

De : Ian Riley

À : Emy Weaver

Lundi, 2 juillet 2012, 09:23

Objet : Re : Apéro

« Emy, merci j'ai beaucoup apprécié l'apéro vendredi soir et tu avais l'air très occupée. Oui, pour 14 heures aujourd'hui. Merci. »

De : Emy Weaver

À : Ian Riley

Lundi, 2 juillet 2012, 09:31

Objet : Re : Re : Apéro

« Je voudrais en penser avec toi. Merci. »

Penses-en. Penses-en.

Dans l'après-midi, ma supérieure hiérarchique entra dans mon bureau. Elle était très en retard et j'avais espéré qu'elle oublierait notre rendez-vous. Le bruit saccadé de son corps en mouvement m'avait averti de sa présence bien avant que je la voie apparaître dans l'angle du bureau vitré. Queue de cheval, jeans stretchissimes à travers lequel on pouvait presque voir les lèvres de son pubis et un débardeur rose pâle qui dévoilait les bretelles de son soutien-gorge. Elle portait son parfum préféré, celui de sa sueur sucrée. Hyper bandant. C'était une après-midi très chaude. Ma chemise était légèrement mouillée sous les aisselles et j'avais de la peine à me concentrer.

Concentre-toi, Ian. Elle va certainement tenter une nouvelle approche.

— Bonjour, Ian. Ça me fait plaisir de te voir. Je voulais discuter avec toi des budgets de ce prochain trimestre. Ça va toi ?

Cette question on ne peut plus banale me paraissait faussement désintéressée. Emy était une manipulatrice et cherchait à percer mes défenses pour obtenir des réponses à utiliser contre moi le moment venu. Je commençais à bien la connaître.

Tu ne m'auras pas.

— Oui, oui, ça va.

Je remontai mes lunettes machinalement, avec le souhait qu'elle devine ma nervosité et qu'elle me laisse un peu de répit.

Elle prit une chaise, s'assit en face de moi et croisa les jambes en penchant légèrement son buste en avant. L'odeur douceuse de sa transpiration envahit la pièce.

— Tu t'es amusé, vendredi soir ?

Qu'est-ce que t'en as à faire ? Et toi, tu t'es amusée ?

— Oui, c'était une bonne soirée.

Je la sentais prête à interpréter le moindre mot. Le moindre geste.

— Tu vois, c'est « cool » les apéros. Les gens se rapprochent, ce qui permet une meilleure synergie au travail.

— Synergie. De quel genre... ?

J'entrais dans son jeu, voulant savoir jusqu'à quel point elle était prête à se confier.

Elle prit une inspiration suivie de son air supérieur, car ma question la déstabilisait.

— Tu sais, Russell & Buzz est la meilleure agence européenne car nous avons une stratégie liée à la vie des employés. Personnellement, je me fiche de ce que font les employés en dehors ou en dedans de l'agence, s'ils viennent tard le matin, s'ils boivent ou autre. Ce que je veux, c'est des idées et des

conceptions qui frisent la perfection. Et nous y arrivons. Je parlais d'une synergie liée à la création.

L'idée que je n'étais qu'un pion malléable selon ses volontés refit surface.

J'osai le tout pour le tout :

— Et pourquoi m'as-tu engagé ?

— Pour que tu m'appuies dans ce sens. Pourquoi changer un cheval qui gagne ?

Elle se prend pour un cheval gagnant.

Elle m'interrogeait gravement du regard, car j'avais changé de stratégie. Le garçon calme et introverti laissait la place à l'inquisiteur. La seule arme que l'on me laissait : l'attaque.

— Oui, c'est vrai, tu as raison.

Mais je finis par faire taire ma colère. La grande décadence avait cessé dans la plupart des agences de pub depuis des années. Mais Russell & Buzz avait à cœur de rester une exception.

Je repris malgré la petite voix dans ma tête qui me conseillait de la fermer.

— J'essaie de comprendre. Sois sincère. Si tu prends toutes les décisions sans écouter ce que j'ai à dire... Pourquoi m'as-tu engagé ?

Elle ne va pas s'en sortir si facilement.

— Si tu veux savoir, le groupe à Londres a voulu que j'engage un directeur des ressources humaines. Mais j'ai besoin d'un allié, puisque c'est moi qui prends les décisions liées à l'agence et je tiens à ce qu'elles soient respectées à la lettre.

Son explication est plus que claire. Elle aurait franchement pu me le dire à l'embauche.

Mais quelque chose sonnait faux dans le ton de sa voix, et je ne croyais nullement que sa version fût vraie. Il y avait autre

chose qui se cachait derrière. Mais j'entrai dans son jeu avec l'idée de mener ma propre enquête ultérieurement.

— Donc, en résumé, si je ne suis pas habilité à prendre des décisions, pourquoi suis-je ici ?

Je sentais qu'elle n'aimait pas la tournure que prenait la conversation. Ses yeux me fixèrent. J'y lus un air dominant et restai droit. Mes yeux figés dans les siens. Peut-être qu'elle craquerait avant moi.

— Pour que tu appuies mes décisions auprès du groupe.

Je vais aller encore plus loin.

— Et si tes décisions me déplaisent ?

Sourire forcé.

— Je ne veux pas que mes décisions te déplaisent. Qu'as-tu à me reprocher ? Dis-le moi. Il faut bien que je m'améliore aussi. Je veux vraiment que nous travaillions main dans la main.

Mais si c'est toi qui décides et que je ne fais que suivre, on ne travaille pas main dans la main. Tu décides et j'exécute. Tu te rends compte des conneries que tu débites ?

Je la regardai bien en face.

— Tu veux t'améliorer ? Je vais donc te dire ce que j'en pense et j'espère que tu ne le prendras pas mal. Tu prends trop de temps dans la prise de décisions. Et tu y mets trop d'émotions.

Son visage changea d'expression. Il s'adoucit. J'avais essayé de lui soutirer la vérité à propos de ma venue et elle me demandait de lui énumérer ses propres faiblesses. Je me sentais victorieux malgré le détour.

— Eh bien, on me l'a déjà dit. Mais je compte sur toi pour m'aider à dépasser mes défauts. Il faut que tu appuies mes décisions car je sais qu'elles sont justes sur le long terme. Fais-moi confiance.

Je n'avais aucune envie de lutter contre elle, car je n'étais arrivé que depuis quelques semaines. Et par-dessus tout, je ne voulais pas perdre mon job tout de suite. Je me remémorai les paroles de Jérôme et fermai ma gueule. Il fallait que je gagne du temps et une ouverture pour le reste des informations à obtenir.

— Bien, alors je vais t'aider. Mais il est important pour moi que tu écoutes quand j'aurai des choses à dire. Je veux que l'on ait un dialogue ouvert et honnête.

Honnête. Je ne crois pas qu'elle le sera.

Elle me regardait de son regard le plus innocent. Encore une manipulation pour faire passer la pilule. Pour me soumettre.

— Je te le promets. Je veux travailler main dans la main avec toi.

Son expression s'était radoucie et je savourais mon premier succès sur ses états émotionnels.

— Très bien... Mais, parlons des budgets si tu veux bien, car je crois que c'est la raison de ta visite, coupai-je pour ne pas gâcher ma victoire.

Elle posa sa main sur la mienne et la laissa quelques secondes avant de la retirer. Je ne réagis pas et attendis en silence.

Je rêve ou elle m'a caressé le dos de la main ? Elle veut qu'on travaille main dans la main... ou main dans le vagin ?

— Ah et puis, reprit-elle, jouons franc-jeu. Si tu as des choses à me reprocher, je veux que tu m'en parles et je ferai la même chose avec toi.

J'étais vraiment très curieux de voir si mon petit jeu ne se retournerait pas contre moi.

— Bien... Et puisque tu le demandes, qu'as-tu à me reprocher ?

Elle me fixa intensément.

— Tu es un RH qui ne connaît que le milieu bancaire. C'est une grande force car tu as été habitué à travailler sous pression avec des procédures établies et c'est pour ça que je t'ai recruté, et pour que tu m'aides à structurer l'agence de manière précise et efficace. Le seul problème est ton style vestimentaire. Chez nous, tu pourrais t'habiller un peu plus « cool », pour ne pas créer trop de distance entre les employés et toi, car il ne faut pas qu'ils aient peur de toi. Bref, mets-toi à l'aise, oki doki ? Je veux que tu te sentes bien. Penses-en.

Je remontai mes lunettes. Cette fois, j'étais vraiment nerveux, car elle ne critiquait pas ma façon de travailler mais mon... look. Le sens des priorités lui échappait vraiment. Deux points pour moi.

— Je vais faire un effort, si c'est le seul point que tu me reproches.

Pourvu qu'elle me parle concrètement de mon boulot ! J'en peux plus de me sentir jugé sur des conneries !

La chance était encore une fois au rendez-vous, car notre réunion prit enfin un caractère plus professionnel, à quelques détails près. Je sentais qu'Emy effleurait souvent mes jambes sous le bureau lorsqu'elle croisait et décroisait les siennes. Dans l'attente de quelque chose, un mot de ma part, ou un geste explicite.

J'ai l'impression qu'il n'y a que ce que j'ai dans le slip qui l'intéresse !

Je faisais mine d'esquiver ses tentatives. Une fois de plus, elle cherchait à me manipuler, comme elle manipulait Jérôme et toute la clique des créatifs. Chaque mâle dans cette agence était sous l'emprise de cette femme. Le rapport qu'elle entretenait avec chacun d'eux était une sorte de « dyade » sadomasochiste. Elle nous massacrait au travail et réclamait de se faire massacrer au lit. Enfin, pour l'instant, je ne l'avais vue

qu'avec Jérôme. Mais je doutais que ses appétits s'arrêtent à lui seul.

Elle s'y prend bien, tout de même, car ses avances ont le mérite d'être claires.

Je l'écoutais parler dans le vide. De temps à autre, elle me lançait un regard séducteur. Mais je ne bronchais pas et me contentais de l'entendre parler de chiffres et de futurs licenciements, avec détachement. De toute façon, elle ferait sur le moment ce que bon lui semblerait, puis souhaiterait que l'on en reparle. Que l'on « en pense ».

Son cerveau est vraiment troublé.

Notre réunion n'avait servi à rien, car, comme d'habitude, elle devait « en penser », c'est-à-dire tenter d'élaborer une stratégie qui tenait la route. Je continuais à faire semblant de m'intéresser à son *charabia*, alors que mes pensées étaient fixées sur les oursons et leurs soirées.

À la fin de l'entrevue, elle se leva et se rapprocha de moi.

— Je suis très contente, tu fais vraiment du bon boulot !

Je ne savais pas quoi répondre, ne pouvant pas lui retourner le compliment.

Jérôme apparut soudainement dans l'encadrement de la porte. Je n'avais pas perçu sa démarche de chat, occupé que j'étais à m'évader des pensées chaotiques de ma boss. Il entendit cette dernière phrase et lança un clin d'œil dans ma direction.

— Eh oui, Emy, Ian est une excellente recrue ! Merci de l'avoir engagé. Je m'excuse de vous déranger. Je voulais parler à Ian, mais je repasserai plus tard.

Ma chef se redressa soudain, interpellée par le nouveau venu.

— Ah, Jérôme, c'est toi ! Je passerai te voir après. J'ai une chose à te demander.

Elle a l'air tout émoustillée. Ils vont certainement fixer leur prochaine baise agressive.

Il la regardait d'un air entendu.

— Quand tu veux, Emy.

Et sans plus d'attention, il repartit en riant. Mon téléphone sonna à ce moment et je prétextai que c'était un appel important.

— Excuse-moi, Emy. Si notre réunion est terminée, je souhaiterais prendre cet appel.

Elle sourit en rassemblant ses papiers éparpillés sur mon bureau.

— Pas de soucis. Merci pour ton écoute et à plus tard.

Elle sortit en me lançant un dernier regard dans l'encadrement de la porte et j'attrapai le combiné. C'était un candidat qui demandait si nous recherchions des profils créatifs.

Ouf, sauvé par le gong ! Mais au fait, que me voulait Jérôme ?

Emy avait peut-être raison sur un point : mes tenues vestimentaires n'étaient pas adaptées au monde de la pub. Trop sobres. Trop strictes. Bref, trop coincées. Par contre, mon travail était excellent. Est-ce que je me sentais vexé ? Avec un peu de recul, je décidai que non, car une phase de changement me poussait à tourner la page.

Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de la transmutation ?

Je fermai le PC et me dirigeai vers la sortie. Il était cinq heures du soir. Personne ne faisait de remarques aux employés lorsqu'ils venaient tard et partaient tôt. Soit. Je pris donc la liberté de rentrer chez moi.

— Tu pars, Ian ? C'est bien. Il ne faut pas toujours rester tard à l'agence. Ne prends pas de mauvaises habitudes. Bonne

soirée, on se voit demain.

Qu'est-ce qui m'a pris de sortir par la réception ?

— Merci, Justine. Bonne soirée à toi aussi.

Le monde des gentils ours en peluche dans toute sa splendeur. Venir tard et partir tôt !

J'avais lancé un regard du côté des bureaux des commerciaux, mais Terry n'était pas à sa place. Je me sentais un peu frustré, car je désirais la voir et sortis en haussant les épaules.

Il faisait une chaleur insoutenable. Une bonne douche aurait été la bienvenue. Je vis Patrick à l'arrêt de bus, fumant une cigarette, son iPod dans les oreilles. Il me fit des signes et s'approcha.

— Eh, Ian ! Tu rentres déjà ? Tu as pourtant la réputation de rester bien plus tard à l'agence.

Tout se sait dans cette putain d'agence !

— Je vais en ville pour acheter quelques fringues et profiter de ce beau soleil. C'est une hérésie de travailler par un temps pareil.

— Ben tiens, moi aussi ! J'ai deux-trois trucs à acheter.

C'est vrai ? Ce jeune garçon a commencé à me chercher dès mon arrivée à l'agence. Je sens le plan drague.

Je n'avais rien contre les gays. Tant qu'ils me laissaient tranquille.

— Faisons un bout de chemin ensemble, alors.

J'étais sincère. Pas besoin de me forcer par politesse car j'appréciais vraiment le jeune commercial.

— Puis si tu veux, je pourrais venir avec toi et te conseiller. Si tu es d'accord bien sûr. Je n'ai pas grand-chose à faire ce soir, lança-t-il, tête baissée.

Un instant de réflexion de ma part aurait été très impoli. Je répondis donc rapidement pour dissimuler mes préjugés.

— Avec plaisir. Je suis sûr que tu seras meilleur juge que moi, car je n’y comprends rien à tout ça. À la banque, je n’avais aucune prise de tête. Comme tu vois, je ne portais que des pantalons noirs et des chemises blanches. La vie était bien plus simple. Je suis largué côté fringues...

Il rit.

— Changement de look ! C’est bien. T’es un beau mec et l’avantage, c’est que tout doit t’aller.

Il commence à me chercher.

— Pas sûr... Il faut que je fasse des essayages. Peut-être que je me rendrai compte qu’il n’y a que le style sobre qui me va. En tout cas, je te ferai confiance sur le choix des couleurs et de tout le reste, parce que tu es plus branché, avouai-je pour flatter son ego.

Mon ami sourit et jeta un long regard en direction de la rue d’où devait déboucher le bus. Ses gestes trahirent son impatience.

— Ce satané bus ne vient pas et je n’ai pas envie de m’enfermer dans le métro. Ça te dit qu’on marche jusqu’au centre ? J’en ai marre d’attendre

— Si tu veux. Ça nous évitera l’odeur de transpiration des autres. C’est fou à quel point certains sentent mauvais en fin de journée.

Ça avait toujours été mon problème dans le passé. L’odeur des autres ; ou les autres tout court.

Je le vis ouvrir sa sacoche.

— Attends deux secondes.

Il fouilla et sortit un pétard. En pleine rue.

C’est pour ça que tu ne veux pas prendre le bus. Je n’ai pas envie de me faire coincer par un flic.

— Patrick, c’est illégal. Si on se fait prendre...

Il me coupa net.

— T'inquiète, on va passer par les petites rues et on pourra se le fumer tranquillement. J'ai besoin de me détendre car j'ai eu une dure journée et je mérite une récompense. Toi aussi d'ailleurs, t'en mérites une.

J'avais la confirmation que les employés de l'agence fumaient même durant la journée. Il me semblait bien avoir senti une odeur d'herbe dans l'espace des créatifs durant une pause de midi.

Remarque, ça fait du bien de fumer. Ça calme les idées noires et c'est thérapeutique. Conseils du Dr. Paul.

Le Charlatan pouvait me faire casquer cher. Encore fallait-il se faire coincer.

Nous marchions dans les petites rues de la ville qui grouillaient d'employés tout juste sortis des bureaux, tous soulagés d'avoir terminé leur journée. Certains dénouaient leur cravate, d'autres se pressaient pour trouver une place sur la terrasse d'un café. Quant à moi, j'étais content de marcher avec Patrick, qui tirait quelques bouffées du pétard avant de me le passer.

Ça y est, je me sens mieux, là !

— Merci Patrick. Tu as raison, ça fait du bien après une bonne journée de travail.

Le jeune homme sourit.

— Tu m'étonnes ! T'as pas l'habitude de fumer, c'est vrai ?

— Non, effectivement. Je n'avais jamais tiré sur un joint avant l'autre soir, chez Marco et Gabriel.

— Je ne voudrais pas être le tentateur. Moi, je fume pas mal, principalement le soir. Je suis tellement stressé par le boulot que la fumette me calme. Les clients me stressent mais je dors d'un sommeil de plomb quand je fume et ça va mieux le lendemain. Puis ça m'arrive de m'en rouler un avant de venir travailler.

Je le lui repassai après avoir inspiré quelques grosses taffes.

— Je te comprends. Moi je prends ça comme une thérapie.

— Ouais, c'est ça, finalement.

Il faillit s'étouffer en riant.

— Attends, attends, ne le finis pas...

J'en redemandais...

— Toi alors ! T'es pas du tout un type coincé dans le fond.

Il jeta le mégot par terre.

Les oursons ont dû débriefer.

Nous rentrâmes dans un magasin pour hommes après être passés chercher des lentilles de contact. Fini les lunettes ! Deuxième étage d'un grand magasin à la mode. Rayon jeunes branchés.

— Je vais te donner des conseils pour être stylé, tout comme moi.

Mon visage se déformait sous une petite grimace de retenue.

— Patrick, tu es trop stylé. Il me faut être un peu plus discret à mon poste.

— Détends-toi, on bosse dans la pub !

Il éclata de rire et choisit des pantalons en flanelle noire. Des jeans et des T-shirts ultra moulants. Je le voyais déambuler à travers les rayons et tremblais un peu à chaque fois qu'il attrapait un article.

— Mets-moi ça ! ordonnait mon mentor, affalé sur un fauteuil en velours en face des cabines.

Je passai les premiers jets et me transformai en jeune homme détendu.

— Sors de là, que je voie le résultat !

Je sortis avec des jeans et un T-shirt blanc.

— Vraiment pas mal ! me lança Patrick. Tu sais que t'es vraiment bien gaulé ?

Son regard m'inquiétait.

Je me passai les mains sur le torse avant de jeter un coup d'œil à l'œuvre de mon ami. Le reflet dans le miroir me plut.

— Merci. C'est grâce à des années de sport. Il faut que je m'y remette, d'ailleurs.

Patrick continuait à me regarder de manière insistante.

— Essaie ça !

Il me tendit un T-shirt bleu. Trop électrique, trop osé.

— Non, non. Je ne peux pas porter ça ! Ce n'est pas mon style du tout. C'est trop... coloré. Ça me donne mal aux yeux.

Le jeune commercial continuait à me tendre sa découverte.

— Si, essaie je te dis !

Je rentrai à nouveau dans la cabine et sortis avec sa trouvaille.

— Vraiment pas mal...

Encore ce regard. Je me sens tout nu.

Il se leva et s'approcha.

— Attends. Il manque un truc.

Il passa ses mains dans mes cheveux pour les froisser. Les mèches rebelles tombèrent de tous côtés.

— Patrick, tu fais quoi ?

Je m'écartai brusquement.

— Puis, enlève ces lunettes !

Il me les arracha d'un coup puis retourna s'asseoir en face des cabines. Les jambes suspendues par-dessus le dossier du fauteuil.

— T'es vraiment un canon, mec ! Regarde-toi !

Le reflet que me renvoyait le miroir ne me déplut pas, au contraire. Mais ce n'était pas moi. J'avais vraiment l'air d'un *top model*. Grand, froid et bien gaulé. Mes yeux ressortaient incroyablement.

— T'as jamais pensé à faire du mannequinat ?

Je fis la moue en me regardant.

— Non... Mon métier est nettement plus stable.

Je voulais lui dire que je fuyais les milieux décadents. Mais je me retins, car l'homme que je devenais n'avait rien à envier à ces milieux et commençait à en accepter les règles.

Tu rentres dans le système sur lequel tu as toujours craché...

— Je te vois bien te pavaner sur un tapis de défilé. Penses-y !

« Penses-en », « pense-en »... Si ma nymphomane de chef me voit comme ça, elle me saute dessus !

Le jeune homme se leva pour se rapprocher de moi. Puis il posa sa main sur mon torse et la descendit jusqu'au nombril.

— Patrick, tu fais quoi ?

Je me dégageai violemment.

Ma réaction l'avait surpris.

— Je voulais juste tester quelque chose.

— Quoi ? Tu veux tester quoi ?

Je m'énervais.

— Ben en fait, tu me plais. T'as remarqué, non ?

J'admirais son audace, mais levai les mains au ciel. C'était trop explicite.

— Patrick, je suis un putain d'hétéro !

— J'avais compris ! Mais moi aussi, j'aime les femmes. Aussi...

Je mis ma main devant lui pour l'empêcher d'avancer.

— Merci, mais s'il te plaît ne recommence plus. Je t'aime bien en tant qu'ami. Mais avec un homme, ce n'est juste pas possible. Ne le prends pas personnellement.

Merde, je n'ai pas besoin de me justifier !

— Oui, mais tu es comme nous. Tu changes au gré du monde dans lequel tu vis et aujourd'hui c'est la pub. Tu aimes tout ça !

Il me désigna l'étalage de fringues autour de nous.

Si j'aime la consommation ?

— En tout cas, si un jour t'es prêt, je me ferais un plaisir d'être ton premier.

N'importe quoi ! Il est fou !

Je ne voulais pas le blesser ou passer pour un homophobe. Nous travaillions quand-même ensemble et il était brillant.

— Franchement, je ne crois pas... J'aime trop les femmes et c'est un fait concret.

Il sourit en montrant ses dents.

— C'est comme tout dans la vie. Tout vient à point à qui sait attendre.

Sa dernière remarque me troubla.

C'est mon dicton. Laisse du temps au temps. Où veut-il en venir ?

J'avais abusé en consommation vestimentaire. Sous l'influence du jeune homme, j'avais acheté une garde-robe estivale complète. Il y avait des jeans, des T-shirts de toutes les couleurs, des chaussures. Patrick avait insisté pour m'amener au rayon sous-vêtements, mais j'avais refusé.

C'en est trop là ! Qui verrait mes slips, de toute façon ?

Il m'avait laissé un joint pour la soirée et je le remerciai pour sa compagnie et ses conseils. Mais j'avais bien précisé que, pour le reste, je restais sur ma position.

Il a quand même tenu à me faire la bise. Quelque chose me dit que je n'en ai pas fini avec lui.

Je déambulai dans les rues de Paris avant d'arriver chez moi, les bras chargés de paquets. La fraîcheur de mon appartement calma le flot de pensées qui m'envahissait, car il ne se passait pas une seule journée sans que quelque chose de nouveau ne me surprenne. Je découvrais petit à petit un monde que je n'avais expérimenté que dans les films, et la fiction

commençait à affecter dangereusement ma réalité.

Je programmai le four pour chauffer des aliments et attrapai mon portable. J'avais reçu un message.

De: Terry McKeen

Lundi, 2 juillet 2012, 18:32

« Salut toi ! On n'a pas pu se voir aujourd'hui. Tu vas bien ? »

De: Ian Riley

Lundi, 2 juillet 2012, 20:47

« Bonsoir belle blonde ! Oui je vais très bien. Je suis allé m'acheter des fringues avec Patrick. Demain tu ne me reconnaîtras pas. »

De: Terry McKeen

Lundi, 2 juillet 2012, 20:49

« J'ai hâte de voir ça ! Rêve aux anges... Je pense à toi. »

Un trouble étrange me tordit le ventre. Je l'imaginai à la place de Patrick. Déambulant dans les magasins parisiens. Et moi, lui prenant la main et l'embrassant.

Et je l'aurais invitée chez moi pour un verre...

Le Charlatan était objectif. J'avais très envie d'elle.

De: Ian Riley

Lundi, 2 juillet 2012, 20:51

« Moi aussi, je pense à toi. À demain. »

Et comment ! Je ne maîtrise plus ma queue !

Je me demandai comment ça se serait déroulé si nous avions couché ensemble le soir de l'apéro. Mon attirance envers cette

filles dépassait ma raison.

Ça fait très longtemps que ça ne m'était pas arrivé, cette sensation étrange.

J'enlevai mes vêtements pour rester en caleçon, puis allumai le pétard de Patrick. La musique me berçait.

Rien de tel que le Requiem de Mozart pour fêter le nouveau moi, la renaissance.

Mais Terry, allait-elle apprécier ce nouveau moi ? Son avis m'importait.

Le joint me fit glisser dans un autre monde et je finis par m'endormir sur le canapé, oubliant le four et tout ce qui brûlait à l'intérieur.

La semaine fila en un éclair. Le stress administratif l'avait emporté sur tout le reste et l'agence ressemblait à un désert, car la plupart des créatifs étaient partis en *shooting* pour un gros client.

Je me demande comment ça se passe quand ils sont loin de chez eux. Drogues et orgies à gogo aux frais de la princesse ?

Emy était en voyage à New York pour quelques jours, afin de négocier des prix avec un gros client dont on venait de gagner le *pitch*. Marco m'avait expliqué qu'un *pitch* était la présentation d'une idée à un client potentiel. Plusieurs agences en compétition et une seule élue pour ses idées. J'étais soulagé de ne pas avoir à entendre son pas saccadé durant quelques jours. Mais elle n'avait tout de même pas « perdu le nord », car ma boîte signalait un nouvel e-mail.

De: Emy Weaver

À: Ian Riley

Vendredi 6 juillet 2012, 09:36

Objet : Business trip

« Cher Ian, je dois partir à New York pendant quelques jours, mais je souhaiterais que nous revoyions nos plans à mon retour. Comme mon agenda est surchargé pour les prochaines semaines, pourrions-nous nous voir un soir ? »

Je la vois venir. Elle sort l'artillerie lourde.

De: Ian Riley

À: Emy Weaver

Vendredi 6 juillet 2012, 10:03

Objet : Re : Business trip

« Chère Emy, je te remercie pour tes attentions, mais j'aurai de la peine à me libérer un soir durant l'été car je donne des cours de sports aux jeunes. On en reparle à ton retour, si tu le veux bien. Bon voyage, Ian. »

Prends cette belle excuse dans ta gueule !

De: Emy Weaver

À: Ian Riley

Vendredi 6 juillet 2012, 11:56

Objet : Re : Re : Business trip

« Je comprends, c'est l'été et tu dois avoir des occupations durant tes soirées. On s'organisera au mieux quand je reviendrai. Bien à toi. Emy. »

Je ne répondis pas. Je ne voulais surtout pas de problèmes avec la hiérarchie, car elle était du genre à mener une vie impossible aux employés « dérangeants ». Je l'avais bien remarqué. Mon enquête risquait d'être très enrichissante, mais je me devais de rester discret.

Mon nouveau look ne laissa personne indifférent, en bien

surtout. Les femmes comme les hommes se retournaient pour me laisser remarquer que j'étais bien plus « en valeur » habillé comme ça. Je ne portais plus mes lunettes et ne voulais plus me cacher, une confiance animale me gagnant peu à peu. Bientôt, j'oserais me montrer un peu plus dans les bureaux de l'agence. Mais il était encore trop tôt.

J'étais en train d'ouvrir la fenêtre, quand des pas légers résonnèrent. J'avais pris l'habitude de les reconnaître sans voir leur propriétaire. Ses pieds effleuraient à peine le parquet.

La tête blonde apparut dans l'encadrement de la porte tandis que sa petite main frappait délicatement.

— Terry. Je suis content de te voir. Entre, entre.

Je pris une mine détendue en me levant.

Elle ouvrit de grands yeux en humectant ses lèvres.

— Tu es tellement... waouhhh...

Elle mit les mains sur sa bouche. Ses yeux pétillaient. La rougeur lui montait au visage tandis que je simulais le défilé sur un tapis rouge, car elle devait me voir sous toutes mes coutures.

— T'as vu un peu le changement ?

— Et tu portes des lentilles ? Laisse-moi voir tes yeux.

Elle se rapprocha.

— Tu as vraiment des yeux magnifiques.

Comme les tiens...

— Ces vêtements te vont très bien. T'as tout ressorti du placard ?

— J'ai honte de l'avouer mais tout est neuf. Je sais que ça va te choquer, mais je ne portais pas ce type de vêtements avant l'agence. Tu sais, un banquier ne s'habille pas comme ça. J'ai dû ranger tous mes costumes et je vais économiser de gros frais de pressing à ce rythme. Ça te plaît vraiment ?

Elle recula un peu pour laisser ses yeux se promener sur

toute ma personne. J'aimais son regard sur mon corps.

— Oui. Tu es vraiment beau comme ça. Tes vêtements de banquier n'étaient pas mal non plus, mais tu fais plus « agence de pub » habillé comme ça.

— Jeune fille, est-ce que vous me draguez par hasard ?

Mon but était de la mettre mal à l'aise.

Elle plissa le front.

— Non, pas du tout...

— Arrête, Terry, je te charrie ! T'as quelque chose de prévu ce soir ? Tu veux qu'on aille manger un morceau, là, tout de suite ? Je veux me faire pardonner. Tu sais, pour l'autre soir...

Elle mordilla sa lèvre inférieure en faisant semblant de réfléchir à l'une de mes frasques. Comme s'il y en avait eu plusieurs.

— Te faire pardonner de quelle fois ? ... Je plaisante, bien sûr. Tu n'as rien à te faire pardonner. Et non, je n'ai rien de prévu ce soir. Tu m'invites donc ?

Peut-être que ce soir...

Le Charlatan était plus fort.

— Oui, je t'invite bien sûr !

— Alors d'accord. Mais promets-moi quelque chose.

Elle prenait un air amusé.

Que je pourrai t'emmener chez moi et te faire l'amour toute la nuit ?

— Quoi ? Que puis-je faire pour toi ?

Elle éclata de rire.

— Que tu ne boiras pas !

Son rire était contagieux.

— De quoi tu as peur ?

— De salir ma voiture ! Non, je rigole, ne le prends pas mal. Tu pourras boire et je t'emmènerai chez toi comme je sais si bien le faire.

— Tu joues à un jeu dangereux. Tu es très joueuse ?
Le nouveau moi osait.

— Non, Ian. Je n'aime pas jouer.

Son sérieux reprit le dessus. Le mien aussi.

— Et tu resteras ?

Mon portable vibra à ce moment même.

Sauvée par le gong. Mais tu ne perds rien pour attendre.

De: Jérôme Dicker

Vendredi 6 juillet 2012, 18:47

« On fait une soirée demain chez Patrick. Ça te dit de venir ? »

Je ne me posais plus aucune question.

— Excuse-moi, Terry. C'est un ami. Je vais vite répondre et je suis tout à toi.

Elle baissa les yeux en souriant.

De: Ian Riley

Vendredi 6 juillet 2012, 18:49

« Oui, j'y serai, quelle est l'adresse ? »

Jérôme m'envoya les détails. C'était à trente minutes de chez moi. Dans un autre quartier de la ville.

Parfait, j'avais bouclé mon samedi soir et Paul était censé venir dimanche à midi. Il me manquait car je le voyais nettement moins souvent.

Je levai la tête pour regarder la jeune femme qui me scrutait et pris un air naturel.

— Pardon, Terry. C'est un vieil ami et depuis que je travaille ici je n'ai le temps de voir personne car je suis trop occupé et trop fatigué le soir venu.

— Moi, c'est pareil, je comprends...

L'alchimie de la complicité avait été brisée par le SMS.

— J'ai tout bouclé, donc j'attrape mes affaires et allons-y !

J'étais certain qu'elle avait deviné l'invitation à une soirée ours en peluche car elle affichait son habituel air triste. Cet air qui me faisait craquer.

Nous étions assis dans un petit restaurant italien, en bas de chez moi. Je n'avais rien prémédité. C'étaient les meilleures pizzas de la ville et il m'arrivait de m'y retrouver avec Paul qui connaissait le propriétaire.

— J'ai choisi ce resto pour t'éviter de me ramener si je bois trop. Ça te va ?

Je veux voir jusqu'à où elle est prête à aller ce soir.

— Je t'ai dit que ça ne me dérangeait pas de te ramener. Puis je te fais confiance sur le choix de la nourriture, monsieur le *playboy* italien.

Je ris.

— Je ne suis pas italien et surtout pas un *playboy*. Ce sont mes nouveaux vêtements qui te choquent ?

Elle but une gorgée de vin.

— Non, je plaisante. Ils te vont très bien, je te l'ai déjà dit.

Elle sourit et but encore une gorgée.

— Dites, mademoiselle, moi je n'ai pas le droit de boire et vous, oui ? Ce n'est pas juste !

Je me délectais de la voir perdre ses moyens et je réussis mon coup car son visage vira à l'écarlate.

— Je n'ai rien dit. Vas-y, bois si tu veux et je te ramènerai comme d'habitude. Ça m'arrange, c'est juste à côté.

— Tu es de mauvaise foi. Ce n'est arrivé qu'une seule fois.

Elle me regarda bien en face. Son air était sérieux.

— Et je parie que ça ne sera pas la dernière.

Je savais qu'elle avait raison, mais je pris un air innocent.

— Alors disons qu'une fois par mois, je boirai un verre de trop à l'apéro de l'agence et tu seras là pour me ramener et me border. Mais la prochaine fois, tu resteras pour le petit-déjeuner.

Ça voulait dire ce que ça voulait dire, et je la sentais au bord de l'excitation.

Tu ne demandes que ça. Et moi aussi.

— Que fais-tu ce week-end, *playboy* ?

J'esquissai un sourire en hochant la tête.

— Tu le sais, je vois des amis. Et toi ?

— Je reçois ma sœur qui arrive demain matin de Londres pour repartir dimanche soir. Tu aurais pu te joindre à nous. Si tu étais libre, bien sûr.

J'avais très envie de rencontrer sa sœur et entrer un peu plus dans son intimité. Mais laissons du temps au temps !

— Désolé, mais je ne pourrai pas. Ça fait des semaines que je ne vois pas mes amis et ils s'attendent à un rapport détaillé sur ma vie à l'agence.

— Et que vas-tu leur dire ?

Elle avait pris un air intéressé.

— Que j'ai beaucoup de travail mais que l'ambiance générale me plaît et que je suis content d'avoir quitté le milieu bancaire. Et puis, Russell & Buzz est l'une des meilleures agences européennes, il ne faut pas l'oublier. Je pense aussi à mon CV.

En fait, je ne pense qu'à ça. À chaque seconde de ma vie à l'agence.

— L'ambiance te plaît ?

Elle avait l'air surprise.

— Oui. Et tu en fais partie, lui avouai-je en levant mon verre.

Il fallait que je fasse attention, car l'alcool me donnait des chaleurs dans le bas-ventre. J'avais vraiment très envie d'elle. Mais je ne voulais pas la brusquer.

— Tu aimes la pizza ?

— Oh, oui...

Une lumière infantine s'allumait au fond de ses yeux océan.

— Dis, Ian... on est amis, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

Tu parles, je crois que je veux plus.

— Ce qui me donne le droit de te poser une question indiscrète ?

— Pose-moi toutes les questions que tu veux.

J'avalai en vitesse un morceau de pizza en m'attendant à tout.

— Pourquoi un garçon aussi séduisant que toi et de plus, brillant et intelligent, est-il encore célibataire ? Tu n'es pas... *gay* ?

Je faillis avaler de travers et toussai pour me reprendre, la serviette plaquée sur la bouche. Il me fallut quelques secondes pour revenir à ma couleur naturelle.

— Le problème, c'est que je suis assez tordu dans ma tête, même si j'ai l'air plutôt introverti. Les apparences sont trompeuses. Tu trouves que j'ai l'air d'un *gay* ?

Son visage devint écarlate.

— Je suis désolée... Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je ne suis pas *gay*, mais plutôt un hétéro vraiment très convaincu.

C'est moi qui hallucine ou j'ai entendu un petit soupir de soulagement ?

— Franchement, ne le prends pas mal. Et... tu as déjà été amoureux ?

Son audace trahissait son envie de moi.

— J'ai été amoureux mais il y a très longtemps. Je ne me souviens plus ce que c'est que d'être amoureux.

Je ne voulais pas lui parler d'Helen.

— Et puis, j'aime la solitude.

Je justifiais mon célibat, même si je ne me sentais jamais seul grâce à mon ami le Charlatan.

— Et tu penses que tu ne pourrais pas partager ces moments avec quelqu'un ?

Sa naïveté me touchait.

— Je pense que je ne suis pas encore prêt. J'ai encore d'anciennes choses à régler. Puis, il faut du temps pour trouver une fille bien, sensible, gentille, douce, qui a de la compassion...

Une fille comme toi.

Elle rougit et attrapa une part de pizza qu'elle laissa retomber dans l'assiette. Sans faire exprès.

— Oui, oui tu as raison.

— Il faut être patient dans la vie.

Laisser le temps au temps ! Ce n'est pas Patrick qui me l'a dit ?

Elle sourit en comprenant mon message.

Comme elle est craquante dans sa petite robe bleu ciel et ses cheveux blonds en chignon. Elle a vraiment l'air d'une madone. Et si je l'embrassais ?

Je calmai le Charlatan, conscient que j'étais de ne pouvoir lui donner ce qu'elle me demandait. Sa timidité et ses rougeurs m'excitaient et je la voulais pour moi. Mais je n'étais pas prêt. Aurais-je pu aimer à nouveau ?

Mais ça faisait longtemps que je n'avais plus de papillons dans le ventre... C'est peut-être un signe.

— Et toi, pourquoi n'as-tu pas d'homme dans ta vie ? Enfin,

je suppose...

Elle répondit spontanément :

— Parce que je n'ai pensé qu'à mes études et à ma carrière.

Je n'ai que vingt-quatre ans.

Je levai mon verre, rassuré par sa révélation.

— Tu as eu raison.

— Et puis, je suis un peu vieux jeu. J'attends mon prince...

Ça existe encore, ces histoires de prince charmant ?

— Ton prince ? Tu vas plutôt tomber sur des manants de nos jours !

Elle éclata de rire.

— Oui, mais pas toi...

— Je ne suis pas un manant aujourd'hui, mais un braconnier. Et il faut du temps pour qu'un braconnier se transforme en prince.

Je l'ai blessée.

Elle regardait son verre en laissant glisser un doigt autour du rebord. De son air mélancolique.

— Tu es toujours en contact avec tes parents ?

Pourquoi cette question ?

— Avec ma mère. Elle vit à Zürich et je vais la voir de temps en temps. Ça ne fait pas très loin, Paris-Zürich. Quant à mon père, l'affaire n'est pas simple.

Elle prit un air désolé et releva la tête.

— Excuse-moi... Si tu ne veux pas en parler... J'ai fait une gaffe.

Je mis furtivement ma main sur la sienne.

— Non, ne t'inquiète pas. Mon père nous a quittés, ma mère et moi, lorsque j'avais dix ans. Il est parti avec une autre femme.

Je me souvenais de la douleur de ma mère lorsqu'elle avait appris la énième liaison extraconjugale de mon père et de sa

honte face à la société. Je l'entendais pleurer la nuit, depuis ma chambre d'enfant. Elle se noyait dans son travail de cardiologue, ce qui n'arrangeait rien, car la mort de ses patients l'avait rendue insensible à la vie en général et elle ne se confiait qu'à Dieu pour soulager ses peines. Je me souvenais de sa douceur et de son amour retenu envers l'enfant que j'étais.

Terry mit une main devant sa bouche.

— Désolée, vraiment...

Je fis un signe de la main pour marquer que ce n'était pas grave.

— Ce n'est rien. C'est de l'histoire ancienne et j'ai fait mon deuil. Mon père est américain et il est directeur d'une importante banque privée en Suisse. Il m'a permis d'orienter mes études. Je ne le vois pas trop souvent aujourd'hui, mais je lui donne de temps en temps des nouvelles. Il s'est remarié avec une pouf et j'ai deux demi-sœurs que je ne vois jamais. Je crois qu'au fond, je ne lui ai pas tout à fait pardonné. Mais bon, c'est la vie.

Je haussai les épaules pour marquer mon désintérêt, mais je le haïssais silencieusement. Mon père. Un homme superficiel et charismatique qui plaçait sa carrière avant tout. Ma mère avait tenu à ce que je sois différent, à ce que je ne devienne pas aussi futile, et elle avait réussi son pari pendant un temps. Jusqu'à mon arrivée à l'agence. L'idée de ressembler à mon père ne me plaisait guère, mais cela devenait inévitable. J'avais adopté les deux faces obscures de mes deux parents : le détachement et la futilité.

— Oui, c'est la vie...

— J'ai grandi avec Paul, mon meilleur ami. J'étais très proche de ses parents et de son frère. Ils m'ont appris à parler italien et à cuisiner la *pasta*, enchaînai-je pour ne pas lui donner l'impression qu'elle avait abordé un sujet sensible.

Je voulais qu'elle me découvre un peu. Mais pas trop encore. Il était trop tôt.

— Tiens, peut-être que je t'inviterai un soir pour te prouver que je ne suis pas un menteur. Je cuisine vraiment très bien.

Elle éclata de rire.

— C'est le moins que tu puisses faire ! J'attends ça avec impatience.

— Laissons le temps au temps !

Elle comprit le fond de ma pensée et soupira. Mais cette dernière phrase lui avait redonné le sourire.

Mais tu n'aimeras pas ce que tu apprendras sur moi.

Nous passâmes le reste de la soirée à nous balader dans les quartiers parisiens. Bras dessus, bras dessous, riant aux éclats, nous aspergeant de l'eau des fontaines. Je lui renversai ma boule de glace sur le nez et le léchai. Elle se laissa faire, prenant confiance en elle, et je retrouvai la part de simplicité qui manquait à mon attitude de calculateur. Son innocence et sa spontanéité me transportaient. Sa compagnie soulageait mes angoisses.

Pas besoin de faire semblant avec elle.

Il était déjà tard. La lune s'était levée depuis un moment.

— Il faut que j'y aille, Ian. Merci, j'ai passé une très belle soirée, mais il faut que je rentre car ma sœur arrive demain.

— C'est toi que je remercie. Ça faisait longtemps que je n'avais pas ri autant.

J'étais sincère.

Elle s'arrêta et me regarda droit dans les yeux.

— Dis, peut-être que ma question va te choquer...

— Non, lance-toi. Je suis prêt à tout entendre.

Jusqu'où veux-tu aller ?

— Tu... Tu veux que je monte boire un dernier verre ?

Qu'est-ce que j'en ai envie ! Mais je ne jouerai pas avec toi.

— Non, vraiment, je dois me lever tôt demain matin. J'ai plein de choses à faire. Tu n'es pas fâchée ?

Préserve l'innocence. Ça ne sera que meilleur plus tard.

Elle me fixait de ses grands yeux tristes.

— Terry, je ne veux pas jouer avec toi. Laisse-moi le temps.

— Je comprends.

Elle était prête à se jeter à mon cou mais fila sans rien dire après m'avoir embrassé furtivement sur la joue.

Ce n'est que partie remise.

Chapitre 6

« Allô, Paul ? C'est Ian ! Comment ça va, vieux ?... Non, Paul je ne te fais pas la tête et... Oui, moi ça va. Toujours à fond dans le boulot ! Toi aussi ? Bon écoute, je t'appelle pour demain midi. Pizza, salade, ça te va ?... OK parfait. Je sors ce soir, on se... Non, Paul, je n'ai pas rendez-vous avec une fille, non, tu... Arrête ton délire ! Je te raconterai... Allez, à demain ! »

Paul avait parfois le don de m'exaspérer avec ses questions scabreuses.

Je vais aller me divertir ce soir et ne penser à rien.

Je me préparai pour la soirée chez Patrick et attrapai trois bouteilles d'une très bonne vodka qu'un ex-collègue de la banque m'avait ramenées de Moscou. Il savait pourtant que je ne buvais pas.

Je fixai le reflet dans le miroir de ma chambre et vis un beau et grand type aux yeux azur. Jeans délavés, T-shirt vert moulant et baskets. Je craquais pour ce modèle si sûr de lui. Le reflet d'un magazine de mode. J'appréciais sa vie malgré les paradis artificiels et la légèreté des rapports humains consommés sans tabous. Je trouvais même une certaine dignité dans le fait qu'il se perde pour mieux se retrouver.

Il me fallait faire de gros efforts pour mettre de côté mon attirance pour Terry. Je n'étais pas encore prêt. Et pourtant, tout me poussait vers elle. J'étais terrorisé, car une fois, par le passé, j'avais perdu une fille que j'aimais plus que moi-même.

Je sortis dans la rue animée pour oublier mon ange gardien.

La soirée était chaude.

Tout comme moi.

J'arrivai à l'adresse que Jérôme m'avait envoyée et composai le code.

L'ouverture des portes du paradis. Artificiel, lui aussi.

L'odeur de l'herbe envahissait déjà l'immeuble entier. Je lançai un dernier regard au gars qui se regardait dans le miroir de l'ascenseur.

Pas mal du tout.

La porte de mon ami était ouverte. Pour moi. Shirley m'accueillit dans une robe rose *flashy*, transparente.

— Salut, toi !

Elle prit ma tête entre ses mains et me roula une grosse pelle avant que je puisse la repousser. Connaissant désormais les coutumes de la tribu, je me laissai faire.

— Content de te voir, Shirley...

J'arrivais à peine à respirer.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis ravie de te voir. Entre ! Au fait, tu es tellement plus sexy avec ton nouveau look... Je n'en croyais pas mes yeux lorsque je t'ai aperçu de loin, à l'agence. Je pensais que tu avais embauché un nouveau.

— Tu me traques ?

— Et je finirai par t'avoir...

Certainement pas. C'est moi qui aurai le dernier mot.

Elle passa son bras autour de ma taille et m'entraîna à l'intérieur.

— Les gars, voici notre star : le DRH ! Regardez-moi ce canon !

Tout le monde applaudit. Shirley savait comment mener le *show*.

L'appartement était très chaleureux. Des murs où étaient suspendus des tableaux colorés, à l'étagère en bois de chêne

massif garnie de livres, aux canapés mauves, tout transpirait le *design*. Je n’y comprenais rien, mais tout collait parfaitement.

Plusieurs paires de chaussures gisaient dans l’entrée. J’enlevai les miennes et aperçus mes collègues affalés par terre, sur le tapis touffu à motifs psychédéliques.

Toujours cette musique. Ils n’en peuvent plus avec la techno ! Je déteste ça.

— Viens te mettre par ici, mec !

Gabriel me fit signe de m’asseoir à côté de lui et je profitai de son invitation, craignant les attaques de la féline.

Elle est déjà bien échaudée ce soir. Qui s’est-elle déjà tapée ?

Je saluai Marco, torse et pieds nus, accroupi sur la table basse. Jérôme, qui ne m’avait pas remarqué, était occupé à peloter la réceptionniste du mercredi, une Russe aux seins planétaires. Justine était aussi de la partie, parée d’un short rouge scandaleusement court et d’un débardeur qui affichait la moitié de ses seins. Elle me dévisageait tandis que Shirley lui parlait à voix basse.

— Salut à tous ! Je vous ai amené de la vodka.

— Merci, mec ! Tes bouteilles et toi serez toujours les bienvenus !

Gabriel me claqua l’épaule en signe de joie.

— Où est Patrick ?

Je ne voyais pas le maître des lieux.

Le jeune commercial cria à travers le couloir.

— J’arrive, Ian ! Je suis en train de t’attraper une bière.

Il arriva de la cuisine et me tendit une bouteille glacée.

— Bienvenue chez moi, Ian. Fais comme chez toi et ne fais rien que je ne ferais pas. Si ça te dit, je vais te montrer l’appart. C’est petit, mais j’en suis fier ! Tout mon maigre salaire y passe !

Cocon de débauche...

Je bus une gorgée à la bouteille.

— Merci... Oui, ça me dit que tu me fasses visiter ton chez toi, déclarai-je en tournant ma tête de chaque côté. Montre-moi où tu vis et je te dirai qui tu es, tu connais le dicton ?

Le jeune homme redressa la tête avec fierté.

— Ça vaut le détour ! commença-t-il en guise de réponse en me prenant par le bras. Tu as déjà vu le salon. Et là, à droite, voici la chambre à coucher. Attention, le style est différent.

La chambre donnait sur un petit couloir qui s'ouvrait sur la cuisine. Le jeune commercial poussa une porte noire qui cachait un décor sombre : un grand lit en fer forgé, des draps noirs, une énorme armoire d'angle couverte de miroirs et une large commode. Les tableaux à motifs noirs et les rideaux bordeaux rappelaient un je-ne-sais-quoi de vampirique.

— J'adore tes bougeoirs !

Plusieurs candélabres en fer forgé garnis de bougies rouges reposaient sur la commode.

— Ils m'ont été donnés par le gars qui a ouvert son musée des vampires, tu sais dans le vingtième arrondissement...

Je n'avais jamais entendu parler du type en question.

— Ah, je vois. T'es passionné par les vampires ?

— Que par les nobles vampires. Es-tu un noble vampire ? tonna-t-il d'une voix caverneuse.

— Je n'aime pas trop sucer...

C'était sorti tout seul.

Il faut que j'évite de lui tendre des perches.

— T'en sais rien, affirma-t-il en buvant une gorgée de sa bouteille.

La visite continua avec mon ami qui me mena dans la petite cuisine fonctionnelle qui donnait sur le boulevard. Puis il pointa son doigt vers une porte fermée, en face de la chambre.

— C'est ici la pièce que je préfère : la salle de bain. Tu la verras plus tard, parce qu'elle est un peu lugubre et je ne veux pas te donner le bourdon tout de suite. Je l'ai peinte toute en noir parce que je voulais créer un, comment dirais-je... un cercueil.

Le jeune homme baissa sa tête pour marquer l'importance de sa déclaration, puis il continua.

— Je médite tous les matins sur le trône royal, et surtout fais attention où tu mets la tête si tu as envie de vomir parce que je ne pardonnerai aucun écart. Je ne veux surtout pas qu'on salisse ma chapelle de méditation.

Il adoptait le ton de la plaisanterie. Mais j'étais convaincu qu'il ne pardonnerait aucun écart, étant trop fier de son appartement.

— Patrick, je ne comprends pas. Tu es fasciné par les vampires mais tu t'habilles super *flashy*. Tu devrais t'habiller en noir et porter des croix, des chaînes, enfin tout cet attirail gothique, tu vois ce que je veux dire ?

Il sourit et me dit d'une voix mystérieuse. Les bras croisés sur son torse.

— C'est pour mieux tromper l'ennemi.

Je riais, car j'appréciais vraiment son humour. Quand il ne cherchait pas à me mettre dans son lit, évidemment.

Nous retournâmes vers les autres. L'ambiance n'avait pas changé. Jérôme était toujours vautré sur la jeune Russe. Il aurait été plus décent qu'ils songent à s'isoler. D'un autre côté, personne ne faisait attention à eux. Comme d'habitude, tout cela semblait « normal » pour le monde de la pub. Pas de tabous ni de pudeur. Tout le monde continuait à s'en foutre.

Gabriel se leva en me passant un cône impressionnant.

— Tiens, rien que pour toi. Détends-toi de ta semaine.

Ils m'incitent tous à me détendre de ma semaine, de ma

ournée. Toutes les excuses sont bonnes pour fumer.

— Merci. Ça va me faire du bien.

Il me l'alluma et je rejetai la tête en arrière, dans l'attente des premiers relâchements, des premiers effets de la substance qui semblait particulièrement corsée.

C'est bon de ne plus se sentir.

Le jeune financier rejoignit Marco qui sniffait le paradis blanc sur l'une des tables basses. J'hésitai à me poster près de la fenêtre pour respirer un peu d'air frais, mais restai assis de peur que quelqu'un ne me voie en train de fumer depuis la rue. J'imaginai déjà la réaction de mes ex-collègues de la banque qui n'auraient pas hésité à en référer à mon ex-boss qui en serait mort de honte. Personne ne m'appréciait vraiment, à la banque.

— Ian, viens voir par ici.

Gabriel me fit un signe de main.

Je me levai lentement.

— Assieds-toi. Je vais te montrer un truc.

J'eus un moment d'hésitation puis finis par m'asseoir.

— Fais comme moi.

Il plaça son nez sur le stylet et aspira d'un coup la ligne de poudre. Il se pressa ensuite le nez et fit une grimace en me tendant l'engin.

— À toi.

Rien ne me semblait étrange dans ce que je m'apprêtais à faire. C'était juste la suite logique d'événements qui avaient commencé à s'enchaîner depuis mon premier jour à l'agence.

Je suivis l'exemple du financier et aspirai. Une grosse quinte de toux coupa court à mon élan.

La honte. Toujours la honte.

Marco me donna une tape sur l'épaule.

— C'est toujours comme ça, la première fois. Continue, tu

vas t'habituer.

Je pris le stylet et sniffai toute la ligne. Sans tousser cette fois.

— Les gars, c'est bizarre comme sensation quand ça passe dans le nez...

Pas d'odeur ni de sensation de dégoût.

Mes deux collègues pouffèrent de rire et Marco replongea dans sa besogne. Son nez avait déjà aspiré trois rails.

— Il faut que tu attendes un peu, car l'effet va se faire sentir dans une quinzaine de minutes. Tu vas décoller. Continue sur ta lancée et prends cette deuxième ligne.

C'était la première ligne de coke de ma vie, mon dépuçelage. Je ne voulais pas abuser, de peur de me sentir mal.

— Les gars, j'arrête. Peut-être plus tard. Je vais y aller calmement pour une première fois.

Le jeune rédacteur se releva. Un œil fermé et une grimace difforme sur son visage.

— Tu ne sais pas ce que tu te perds.

Je retournai m'asseoir sur le canapé en titubant. La tête me tournait. La substance pénétra dans les tréfonds de mon être et je l'accueillis avec appréhension. Puis, mon cœur s'accéléra d'un coup. J'avais chaud. Puis froid. Je ressentais la sensation d'être disproportionnellement grand. Tout à coup, les voix du groupe me semblèrent loin. J'entendais mon battement cardiaque et les pulsations de mon pouls. Mes tempes battaient comme un tambour. Une sensation nouvelle m'envahissait. J'étais plus grand, plus fort, plus... quelqu'un que je ne connaissais pas.

Je deviens fou ?

— Patrick, je vais aller sur le balcon... Je me sens tout bizarre.

Le jeune homme se leva.

— Je t’accompagne pour que tu ne te casses pas la figure.

— Oups, attention.

Je faillis marcher sur Jérôme qui continuait à peloter la jeune Russe. Patrick mit mon bras autour de ses épaules et m’aida à les enjamber. Toutes les excuses étaient bonnes pour me toucher.

Putain, ils ne peuvent pas aller baiser ailleurs ?

— Merci vieux, j’ai le cœur qui bat très vite. Il faut que j’aille respirer...

— On y arrive.

Il alluma la lumière de la cuisine et me posa sur la première chaise. Agressés, mes yeux se fermèrent.

Ah, le silence...

— Merci, Pat. Je te revaudrai ça.

Les mots sortirent spontanément. Ça voulait dire ce que ça voulait dire ?

Le brouhaha du salon s’était estompé. Mais pas celui de ma tête. Le Charlatan rebondissait dans les os de mon crâne et j’avais envie qu’une femme me rejoigne dans l’une des chambres car mon caleçon se soulevait sans vergogne.

Patrick alluma une cigarette et s’accouda à la rambarde de la fenêtre.

— T’as pas l’habitude, c’est tout. Le truc, c’est que tu vas t’habituer à la sensation et ça va te plaire. Et plus tu en prends et plus tu voudras en prendre. C’est un cercle vicieux.

Ça m’étonne. Je n’ai pas envie de me griller les neurones.

Je m’étais appuyé sur la balustrade de la fenêtre. La tête tombant dans le vide.

— T’en prends pas, toi ?

— De temps en temps, mais pas tout le temps. Je ne suis pas un créatif, je bosse directement avec les clients et je dois avoir l’air « sain ». Mais ce soir, je vais en prendre parce que c’est la

fête ! Puis je suis chez moi et si ça va pas, je n'aurai qu'à ramper jusqu'au lit.

Je me retournai pour le regarder en face, en riant.

— T'es un type bien, Patrick.

Il sourit en détournant la tête.

— Ça me flatte venant de toi.

Je commençais à désespérer. Emy voulait plus, Patrick voulait plus et... Terry aussi. Et moi, que pourrais-je donner en échange ?

Ma Terry, si tu me voyais dans cet état...

Je dus perdre connaissance car mon corps était allongé sur le lit de Patrick. La porte fermée. Quelqu'un avait allumé une bougie sur la commode et je n'y voyais presque rien. La chambre était spectrale et un frisson courait le long de mon épine dorsale.

Mais que s'est-il passé ? Je ne me souviens de rien. Ils doivent bien se payer ma tête, de l'autre côté.

Je croyais que c'était l'effet de l'herbe qui se faisait le plus ressentir car j'étais K-O. Mais je n'étais pas expert en la matière.

Ma montre affichait une heure trente-huit du matin. Le bruit dans le salon continuait et ma tête tambourinait au rythme des éclats de rire. J'étais dans le noir presque complet et la chaleur de la chambre me faisait suffoquer.

Patrick doit avoir de chouettes voisins pour qu'ils tolèrent tout ce vacarme.

J'avais une gaule d'enfer et j'espérais que l'une des filles vienne me rejoindre dans la chambre vampirique. Mon pénis ne pouvait pas s'en sortir seul.

Je me levai en m'appuyant sur une main et passai l'autre dans mes cheveux. J'étais en sueur et des gouttelettes de

transpiration s'étaient formées sur ma lèvre supérieure.

Il faut que je m'asperge le visage.

Je m'apprêtais à sauter au bas du lit lorsque la porte de la chambre s'ouvrit et se referma brusquement. Je ne savais pas qui était entré. Le visiteur ou la visiteuse ne fit aucun bruit et s'allongea lourdement à mes côtés. Sa respiration me laissait deviner que c'était un homme.

— C'est qui...? demandais-je, allongé sur le dos, sans oser bouger.

— T'inquiète pas, c'est moi, Jérôme...

Si, si, je m'inquiète.

— T'as aussi un coup de barre ?

Le mot choisi était inapproprié. Je l'aurais plutôt nommé malaise ou crainte, mais les souvenirs me faisaient défaut.

— C'est le moins qu'on puisse dire... Trop d'excès ce soir...

Il soupira et je l'entendis se soulever sur un bras. J'imaginai le pire.

— Toi, ça va ? T'as passé une autre initiation ce soir...

— Je n'ai pas l'habitude. J'ai trop bu et trop fumé.

— Ça nous le fait à tous, la première fois. Tu vas vite t'habituer.

Si tu le dis...

Je respirai profondément, sans oser esquisser le moindre geste. Quelques longues minutes s'écoulèrent, puis je perçus un mouvement brusque du côté de Jérôme. Et avant d'avoir eu le temps de répliquer, sa main commençait à caresser mon torse. Je n'avais pas été préparé à cela.

— Jérôme, je...

— Chut...

Il mit une main sur mes lèvres. Puis je sentis son souffle chargé d'alcool et sa bouche qui se plaqua sur la mienne. Les

poils de sa barbe naissante me chatouillaient le visage.

Mais qu'est-ce qu'il fait, là ?

J'essayais de résister de toutes mes forces pour garder la bouche fermée quand sa main glissa sur mon sexe en érection. J'étais mitigé. Entre le dégoût d'être touché par un homme et le désir puissant de m'en libérer, vite.

Profitant de la situation, sa langue se fit plus insistante et perça ma défense. Je subis le baiser violent et fougueux de mon collègue qui en profita pour s'allonger de tout son long sur moi. J'essayais de me débattre tout en répondant à son baiser. Mais ses muscles, plus puissants que les miens, me tenaient plaqué sur le dos. Sous l'emprise des drogues et de l'excitation, mon corps était paralysé.

Jérôme rugissait. Son pénis était dur comme une barre d'acier à travers son pantalon.

Il me laissa enfin respirer.

— Jérôme, s'il te plaît...

— Chut, tu vas aimer, laisse-toi faire.

Il me retira le T-shirt, sans efforts.

Je ne suis pas homo !

Sa bouche courait sur mon torse, me mordillait, léchait mes tétons. Je lâchai prise et tirai ses cheveux pour ramener sa bouche sur la mienne alors qu'il m'attrapait les bras pour les plaquer sur le lit. J'étais à sa merci et mon corps finit par s'offrir à ses caresses expertes.

Je n'aimais pas la sensation de domination qu'il exerçait sur moi et je soulevai la tête pour le lui faire comprendre. Il capta le message et libéra l'un de mes bras. Puis, il ouvrit ma braguette et me caressa dans le caleçon. Sa main allait et venait, d'une douceur inattendue. La poigne était plus puissante que celle d'une femme, mais plus connaisseuse. Il attendit que je sois proche de la jouissance pour se hisser sur les genoux et

ôter sa chemise. Ça ne dura que quelques courtes secondes avant qu'il ne glisse ses lèvres sur mon pénis et mon désir ne fit qu'augmenter. Je voulais qu'il me libère et qu'il me fasse jouir vite. Sa bouche engloutit mon engin, descendant et montant tandis qu'il caressait mes boules.

Je gémis plus fort et mon dos se cambra. Je n'en pouvais plus. Le plaisir m'envahit entièrement.

— Attends, ça va être mieux.

Je l'entendis enlever violemment sa ceinture avant qu'il ne prenne mes deux bras qu'il attachait au-dessus de ma tête, sur la barre en métal du lit. Je n'aimais pas ça, mais je continuais à lâcher prise pour jouir vite et supporter l'idée de baiser avec un homme. Puis, il arracha presque mon pantalon et mon caleçon pour continuer sa besogne.

Je ne pouvais ni voir, ni bouger, ma tête plaquée sur l'oreiller. Mais l'animal en moi galopait dans l'attente du plaisir final.

Mon collègue se dressa sur ses genoux et s'approcha de ma tête. Je me sentais perdu.

— C'est ton tour maintenant. Suce-moi.

Mais comment je vais faire ça, je ne l'ai jamais fait !

Je m'exécutais malgré mon inexpérience. J'avais du mal à bouger la tête qui restait plaquée sur l'oreiller.

Son pénis allait et venait profondément dans ma gorge. Une sensation étrange m'envahit. J'étais excité de ressentir son désir pour moi.

— Ne racle pas ma queue avec tes dents. Sois plus délicat.

Sois indulgent, c'est la première fois !

Je continuai à m'exécuter en essayant d'oublier que ma bouche était en train de sucer un homme. Ce n'était pas mon corps qui réagissait, mais celui d'un autre. Ce n'était pas mon corps qui en redemandait, mais le Charlatan dans ma tête.

Nous étions tous les deux très excités et proches de la libération lorsque Jérôme s'arrêta.

— Deux secondes...

Je l'entendis descendre du lit et ouvrir la commode de Patrick. Il fouilla les tiroirs dans le noir et sortit un objet.

Il doit sacrément bien connaître les affaires personnelles de Patrick pour savoir où sont les choses.

— Tu vas aimer, ne bouge pas.

Il me mit un T-shirt dans la bouche tandis que l'autre main s'abaissait avec l'objet du tiroir.

Le coup partit et je ressentis la morsure d'un cuir souple sur mon torse, une morsure sanglante. Je me cambrais sous la douleur, mais l'animal en moi aimait ça.

Mon tortionnaire continuait à me sucer et à me fouetter en alternance. La douleur était exquise et chaque cellule de mon corps s'éveillait à un plaisir nouveau.

Deuxième coup sur mon torse. Il attrapa le bout de mon gland avec ses dents et le tira légèrement vers le haut.

J'eus très mal. Un cri étouffé s'échappa à travers mon bâillon.

Troisième coup. Il recommença à me sucer violemment. Je le sentais au bord de l'extase.

Cinq coups en tout, entrecoupés de sa bouche avide de mon sexe. Il haletait, tel un animal affamé.

— Je vais te détacher maintenant, mais tu vas te tenir tranquille.

J'imagine le pire.

Je comptais bien obéir, car le Charlatan en demandait plus, guettant l'instant ultime.

Mes poignets endoloris furent dégagés et je pus enlever le bâillon de ma bouche. Ma respiration profonde trahissait mon envie.

— Reste calme.

Il me retourna sur le côté droit et je l’entendis cracher.

Probablement dans sa main, merde !

J’avais vu juste, car son pénis se plaqua entre mes fesses.

Quelle humiliation, je vais me faire enculer par un homme !

Les mots de Paul résonnèrent dans ma tête.

Profite, mec !

Jérôme s’introduisit délicatement en me tenant la tête d’une main et son sexe de l’autre. J’avais honte de la sensation ressentie car tous les vaisseaux de mon anus étaient d’une extrême sensibilité et j’éprouvais un plaisir infini. Je gémissais en accueillant la douleur.

Son mouvement s’accéléra, plus profond. J’allais jouir s’il continuait.

— Je viens, je viens, je viens...

Sa main sur mon pénis se crispa et je le sentis trembler comme une feuille. Un rugissement fauve s’échappa de sa gorge et il retomba lourdement sur le côté.

Et moi ?

Après quelques secondes qui me semblèrent durer une éternité, il devina mes pensées et me retourna sur le dos. Mon pénis était dressé comme la tour de Babel.

— Je ne vais pas te laisser comme ça, attends...

Je n’ai pas le choix, il faut que j’aille jusqu’au bout.

Je salivai sur ma main et retournai mon collègue violemment. À quatre pattes, avant de lui enfoncer mon engin dans le cul. Mon corps expérimentait le plaisir animal et j’en eus un frisson dans le dos.

— Vas-y fort.

Mes mains agrippèrent ses hanches et poussèrent de toutes leurs forces.

— Ahhh, ça fait mal !

Cherchait-il à ralentir ma charge ? Mais je continuais avec toute la force du condamné qui escalade des barbelés pour s'échapper.

Je rugissais à mon tour en entrechoquant mon bassin sur ses fesses musclées. Le mouvement continua encore et encore. J'aimais ça.

— Doucement !

Je n'entendais plus.

C'est beaucoup plus serré que le vagin d'une femme !

Je finis par hurler de plaisir lors de l'éjaculation. Mon corps entier se mit à frémir et mes bras s'élevèrent au ciel en une extase divine. Puis je retombai à quatre pattes, à ses côtés.

Jérôme travaillait depuis longtemps dans cette agence qui m'entubait. Il était en quelque sorte son leader. Je venais par conséquent d'enculer l'agence.

C'est un acte nécessaire que je viens d'accomplir.

Je respirais bruyamment en me laissant aller. La sueur sur mon corps s'était transformée en cascade. Jérôme se mit à rire, alors que j'avais besoin de silence pour intégrer cette nouvelle expérience. Ce plaisir infini qui me possédait. Peut-être se sentait-il tout aussi embarrassé que moi à ce moment.

— Ben dis donc, t'es plutôt doué, dit-il en tapant dans ses mains.

Je partis aussi dans un éclat de rire inhumain, démoniaque.

— J'étais sûr que tu allais aimer, reprit-il alors que je rougissais dans l'obscurité.

Sa main se posa sur mon torse et nous restâmes quelques secondes à reprendre nos esprits. J'avais vraiment besoin d'eau.

Il se leva soudainement et alluma la lumière pour se rhabiller. Le rêve fit place à la réalité. Son corps d'homme nu. Musclé et poilu, dressé devant moi.

— Je suis content d'avoir passé ce moment avec toi. J'ai été ton premier, n'est-ce pas ?

Patrick sera très déçu.

Une question m'effleurait l'esprit.

— Oui, c'est la première fois pour moi. Mais comment fais-tu ? Tu t'es tapé la réceptionniste. Puis moi. L'un après l'autre.

Il sourit en boutonnant sa braguette.

— Non, pas la réceptionniste. Je l'ai juste pelotée. Je ne baise pas en public.

Je laissai retomber ma main bruyamment sur mon torse.

— Tu me rassures, car je commençais à me demander si je n'avais pas atterri dans une sorte de Purgatoire de Dante.

— On ne couche généralement pas en public, sauf si on est trop bourrés. De toute façon, chacun vit sa vie ; et tout le monde s'en fout.

Une autre question me taraudait et je me lançai, car l'intimité que nous avions partagée me laissait le droit de lui poser des questions délicates. Je posai ma tête sur un coude.

— Jérôme ?

Il avait fini de s'habiller.

— Quoi ?

— Je fais partie de la famille aujourd'hui ?

Il sourit de manière vicieuse.

— Et comment ! Bienvenue à l'agence !

J'ai vendu mon âme au diable. Je suis pris au piège par le système. Et j'aime ça.

— Vous baisez tous entre vous ?

— Pas tous. Il y a des gens pudiques à l'agence.

Je plissai le front.

— Pudiques ? Qui par exemple ? Il ne me semble pas avoir rencontré de gens pudiques.

Je pensais connaître déjà une réponse. Pourvu qu'elle soit

juste !

— Terry, par exemple.

Son visage, son expression d'ange... Je me levai pour me rhabiller.

— Jérôme, s'il te plaît, ne dis rien à Terry.

— Quoi ?

Il s'arrêta pour me fixer de manière perplexe.

— Tout ça. Ce qu'il vient de se passer.

Il sourit encore.

— Quoi, elle te plaît cette sainte nitouche ?

— Je ne sais pas...

Je fronçai les sourcils.

— T'en fais pas, ce qui se passe pendant nos soirées ne regarde que nous. On est tous des adultes. Ça ne se saura pas.

Je battis des cils en souriant.

— Merci.

Il me fit un signe tandis que j'enfilais mon pantalon. La baise violente m'avait entièrement réveillé.

— On y retourne ?

Il allait ouvrir la porte de la chambre.

— Attends. J'ai une autre question...

Il s'arrêta à nouveau.

— Encore ?

Il fallait que je sache.

— Pourquoi t'as couché avec moi ?

Il prit un air pensif en s'appuyant sur la poignée.

— Pour être honnête, la première fois que je t'ai parlé, tu m'as tenu tête malgré tes airs timides. Ça m'a impressionné et je t'ai pris pour un merdeux de banquier arrogant. J'avais juste envie de te dominer.

Je savais qu'ils se payaient ma tête.

— C'est tout ? Juste pour te venger de ma timidité ?

Il éclata de rire.

— Non, aussi parce que t'es bien gaulé. Tu le sais, non ? Toutes les femmes te bouffent des yeux. Surtout avec ce nouveau look. Fais attention à ton cul à l'avenir.

Il désignait mes attributs.

Je ne veux pas le donner si facilement, comme ce soir.

— Viens, on va continuer à faire la fête à côté.

Sa proposition était alléchante. Mais quelque chose en moi tirait une sonnette d'alarme.

— Je crois que je vais rentrer gentiment. J'en ai trop vu pour ce soir.

Il ouvrit la porte.

— Un dernier pétard pour la route, alors ?

— Volontiers.

Un dernier sourire malicieux.

— J'y vais. Ramène ton cul au salon si tu ne veux pas que je vienne te chercher à coups de fouet.

Et il sortit en riant.

Je boutonnai mon pantalon et mis les draps en ordre. Mon rapport avec Jérôme avait été modifié à jamais. Une forme de complicité s'était établie entre nous et je me promis de ne jamais en tirer profit.

Lorsque je sortis, tout le monde était bien ivre et personne ne fit attention à moi. Sauf Patrick, qui vint à ma rencontre, les yeux injectés de sang.

— Ian... J'ai entendu... Tu n'as pas besoin de te justifier.

Je sentais bien la peine qu'il éprouvait. Mais je n'avais rien provoqué et ma seule excuse était l'état de défonce dans lequel je me trouvais.

— Pardon, Patrick. Je ne voulais pas te blesser. J'ai été pris par surprise...

C'est le cas de le dire.

J'acceptai le joint qu'il me tendait.

— Peut-être que ça sera toi, le prochain, déclara le Charlatan à travers ma bouche.

Mais je n'arrête pas de penser à Terry. C'est elle que je veux.

Je fumai mon dernier pétard de la soirée et lançai un au revoir à mes collègues vautrés dans le salon.

Au revoir, le Purgatoire de Dante. À bientôt.

Cinq heures cinquante-quatre. J'étais enfin dans mon lit, avec un mal de cul carabiné.

J'avais apprécié la soirée. Ma première fois avec Jérôme. J'avais aimé qu'il m'attache les mains et qu'il me fasse mal. J'avais aimé lui faire mal. Et j'avais aimé la puissance animale avec laquelle j'avais joui. La culpabilité était un concept qui ne faisait plus partie de moi. Le Charlatan m'avait eu à l'usure.

Mes vieux démons refont surface.

Puis, je pensai à Terry. Je n'avais rien ressenti de semblable depuis la mort d'Helen.

Soumettre sa pureté... Non, jamais !

J'avais choisi un mode de vie particulier lorsque je m'enivrais des interdits. Je souris en m'imaginant faire un bras d'honneur à l'éducation ultra catho inculquée par ma mère.

Et puis, je ne pense plus à Helen...

Les sensations fortes apportées par les drogues et le sexe violent me poussaient vers des limites que je ne pourrais jamais atteindre en restant sobre. Je jouais un rôle qui n'était pas le mien mais ça me plaisait.

Mon cœur battait à tout rompre. Une énergie débordante, inconnue jusqu'alors, me possédait. Je dormis très peu. D'un sommeil saccadé, sans rêves. Jusqu'à ce que la sonnette de la porte se mit à retentir de manière répétée. J'ouvris les yeux

brusquement.

Merde, Paul !

Il était douze heures trente et mon ami tambourinait à la porte. Je bondis hors du lit et attrapai un caleçon.

Qu'est-ce que j'ai mal au cul !

J'ouvris la porte et faillis me la prendre dans la figure.

— Merde, vieux ! Ça fait dix minutes que je sonne ! Tu m'as oublié ou quoi ? Je suis super énervé. Tu ne donnes pas de nouvelles. Tu me fais poirotter... T'as oublié ton vieux pote depuis que tu travailles pour cette agence !

Il gesticulait à l'italienne quand il était énervé. J'avais trop mal à la tête pour regarder mon géant d'ami dans les yeux.

Et qu'est-ce que j'ai mal au cul !

— Excuse-moi, Paul. Entre. J'étais en train de dormir.

Il me secoua l'épaule.

— Oh dis donc, t'en fais une tête. T'as fichu quoi hier soir ?

Je massais mes tempes douloureuses.

— Rien de spécial. J'étais avec des collègues. Une petite fête, rien de bien méchant.

Il me donna une claque dans le dos qui me réveilla en sursaut.

— Tu ne réponds pas à mes messages. Je commençais à croire que tu boudais. Tu n'es pas énervé contre moi, dis ?

Je n'étais pas d'humeur à me justifier.

— Non ce n'est pas ça. Je travaille beaucoup, tout simplement. Ce n'est pas contre toi.

Son expression se radoucit et il cessa de gesticuler.

C'est bon, il s'est calmé.

— Apparemment, tu as des choses à raconter à ton vieil ami.

Il sortit une bière du frigo. Paul connaissait les moindres recoins de mon appartement.

— T'en veux une ? Tout compte fait il ne vaut mieux pas,

quoique ça te ferait du bien. Tu sais ce que j'en pense. Il n'y a que la bonne vieille méthode russe qui marche dans les cas « grosse gueule de bois ». Et dans ton cas, si je me fie à ta tête, tu as dû prendre une sacrée cuite hier soir !

— J'ai tout simplement trop abusé.

Plus que ça même.

— O.K., reçu cinq sur cinq, j'ai compris ! Je m'occupe de la pizza tandis que tu vas me passer un T-shirt. Après on s'installe au salon et je veux que tu me racontes tout !

Mes jambes ne me portaient plus et je dus m'appuyer contre le mur.

— Merci, je vais faire vite.

Paul a toujours la même classe naturelle. Même avec ses jeans troués du dimanche.

Je le retrouvai dans le salon. Les pieds croisés sur la table basse, à siroter sa bouteille.

— Je t'écoute. Je suis ton meilleur ami et je veux tout savoir. Qu'est-ce que tu as fichu pour te retrouver dans un état pareil ? Je sens que ça va me plaire.

Je m'allongeai par terre de peur de hurler de douleur si je m'asseyais. La tête rejetée sur un coussin du canapé.

— Tout va bien. Je ne t'ai pas appelé car le travail à l'agence me demande beaucoup d'énergie. Il faut que je fasse mes preuves. Tu sais bien ce que c'est. Je suis vraiment sous stress, voilà l'explication et je t'interdis de te faire des films.

Je fermai les yeux et respirai profondément.

— Mis à part ça ? Comment ils sont tes collègues ?

Je pensai à la bande de joyeux lurons. Les gentils ours en peluche affalés par terre avec un pétard au bec, se pelotant les uns les autres spontanément, naturellement, à l'écoute des envies d'autrui.

— Super sympas, mais délurés au possible.

— C'est-à-dire ?

— Le genre agence de pub. Ils sont extravertis, *fashion*. Un peu comme toi.

— Quoi, comme moi ?

Il adopta un ton légèrement vexé.

— Ne le prends pas mal. Le genre beau gosse qui a toutes les femmes qu'il veut. Bien habillé, qui aime faire la fête. C'est ce que j'entendais.

Paul prit un air intéressé.

— En résumé, tout ce que tu détestes et que tu n'es pas. Monsieur « je ne rentrerai pas dans le moule de la société », « je hais la consommation », « on se fait entuber par le système » c'est bien ça ? C'est ce que tu essaies de me dire ?

Je me grattai le front, déstabilisé.

— Pas vraiment. Je ne sais pas... Je me sens bien avec eux. Je m'en fiche qu'ils soient *fashion* ou pas. C'est des gens sympas, voilà tout.

Il décroisa rapidement les jambes.

— Vous avez fait quoi, hier soir ?

Je ne voulais pas lui donner tous les détails. Surtout à propos de mon dépucelage anal.

— Tu sais les trucs habituels que tu fais... drogues, filles et tout le toutim.

Je dus rougir sous l'effet de mes aveux car Paul ébaucha un large sourire.

— Es-tu en train de me dire que le garçon propre et en ordre que tu es, blindé de valeurs contre la société de consommation blablabla... a touché aux drogues, aux filles, aux interdits et aux tabous ? Je reprends tes mots. Tu prends et tu jettes. Tu vis la vie *fast food* que tu exècras tant. C'est ça ?

Je le regardai bien en face.

— Oui... Mais je ne dirais pas ça de cette façon. Je dis juste

que je fais des expériences.

Je ne m'attache à rien, alors pourquoi je souffre quand je pense à Terry ?

Son rire fut tellement tonitruant qu'il éclata telle la foudre dans ma tête. C'était le rire propre à Paul.

— Paul, ne te fous pas de moi...

— Je ne me fous pas de toi. Je suis juste surpris. En bien, c'est sûr ! Tu suis mes traces ! T'en as baisées combien hier soir ?

— Juste une...

Au fait, c'était un...

— C'est un bon début ! Ça fait un mois que t'es là-bas, donc une gonzesse par mois, c'est plutôt une bonne moyenne ! Mais bon, fais quand même gaffe avec tes collègues. Ce n'est pas très professionnel de se taper des femmes sur ton lieu de travail. Mais qu'est-ce que j'suis content pour toi ! Bienvenue dans le monde réel, mon vieux ! Tu vas pouvoir te dérider un peu.

J'entendais la voix de mon père à travers la bouche de Paul. D'après ce que je savais, il ne se droguait pas, mais il ne se privait pas du reste.

Je me levai pour m'asseoir à côté de lui. Son rire m'avait définitivement réveillé.

— Et puis... J'ai rencontré une fille.

— Celle que t'as baisée ?

— Non, et il ne faut pas qu'elle sache, sinon ça va foirer...

C'est le genre Helen.

Paul se laissa retomber sur le canapé.

— Ah, je vois. T'as toujours pas fait le deuil.

— Si, ça va mieux... Je ne veux pas remettre le sujet sur le tapis.

Il recommençait à gesticuler.

— Ian, ça fait cinq ans, arrête avec ça. Ce n'était pas ta faute. Je ne sais pas comment il faut te le faire comprendre.

— Oui, je sais, mais je ne veux pas en parler.

— À chaque fois, c'est pareil. Bon, évitons le sujet. Je ne veux pas m'énerver avec toutes ces bonnes nouvelles. Raconte-moi plutôt ta partie de jambes en l'air.

Les larmes me montaient aux yeux lorsque je me remémorais l'accident d'Helen. Je me levai et allai fouiller dans mon pantalon de la veille.

— Tu fumes, maintenant ? Depuis quand ?

— Je ne veux pas en parler. Eh oui, je fume. Ça va de mieux en mieux dans ma tête, tu comprends ? Mais il me faut encore du temps...

Paul soupira.

— Oui, d'accord. Mais je ne veux pas que tu fasses de conneries à cause de ce qui est arrivé. C'est du passé tout ça.

Je ravalai mes larmes.

— Je sais et j'y pensais tous les jours avant de commencer à l'agence. J'aimerais juste vivre normalement. Je fais ce que je peux.

Mon ami se leva et alluma aussi une cigarette.

— Excuse pour ma réaction. C'est juste que je suis triste pour toi et que je ne veux pas que tu t'enfonces à cause de cette histoire qui est censée avoir été digérée depuis longtemps. Tu en as fait du chemin depuis. Regarde-toi !

Je tirai nerveusement sur ma cigarette.

— Tu es mon ami Paul, et je te promets que je suis en train de changer. Je sais que je peux y arriver.

— Alors continue à profiter de la vie comme tu as commencé à le faire. Profite de la société et de ce qu'elle t'apporte. Paillettes, étourdissements, filles, fric... Bref, comme tout le monde.

Tout le monde...

— C'est juste que je ne veux plus subir ma vie. J'en ai marre de passer pour le dindon de la farce. Le type sérieux, coincé, qu'on ne prend pas au sérieux. J'ai juste envie d'un peu de reconnaissance.

Paul arborait un grand sourire.

— Laisse-toi enfin aller à tes pulsions et arrête de toujours vouloir les contrôler. T'es un mec génial. Je te connais depuis une vie. Laisse-toi aller, tu le mérites plus que personne !

Il a tout à fait raison. Je vais m'affranchir.

— Je vais faire un effort. Et laisser le temps au temps pour le reste.

J'ai de toute façon déjà basculé de l'autre côté de la barrière.

Chapitre 7

Retour à l'agence. J'osai descendre au coin cuisine pour y affronter tous les regards.

Je dois m'approprier l'espace, puis les gens.

Les employés matinaux mangeaient leur croissant sur les canapés, devant les salles de conférence. L'agence semblait vide à l'étage et il fallait attendre au moins dix heures trente tapantes pour les avoir tous réunis. Emy ne voulait pas que je fasse de remarques sur leurs arrivées tardives. Soit.

C'est vraiment comme à la maison. Le merveilleux pays des gentils oursons en peluche.

Du coin de l'œil, j'aperçus Jérôme et Shirley qui descendaient. Absorbés par une discussion matinale agréable, ils riaient discrètement. Jérôme avait les yeux explosés et le teint pâle. Shirley était fidèle à elle-même, fraîche et reposée, maquillée et pomponnée comme à chaque instant de sa vie. Ils me firent un signe de main pour me souhaiter le bonjour. La féline se para de son plus beau sourire et je sentis une gêne me monter aux joues.

Et puis zut ! Pourquoi je devrais me sentir mal à l'aise ? Ils font bien pire, eux.

La machine à café était en route. J'avais besoin d'une dose bien corsée. Puis d'une cigarette. Encore des nouveautés. Le café-clope du matin pour alléger le souvenir des déboires du week-end.

— Bonjour, toi !

La voix me fit sursauter et je relevai la tête brusquement.

Terry.

Très sexy, sa petite robe beige. Et ses cheveux dorés... Elle a l'air d'une maîtresse d'école avec ses grosses lunettes de vue. Je vais recommencer à bander.

Le Charlatan se fichait de l'heure matinale.

La jeune femme me dévisageait avec amusement. Je portais des jeans délavés, un T-shirt bleu et des Converse. Une autre nouveauté pour moi. Je n'avais jamais mis de vêtements de marque auparavant. Mes cheveux noirs froissés retombaient un peu de tous les côtés et je n'avais plus mes lunettes sur le nez. Le bleu de mes yeux se confondait avec le ciel matinal.

J'étais content de la voir.

— Bonjour, Terry. Comment ça va ? Tu as passé un bon week-end ?

Elle mit ses mains derrière le dos, signe d'embarras. Chaque preuve de sa gêne me faisait craquer, me mettait dans des états seconds.

— C'était super ! Shopping entre filles et verres de vins sur les terrasses. Je me suis couchée bien tard ces deux derniers jours. Tu aurais dû venir, j'ai parlé de toi à ma sœur.

Tu te coucheras bien tard aussi, quand tu seras dans mon lit.

Elle en avait parlé à sa sœur. On se rapprochait du « point de non retour ». On basculerait bientôt ?

— Et que lui as-tu dit ?

L'ancien Ian aurait rougi. Le nouveau Ian se délectait de son assurance.

— Je lui ai dit que le nouveau DRH venait de commencer et qu'il était plutôt sympa.

— C'est tout ? Je pensais que tu lui aurais dit que j'étais drôle, sexy... Bref, tout ce qui flatte un ego masculin.

Elle sourit.

— Mais je n'ai rien dit de négatif et elle m'a confirmé que tu aurais dû venir. J'aurais voulu te voir ce week-end.

Et moi donc...

— La prochaine fois, peut-être.

Les premiers bruits de pas commencèrent à résonner dans les escaliers. Ma belle tourna la tête de côté, le regard déçu. Je sentais bien qu'elle aurait préféré se retrouver seule avec moi, mais les employés commençaient à affluer. Tout le monde désirait son café. Celui du lundi matin avait une saveur spéciale.

— Et ton week-end à toi? Tout s'est bien passé avec tes amis ?

Une appréhension sonnait dans sa voix.

Je n'ai fait que penser à toi. J'avais envie de toi.

— Tout s'est bien passé. J'ai bien ri, beaucoup dormi et... bien bu. Mais je suis rentré comme un grand. Sinon, il aurait fallu que je t'appelle. Tu serais venue me chercher ?

Elle sourit.

— Tu aurais pu. Tu sais que ça ne me dérange pas.

Si je t'avais appelée, tu te serais retrouvée directement dans mon lit.

— Mais je n'étais pas si ivre. Je sais me contrôler quand je dois. Et comme tu n'étais pas là, il fallait que je fasse attention, qui aurait veillé sur moi, sinon ?

Ce n'est pas vrai, je n'ai pas été sage du tout. Je me suis déchiré la tête et le trou du cul.

Jérôme et Shirley passèrent devant nous pour remonter à l'étage. La féline tourna la tête dans notre direction, m'interrogeant furieusement du regard. Jérôme hocha la tête en signe de désapprobation. Il n'aimait pas Terry. Trop coincée. Leur avis m'importait peu. Jérôme m'avait promis qu'elle ne saurait rien de mes débordements et j'avais confiance en lui sur

ce point, puisque j'avais assez de preuves pour le mettre sous pression si jamais il me trahissait. Et je savais par Paul que les compagnons de débauche se soutenaient. Le code d'honneur des débauchés s'appliquait aussi bien pour moi.

Mon ange gardien ne les remarqua pas. Trop occupée à me dévorer des yeux. J'aimais ça.

— Ian, on essaiera de se voir le week-end prochain ? Si ça te dit, bien sûr.

Elle osait se jeter à l'eau.

— C'est encore loin. Peut-être qu'on se verra avant, car ça va dépendre de la masse de travail que j'aurai à abattre cette semaine. Mais je te promets que si j'ai le temps, on ira manger ensemble un de ces soirs. Et cette fois, tu pourras choisir l'endroit.

Et tu pourras aussi coucher avec moi...

Le Charlatan restait en alerte.

Je ne voulais pas brûler les étapes et certainement pas lui promettre ce que je ne pourrais encore lui céder. Pour l'instant, je ressentais juste le besoin d'expérimenter des modes différents, interdits. D'un côté, je désirais passer mon temps avec elle. Et de l'autre, j'avais besoin d'air. Mais je me refusais à la perdre. Et si quelqu'un lui révélait ce qui se déroulait réellement durant nos soirées, elle ne me le pardonnerait pas. Et je ne me le pardonnerais pas. Je risquais de tout perdre, mais je ne pouvais pourtant pas m'en empêcher. J'étais comme possédé.

— D'accord, j'attends que tu me fasses signe. Tu ne m'oublieras pas ?

Jamais, jamais, jamais.

— Non, je ne t'oublierai pas.

Elle rougit.

Qu'est-ce qu'elle m'excite quand elle rougit ! Et avec ces

lunettes de maîtresse d'école, l'excitation est insoutenable.

— À plus tard, belle blonde.

Elle sourit.

— Oui, à plus tard.

Mon cœur battait la chamade. Les premiers pas dans une relation sont excitants. On se cherche, puis on se trouve. Ou pas. Je ne savais plus ce que je voulais.

Les escaliers me paraissaient interminables. Je n'avais pas eu assez de temps pour digérer mes « initiations » et ne savais pas comment me comporter vis-à-vis de Jérôme.

Ça doit être les effets de tout ce que j'ai avalé ce week-end. Ma tête n'y est plus.

Mais je me sentais en forme. La fatigue avait fui mon nouveau corps et j'étais prêt à attaquer cette nouvelle semaine. Me plonger dans la paperasse et me retrouver seul avec moi-même seraient les priorités de la journée.

Je montais les escaliers en dégustant quelques gorgées de café brûlant lorsque j'aperçus une ombre accoudée à la rampe. Shirley était postée sur la dernière marche et feuilletait nerveusement un magazine.

Je ne peux pas l'esquiver, merde !

— Eh, *playboy*.

Je pensais fortement que c'était moi qu'elle attendait.

— Bonjour, Shirley. Tu es bien matinale, ce matin. Tu es tombée du lit ?

Je la chambrais, n'ayant pas apprécié son air interrogateur lorsque je parlais à ma douce.

— Arrête de te payer ma tête ! Je t'ai vu parler à Terry tout à l'heure.

Je croisais les bras.

— Et alors ? Les employés ont le droit de venir me voir pour des questions professionnelles. En quoi ça te concerne ?

Je préférerais donner une explication liée à une problématique générale pour ne pas éveiller de soupçons.

Elle prit un air menaçant.

— J'ai vu comment elle te regardait. Et toi aussi. Votre conversation n'avait rien de professionnel. Terry est une fille bien. Ne joue pas avec elle.

Sa déclaration me surprit.

— Je ne t'ai jamais vu traîner avec elle. De quoi tu te mêles ?

J'ai envie de gifler la peinture qui lui sert de visage !

Elle pointa son doigt sur moi. J'avais peur qu'elle ne fasse éclater un scandale.

— Ce n'est pas parce qu'elle ne partage pas mes points de vue et mes loisirs que je ne la connais pas. Et je commence à te connaître, toi aussi. Reste loin d'elle ou tu auras affaire à moi !

Je souris, sûr de moi.

— Je ne lui veux aucun mal et je...

Elle me coupa.

— Tu parles. Tu essayes de la fourrer dans ton lit !

Elle monta d'un ton. J'avais peur que quelqu'un n'écoute la conversation et tournai la tête des deux côtés.

— Je ne veux pas que tu fasses un scandale en pleine agence. Si tu veux en parler, viens dans mon bureau et on parlera tranquillement.

Elleigna des yeux en baissant d'un ton.

— Je veux en parler maintenant. Je n'ai pas le temps de venir dans ton bureau.

— Soit. Alors adopte un ton un peu plus conciliant parce que j'ai de la peine avec les gens agressifs tôt le matin.

Elle jeta aussi un regard autour de nous. L'étage était encore vide.

— Je te répète que je veux que tu restes loin de Terry. Ne

t'approche pas d'elle. Tu vas la blesser. Il y a assez de jeunes femmes ou de jeunes hommes dans l'agence sur qui tu pourras assouvir tes envies lubriques.

Je commençais à perdre patience.

— Je ne veux pas la mettre dans mon lit, qu'est-ce que tu racontes ? T'as pété un plomb ? Peut-être qu'elle me plaît vraiment à la fin. Tu ne t'es pas posé la question ? Tu es peut-être jalouse ?

Son air était vraiment menaçant et elle devait se contenir pour ne pas hurler.

— Tu n'es pas pour elle ! C'est vraiment quelqu'un de bien. Si tu touches à l'un de ses cheveux, je te jure que...

Je pris un air de défi. Il fallait que je trouve un moyen de couper court à la discussion en lui montrant que ses menaces ne me touchaient pas.

— Que quoi ? Que tu vas me sucer ?

J'écarquillai les yeux, le sourire aux lèvres. J'avais pris un risque.

Sa réaction était prévisible et faillit m'exploser à la figure. La féline respira pour se retenir car nous étions tout de même dans un cadre professionnel.

— Tu vois, quand t'es arrivé, ton petit air introverti m'as excitée. C'était un *challenge* pour moi d'initier le jeune puceau, mais tu n'es qu'un manipulateur au fond. Tu ne vaux pas mieux que les autres !

Quels autres ?

Connaissant un peu l'environnement, je me doutais qu'elle parlait des membres de la direction. Ceux qui « en pensaient » et qui décidaient tout de travers.

Je levai les bras pour marquer mon innocence.

— Oh, oh, oh, attends. Je ne suis pas un jeune puceau ! Mais qui es-tu pour me juger à la fin ? Tu ne me connais pas. Tu ne

connais pas ma vie. Mêle-toi de ce qui te regarde et laisse-moi tranquille. Ce n'est pas toi qui épouses des vieux riches et qui les plumes ? C'était quoi, il y a quelques semaines, ton troisième ou quatrième divorce ?

Elle se rapprocha de moi, le doigt levé, prête à bondir.

— Je t'interdis de m'insulter. Et reste loin de Terry ! C'est le conseil que je te donne.

Je me sentais réellement menacé car la féline n'avait pas l'air de prendre l'affaire à la légère. J'entendis des pas qui s'engageaient dans l'escalier et pris un air désapprobateur. L'air du DRH qui fait la morale à une employée.

Shirley jeta brutalement le magazine ouvert sur une chaise. Elle me lança un regard noir et hocha la tête avant de tourner les talons.

Je lui attrapai le bras.

— Shirley. Vraiment, crois-moi, je ne lui veux pas de mal. J'aime beaucoup Terry et... Je te promets que je la respecterai.

Elle se retourna violemment.

— T'as intérêt ou je lui parlerai de tout ce que tu t'envoies et de qui tu t'envoies quand t'es avec nous ! Laisse-moi maintenant, j'ai du boulot !

Elle me planta, là, désemparé.

J'avais peur que la féline ne parle à mon ange gardien. Il fallait que je sois plus discret à l'avenir. Tant que je ne savais pas encore ce que je voulais réellement.

De toute façon, ces gars se racontent tout. Ça se saura un jour ou l'autre. Je joue avec le feu.

Les menaces s'enchaînaient. Chacune avec sa saveur désagréable mais prête à être exécutée. D'abord Jérôme. Puis Emy. Et maintenant Shirley. Ses mises en garde ne cessaient de

me tourmenter. Et pourtant, elle avait raison. Tout me poussait vers Terry mais il me fallait rester professionnel. Un scandale pourrait nuire à ma réputation de cadre car la féline me détruirait professionnellement. Et qui serait assez courageux pour me protéger ? La mafia de l'agence semblait aussi liée que les doigts d'une même main.

Je gardai la tête baissée, en retournant à mon bureau. Puis me saoulai de travail pour oublier ma conversation avec Shirley. Et tout le reste. Ça fonctionnait. Je me sentais déjà plus détaché.

Vers quinze heures, des pas résonnèrent à l'entrée de ma grotte.

J'ai vraiment envie de ne parler à personne.

— Bonjour, Ian. Je te dérange ? Je peux entrer ?

C'était Mathilde. Une jeune stagiaire en direction artistique. Jolie. Blonde aux yeux verts. Petite, le corps menu.

Je me levai pour l'accueillir.

— Non, non. Entre... Mathilde, c'est ça ? Excuse-moi je n'ai pas encore retenu tous vos noms.

Elle hocha la tête.

— Oui, c'est ça.

— Assieds-toi. J'ai un peu de temps devant moi. Que puis-je faire pour toi ?

Je lui désignai le canapé et pris place en face d'elle.

— Tu sais que je termine mon stage ce vendredi ?

Je ne m'en souvenais pas. Faute professionnelle. Ma tête était pleine.

— Oui, je sais... Tu voulais me parler des papiers de sortie à remplir ?

— Précisément. Puis de ma lettre de référence, car je pars aux États-Unis la semaine prochaine. J'ai trouvé une autre place de stagiaire dans une grande agence, mais j'aimerais que

tout soit en ordre avant de quitter le territoire.

— Pas de soucis, je vais préparer le nécessaire et t’enverrai les documents par la Poste cette semaine. Ça marche pour toi ?

— Oui, merci, c’est vraiment sympa de ta part.

— Mais c’est normal. C’est mon boulot.

— Et aussi...

Elle marqua une pause.

— Vendredi soir, on va se réunir avec quelques personnes de l’agence pour fêter mon départ. Ça te dirait de venir ?

Ça y est, ça recommence. Il y a toujours une fête qui sort de nulle part.

— Tu as invité l’agence entière ?

Je pensais à cette punaise de Shirley.

— Non, pas tout le monde. On va se voir chez Jérôme, car il m’a gentiment proposé de mettre son appartement à disposition. J’ai aussi invité quelques amis hors agence. Ça te dit, alors ? Tout à l’heure, je vais envoyer un e-mail aux personnes concernées avec l’adresse et l’heure.

Jérôme. Toujours dévoué à la bonne cause.

Je fis mine de réfléchir.

— Oui, pourquoi pas ? Il faut que je regarde mon agenda. Je t’enverrai un e-mail pour te tenir au courant.

— D’accord, ça roule pour moi.

Elle frotta ses paumes sur son jeans et se leva.

— J’attends ta réponse alors. À plus tard.

— Oui... À plus tard.

Je pris ma tête entre mes mains lorsque je fus certain qu’elle était partie.

Peut-être qu’il y aura Terry.

Les menaces de Shirley n’arrêtaient pas de me tourmenter.

Si elle parle à Terry, je suis perdu... Pourquoi je n’arrive pas à me décider ?

Je trouvai refuge dans le travail et scrutai de temps en temps les e-mails, attendant des nouvelles d'Emy, qui persistait dans son silence. Mais c'était tout de même un bon point car j'avais une paix royale.

L'invitation de Mathilde arriva un peu plus tard.

Merde ! Terry et Shirley sont dans les destinataires !

Il fallait que je me tienne à carreau si Terry était présente. Cette idée me déplut car les paradis artificiels allaient circuler à flot. Comment allais-je pouvoir y résister ?

Un autre e-mail me parvint.

De: Terry McKeen

À: Ian Riley

Lundi 9 juillet 2012, 16:47

Objet : Mathilde

« Hello, Ian. Tu y vas vendredi ? »

De: Ian Riley

À: Terry McKeen

Lundi 9 juillet 2012, 16:50

Objet : Re : Mathilde

« Oui. J'ai cru comprendre que c'était important pour Mathilde. Tu y seras ? »

De : Terry McKeen

À: Ian Riley

Lundi 9 juillet 2012, 16:53

Objet : Re : Re : Mathilde

« Non, je ne pense pas. Je sais comment se termine ce genre de soirée... »

Il faut que je sache si elle s'en doute.

De: Ian Riley
À: Terry McKeen
Lund 9 juillet 2012, 16:56
Objet : Re : Re : Re : Mathilde
« Comment... ? »

De : Terry McKeen
À: Ian Riley
Lund 9 juillet 2012, 16:58
Objet : Re : Re : Re : Re : Mathilde
« Tu le sais... »

Mon rythme cardiaque s'était accéléré. Je ne pouvais pas répondre à cet e-mail. Mais comment esquiver ?

De : Ian Riley
À: Terry McKeen
Lundi 9 juillet 2012, 17:00
Objet : Re : Re : Re : Re : Re : Mathilde
« Ça dépend des gens... »

J'attendis sa réponse. En vain. Et me rejetai sur le dossier de la chaise. Les deux mains sur la tête, en imaginant le pire.

Elle doit savoir...

Je lui avais promis de la contacter durant la semaine. Mais je n'en fis rien, en proie à la culpabilité.

Le vendredi arriva bien plus vite que prévu.

De: Jérôme Dicker
Vendredi 13 juillet 2012, 10:02

« Salut, Ian. Je suis en rendez-vous à l'extérieur toute la journée. Je te vois ce soir chez moi ? »

Tu parles, il doit être en train de cuver d'hier soir... Je commence à connaître leurs excuses de rendez-vous à l'extérieur. Emy est maître en la matière.

De: Ian Riley
Vendredi 13 juillet 2012, 10:04
« Salut, Jérôme. Oui, j'y serai. »

De: Jérôme Dicker
Vendredi 13 juillet 2012, 10:09
« Bien, alors à ce soir... Prépare-toi, ça va être grand ! »

*Que pourrais-je voir de plus que je n'aie pas encore vu ?
Qu'est-ce qu'ils vont encore me faire avaler ?*

J'avais réussi à esquiver les oursons durant toute la semaine, remplissant mes journées de réunions qui n'avaient pas lieu d'être. D'abord avec les responsables financiers qui dénigraient mon travail. La finance, toujours en compétition avec les ressources humaines. L'humanité contre les chiffres. Puis, avec quelques employés à qui j'avais expliqué des astuces administratives. Je ressassais à chaque fois le même blabla. Froid et mécanique, je connaissais mon discours par cœur.

Mais j'ai manqué à ma parole envers Terry. Elle veut me voir ce week-end.

Je pris enfin mon courage à deux mains et sortis de ma grotte. Je pensais que mon air stressé aurait tenu les oursons à l'écart. Ça marchait à tous les coups à la banque, car personne n'osait arrêter un employé qui marchait comme une furie, le regard perdu dans ses pensées. La peur de se faire envoyer sur

les roses avait toujours été mon arme favorite.

Mais mon plan ne fonctionnait pas à l'agence. Marco m'attrapa dans l'espace ouvert des créatifs.

— Eh, mec ! Tu vas où comme ça ? On ne t'a pas vu de la semaine ! Tu as l'air *over* stressé. Ça va ?

Ma stratégie de la semaine avait bien fonctionné. Je m'en félicitai intérieurement.

— J'ai été très occupé. Désolé...

— Pas grave, on te pardonne. On sait ce que c'est que le stress ici. Sauf que les créatifs travaillent principalement la nuit.

Je pris un air faussement désolé.

— Je ne sais vraiment pas comment vous faites pour tenir le rythme. Je vous tire à tous mon chapeau.

Chacun son métier à la fin ! Ils n'avaient qu'à choisir de travailler la journée avec un métier un peu plus... disons... normal ?

— Mais c'est trop « cool », tout de même. Sauf quand tu as des clients qui te demandent de faire des pubs de merde. Il y en a qui ne comprennent rien à l'art. Je pourrai en parler pendant des heures. Mais bref, le temps n'est pas aux lamentations. Tu viens, ce soir ?

Ouf ! Il a changé de sujet. Je fais partie de ceux qui ne font pas la différence entre la pub classique et la pub de merde. À quelques détails près...

— Oui, j'y serai.

Il émit un petit rire.

— Yes ! Tu sais où c'est ? Tu veux que je vienne te chercher ? On essaie d'organiser les voitures avec les autres. Ça va faire un peu loin de chez toi, je pense.

— Je te remercie, mais je viendrai certainement en taxi ou accompagné...

Je n'ai aucune envie de me retrouver dans une voiture avec Shirley et ses airs menaçants.

— Carrément ? T'as une copine ?

Je regrettais d'avoir parlé trop vite car ma tête était encore dans le flou.

— Je ne sais pas, c'est compliqué.

— O.K. Mais viens accompagné ou pas. L'essentiel, c'est que tu viennes parce qu'on va vraiment s'amuser.

— Oui, ne t'inquiète pas, je tiens toujours ma parole.

Il applaudit ma confirmation en tapant dans ses mains.

— Bon, à plus mec !

— Oui, à plus tard.

Qu'est-ce qu'il m'a pris de lui dire que je viendrais accompagné ?

J'en venais presque à espérer que ma Terry ne vienne pas.

Je suis un monstre. Je ne pense qu'à moi.

Ma culpabilité fut telle que je ne pus m'empêcher de diriger mes pas vers le bureau de la jeune femme. Il fallait absolument que je sache si elle m'en voulait. Cette idée m'obsédait depuis qu'elle n'avait pas répondu à mon dernier e-mail. Depuis lundi, j'avais passé quatre jours à me torturer. Pourquoi n'avais-je pas réagi avant ? Par excès de fierté. Elle me testait certainement.

Je passai la porte de son bureau d'un pas léger, mal assuré. Mes jambes me portant avec peine.

Si elle me fait la tête, je ne le supporterai pas. Je veux qu'elle m'aime. Qu'elle soit à moi.

— Salut, Terry. Je peux entrer ?

Je pris le ton le plus naturel possible. Mais j'avais envie de pleurer.

Patrick était absent. Une pyramide de papiers s'empilait sur son bureau. Ma madone était absorbée par son écran et ne m'entendit pas entrer.

Trop craquante.

Elle ne répondit pas. Étonnée de ma visite surprise. Ses yeux s'écarquillèrent en une mimique amusante et elle gloussa de gêne.

— Je vois que tu es bien occupée. Je te dérange ? répétais-je en repoussant une mèche de cheveux.

La jeune femme se leva maladroitement pour se retrouver face à moi et enleva ses grandes lunettes.

Ces binocles lui donnent un air vraiment coquin.

— Non, entre. Désolée, je dois avoir une tête bien triste... Je travaille sur le *briefing* d'un client et je n'en peux plus. Patrick est en réunion avec lui et je n'ai pas eu la force d'y aller. Je crois qu'il me drague un peu et je n'aime pas ça. Enfin, je veux dire... la drague avec les clients.

Une pointe de jalousie me transperça la poitrine.

Ouf, elle n'est pas énervée... Ça m'aurait achevé !

— Je suis content que tu n'y sois pas allée. Au moins on se sera parlé un peu cette semaine. Je m'excuse de ne pas être venu avant. J'ai été très pris par les réunions car Emy est à New-York chez des clients et je gère du mieux que je peux durant son absence.

Elle sourit.

— Je suis sûre que tu t'en sors très bien. T'es vraiment un pro. Je n'entends que des éloges sur toi. Les choses avancent depuis que tu es arrivé.

Tu parles, c'est parce que je ferme ma gueule.

Mais malgré la réalité qu'on m'imposait, mon ego se sentait flatté. Je voulais être son héros.

— Merci. Ça me fait plaisir mais je ne fais que mon travail. Le poste que j'occupais à la banque était bien différent. Ici, on me donne ma chance et j'aime le *challenge*.

Tu parles. Je ne fais que de proposer des plans

d'améliorations qui ne s'appliqueront jamais.

Je voulais changer de sujet avant de m'énerver contre la machine publicitaire. Et contre Emy, qui passait son temps à « en penser ».

— J'avoue que ma visite est préméditée. Tu viens ce soir à la soirée de Mathilde ?

Je l'entendis soupirer.

— Non, vraiment... Tu sais que je n'aime pas me retrouver avec tout ce monde. Ça dégénère trop à mon goût. Mais qu'est-ce que tu veux, c'est la pub. Autant je les adore à l'agence avec leur esprit créatif, autant à l'extérieur, je ne peux pas les supporter. Ils font vraiment du bon travail, mais ils sont imbuvables dès que la nuit tombe. Tu y vas, toi ?

Elle sait...

— Oui. Mathilde est venue me voir et c'est important pour elle. Je vais rester un petit moment, puis je rentrerai tôt.

— Ah...

Elle affichait son air déçu en détournant les yeux vers la fenêtre.

J'aurais préféré être avec toi. À te caresser les cheveux, les seins...

— Mais je serai libre samedi soir. Ça te dirait que l'on se voie ?

Elle vira du blanc au rouge, ne s'attendant pas à une telle perche de ma part.

Ça m'excite grave !

— Oui, avec plaisir, répondit-elle sans aucun doute.

J'allais faire plus fort encore.

— Tu viens chez moi ? Dans l'antre du loup ? Je te ferai la pasta à l'italienne. Tu verras, je suis un expert.

Elle rit et s'assit sur son bureau. J'avais envie de m'asseoir aussi, bizarrement nerveux. Mon audace me surprit.

— J'en suis convaincue... alors je m'occupe du... vin ? Mais tu me promets que tu ne boiras pas trop ? Non, je plaisante...

Je la fixai intensément. Trop excité à la perspective de cette soirée.

— Promis, je ne boirai pas trop. De toute façon qu'est ce qu'il risque de m'arriver puisque tu seras avec moi ? La seule chose que tu risques, c'est de me border et de préparer mon petit-déjeuner, au pire du pire.

— Oui, c'est vrai...

Puis tu pourrais rester dormir chez moi... Non, non, non ! J'ai promis à Shirley que je ne ferais rien qui la fasse souffrir. Mais qu'est-ce que je veux à la fin ?

— Je pense que c'est plutôt toi qui devras faire attention à ne pas boire. N'oublie pas que tu seras dans l'antre du loup.

Elle se gratta le front.

— Mais le loup m'inspire confiance.

Elle joue avec le feu.

— Tu peux avoir confiance, car je suis un loup respectueux. Enfin, il faut quand même que je ne boive pas trop. Je ne suis finalement qu'un homme fait de chair et de sang.

Mon cœur battait vite. Nous abordions un sujet crucial de manière légère. Va-t-on coucher ensemble ou pas ?

Doucement. Cette fille te fait tourner la tête.

— Non, Terry, je parle franchement. Il ne se passera rien. Nous sommes collègues et amis. Et il faut laisser le temps au temps, je te l'ai déjà dit. Je ne veux pas que tout se précipite.

Alors que j'ai tellement envie d'elle, que ça en devient douloureux physiquement.

— Je sais. J'ai beaucoup d'intuition et je sais que tu es un type bien. Tu roules de temps en temps des mécaniques, mais tu es un gentil loup.

Je n'en étais plus si convaincu. Si nous nous étions rencontrés ailleurs, dans une autre société, sans les gentils ours en peluche, peut-être serais-je resté un type bien. Mais aujourd'hui, deux personnalités se battaient en moi.

— Merci. Mais, méfie-toi des apparences quand-même.

— Non, j'en suis convaincue. Tu n'es pas le braconnier que tu prétends être. Ce n'est pas parce que tu as changé de look que tes valeurs sont différentes. L'habit ne fait pas le moine.

Elle se souvenait de notre conversation à la pizzeria.

Tu te trompes Terry... Tu ne sais pas qui je suis...

— Et toi, qui es-tu ?

— Terry.

Elle me regardait avec cet air triste qui m'excitait tant.

— La belle et gentille Terry.

Je lui touchai la joue et elle fit mine de chasser une mèche de cheveux invisible en détournant la tête.

Cette fille me fait vraiment de l'effet.

Je coupai le contact avec sa joue, à contrecœur.

— Je crois que je vais y aller car il faut que je me prépare. Puis j'irai tôt si je veux rentrer à une heure convenable.

Elle me raccompagna à la porte.

— Oui, d'accord. Je viens à quelle heure demain ?

— Huit heures ?

— J'y serai. Et... Ian ? Si tu es trop ivre cette nuit et que tu ne peux pas rentrer, n'oublie pas que je suis là. Tu m'appelles et je viendrai te chercher. Il faut bien que j'assume mon rôle d'ange gardien.

— Tu es vraiment adorable, mais ça va aller. Je suis un grand garçon et je vais probablement rester sobre pour que tu sois fière de moi, déclarai-je en riant. J'ai hâte d'être à demain.

Il faut que jamais elle ne me voie dans mes états seconds. Jamais.

Vingt heures trente précises. Patrick m'avait envoyé un message me demandant si j'étais d'accord qu'on partage un taxi pour se rendre ensemble chez Jérôme. J'étais prêt.

J'espère qu'il ne va pas attaquer tout de suite avec ses avances.

Nous devons nous rendre à Neuilly, un quartier bourgeois jamais foulé par mes pieds. Je me rappelais ma première réaction d'enfant lorsque mon père avait quitté notre appartement au centre de Zürich pour s'enfermer dans une magnifique maison en périphérie. Jérôme gagnait bien sa vie et il avait le droit d'habiter où il voulait. C'était ce que je pensais aujourd'hui.

Où est passée ma haine pour ceux qui affichent leurs richesses ?

Mes anciennes valeurs étaient toutes passées dans le trou des chiottes de la consommation. L'agence avait tiré la chasse et je m'engouffrais dans le système et ses lois. Mais j'aimais ça.

Jusqu'où étais-je prêt à aller ? Vers quelle destination inattendue me mènerait le mode de vie des gentils oursons en peluche ? Mais surtout : quel inconnu étais-je en train de réveiller au fond de moi-même ?